

**Studia Romanica
de**

Debrecen

Redigunt *T. GORILOVICS* et *S. KISS*

SERIES LITTERARIA

FASC. XVIII.

Retrouver Jean-Richard Bloch

Textes réunis par Tivadar Gorilovics

Kossuth Lajos Tudományegyetem, Debrecen

1994

ISBN 963 471 979 1
ISSN 1216-3260

Felelős kiadó: Dr. Nagy Zoltán
Készült a Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtárának
sokszorosító üzemében 300 példányban
Terjedelme: 14,7 A/5 fv
94-371

Table des matières

Colloque Jean-Richard Bloch

René GARGUILO Retrouver Jean-Richard Bloch	7
T.G. Note préliminaire	10
Carmen FIGUEROLA L'affaire Dreyfus dans les <i>Essais</i> de Jean Richard Bloch	11
René GARGUILO Jean-Richard Bloch et Roger Martin du Gard. Une amitié dans la différence	21
Tivadar GORILOVICS La guerre de Jean-Richard Bloch	29
Wolfgang KLEIN <i>L'Homme du communisme.</i> <i>Portrait de Staline</i> , par Jean-Richard Bloch	43
Françoise LIOURE La rencontre Jean-Richard Bloch – Valéry Larbaud	55
Montserrat PARRA Aspects syntaxiques dans <i>Le Robinson juif</i> de Jean-Richard Bloch	65
Haruo TAKAHASHI La Correspondance Bloch – Martinet	71

En marge du colloque

Jean ALBERTINI Jean-Richard Bloch, les Juifs et la "question juive"	79
Wolfgang ASHOLT Jean-Richard Bloch: <i>Sybilla</i> (1932)	91
Bernard DUCHATELET Une difficile amitié: Jean-Richard Bloch et Henri Bachelin (d'après leur correspondance)	107
Sergueï FEODOSSIEV Jean-Richard Bloch et Gorki	117

Nicole RACINE Jean-Richard Bloch 1939–1941	
De l'interdiction de <i>Ce Soir</i> au départ pour l'URSS	121
Michel TREBITSCH Jean-Richard Bloch intellectuel	
européen	141
Éva VÁMOS “Nous avons enfin notre Don Quichotte!”	
ou “l’incurable propension au vagabondage intellectuel”	
de Jean-Richard Bloch	153

COLLOQUE JEAN-RICHARD BLOCH

René GARGUILO (Professeur émérite de la Sorbonne Nouvelle)

Retrouver Jean-Richard Bloch

Un premier Colloque International consacré à Jean-Richard Bloch ("L'Écrivain et l'Homme Public") s'est réuni à Villiers-sur-Marne (Val de Marne). Une vingtaine d'universitaires et de chercheurs ont confronté leurs points de vue sur une oeuvre injustement oubliée. Il est grand temps, en effet, de retrouver Jean-Richard Bloch. Né en 1884, mort en 1947, il a été engagé dans les événements les plus tragiques de notre siècle.

Étudiant, il adhère déjà, en 1903, à un "cercle collectiviste" d'inspiration socialiste. Jeune professeur, agrégé d'Histoire, il fonde à Poitiers, en 1910, *L'Effort*, revue de combat littéraire, où il "jette ses colères et ses enthousiasmes". *L'Effort* paraîtra jusqu'en 1914 et mettra à son sommaire des signatures qui deviendront prestigieuses: René Arcos, Georges Duhamel, Jules Romains, Valéry Larbaud, Roger Martin du Gard... C'est *L'Effort* qui fera connaître, en France, Walt Whitman. Mobilisé dans l'Infanterie en 1914, Jean-Richard Bloch se bat héroïquement (trois blessures, autant de citations) avec le coeur d'un soldat de l'An II, pour défendre les valeurs de la Démocratie. Devenu Directeur de Collection chez l'éditeur Rieder, il adaptera les oeuvres de Panaït Istrati et publiera les premiers livres de Paul Nizan. C'est aussi la maison Rieder qui assurera la publication de la revue *Europe*, fondée, en 1923, par Jean-Richard Bloch et Romain Rolland.

De 1923 à 1939, presque chaque mois, Jean-Richard Bloch donnera à *Europe* les célèbres *Commentaires* qu'il réunira dans les différents volumes des *Essais pour mieux comprendre mon temps*.

Pendant l'Entre-Deux-Guerres, Jean-Richard Bloch réussit à mener de front l'action politique et la création littéraire. Engagé dans les luttes antifascistes, soutenant le Front Populaire, il se rapproche de plus en plus du Parti Communiste Français auquel il adhérera en 1937.

En 1936, dès les premiers jours de la guerre civile, il est en Espagne, avec Paul Nizan. Il en rapportera le bouleversant témoignage *Espagne! Espagne!* qui contribuera au réveil de la conscience française.

En mars 1937, il fonde, avec Aragon, le quotidien *Ce Soir* auquel il collaborera jusqu'au mois d'août 1939.

Romancier, Jean-Richard Bloch a publié à la N.R.F., en 1917, *Et Cie*. Ce gros roman (qu'on a qualifié de "balzacien") raconte l'histoire d'une famille juive d'Alsace transplantée en Normandie. Sans être autobiographique, le récit

s'inspire de la chronique familiale des Bloch et des Herzog (Jean-Richard Bloch avait épousé, en 1907, Marguerite Herzog, sœur d'Émile Herzog, plus connu sous le nom d'André Maurois).

En 1927, Jean-Richard Bloch avait inauguré, avec *La Nuit Kurde*, un nouveau genre: le poème romanesque.

Certaines de ses nouvelles (*Lévy, Comment on fait une section d'infanterie*) avaient été remarquées par André Gide et Martin du Gard. Mais Jean-Richard Bloch fut aussi un homme de Théâtre. Comme Romain Rolland, il rêvait de créer un "théâtre du peuple". La plupart de ses pièces ont été représentées: *L'Inquiète* (jouée par Antoine en 1910), *Le Dernier Empereur* (pièce jouée à l'Odéon en 1926 et mise en scène à Berlin, en 1928, par Piscator), *Naissance d'une Cité* (jouée au Palais des Sports, en 1937), *Toulon* qui fut jouée d'abord en U.R.S.S. puis à Paris, en 1946). Le théâtre de Jean-Richard Bloch observe la règle qu'il s'était fixée: "exprimer les passions communes d'une foule prolétarienne... et l'amuser."

Il faudrait parler aussi des grands reportages de Jean-Richard Bloch sur l'Afrique (*Sur un cargo*, 1924, *Cacaouettes et Bananes*, 1929) et aussi des 240 chroniques qu'il présenta à Radio-Moscou, en direction de la France occupée, de juillet 1941 à l'automne 1944...

Le Colloque de Villiers a eu le mérite d'attirer de nouveau l'attention sur Jean-Richard Bloch.

La plupart des communications ont été consacrées à l'attitude de Jean-Richard Bloch devant les problèmes de son siècle et à ses engagements.

Le Colloque a pris pour champ d'étude les correspondances et les essais de l'écrivain. A travers les correspondances avec Roger Martin du Gard, André Monglond, Valéry Larbaud et Marcel Martinet, on a pu suivre l'évolution politique de Jean-Richard Bloch.

A l'issue de ses travaux, le Colloque avait émis deux vœux:

- parvenir à la constitution d'une *Association des Amis de Jean-Richard Bloch*,
- obtenir des Éditeurs la réédition de ses oeuvres.

Le premier de ces vœux vient de se réaliser. Les participants au Colloque de Villiers ont créé, en 1993, les *Etudes Jean-Richard Bloch*. Placée sous la présidence de Madame Madeleine Rebérioux (qui est aussi Présidente de la Ligue des Droits de l'Homme... Jean-Richard Bloch eût aimé cette rencontre!), cette association entend favoriser l'étude de l'oeuvre de J-R. Bloch par l'enseignement et la recherche.

Grâce à l'engagement de nombreux universitaires, des mémoires de Maîtrise et des thèses de Doctorat vont être consacrés à Jean-Richard Bloch. Le *Fonds Jean-Richard Bloch* déposé à la Bibliothèque Municipale de Poitiers – qui a fait l'objet au printemps 1993 d'une remarquable exposition – sera "exploité" dans les *Cahiers* et dans le *Bulletin* que publieront *Les Etudes Jean-Richard Bloch*. Des inédits et des textes courts de Jean-Richard Bloch y seront aussi présentés.

Au moment où l'on dresse le bilan du siècle, pour mieux comprendre notre temps, il faut relire Jean-Richard Bloch.

Jean-Richard Bloch appartient à la génération qui a beaucoup rêvé et beaucoup combattu.

Né au XIX^{ème} siècle, il avait entendu ce cri de la misère ouvrière qui s'est traduit, dans bien des consciences, par une exigence de Socialisme.

De ce point de vue, son engagement fut total. Malheureusement, la société juste et fraternelle pour laquelle il luttait ne s'est réalisée nulle part. Des hommes ont failli et l'Histoire s'est mise à bégayer...

Cependant, Jean-Richard Bloch est sorti vainqueur d'un autre combat, celui qu'il mena contre les nouvelles barbaries, le Nazisme et le Fascisme. Ce combat fut terrible: il dut se résoudre à l'exil et sa famille paya un lourd tribut à la "bête immonde".

Mais ses appels à la Résistance n'avaient pas été vains: il a pu rentrer dans une France qu'il avait contribué à libérer.

Par ses rêves tout autant que par ses combats, Jean-Richard Bloch a su être, en des temps difficiles, un humaniste moderne.

Aujourd'hui, comme il est écrit, dans *La Nuit Kurde*, "l'homme souffre et s'inquiète"... Le conteur dit: "Et maintenant, je reprends le havresac un moment déposé". Toute la vie de Jean-Richard Bloch et toute son oeuvre nous commandent de reprendre notre havresac et de repartir sur les chemins de l'espérance.

Car, "si notre jeunesse est morte... Reste là celle du monde qui ne fait que commencer."

Note préliminaire

Au colloque "Jean-Richard Bloch. L'Écrivain et l'Homme public", organisé à l'initiative du Professeur René Garguilo les 11 et 12 avril 1992 à Villiers-sur-Marne, ouvert en présence de Madame Claude Bloch, fille de l'écrivain, les communications suivantes ont été présentées (dans l'ordre alphabétique des communicants):

Carmen Figuerola: L'affaire Dreyfus dans les *Essais* de Jean-Richard Bloch

Jean-Marie Compte: La bibliothèque de Jean-Richard Bloch

René Garguilo: Jean-Richard Bloch et Roger Martin du Gard. Une amitié dans la différence.

Tivadar Gorilovics: La guerre de Jean-Richard Bloch

Wolfgang Klein: *L'Homme du communisme. Portrait de Staline*, par Jean-Richard Bloch

Françoise Lioure: La rencontre Jean-Richard Bloch – Valéry Larbaud

Montserrat Parra: Aspects syntaxiques dans *Le Robinson juif* de Jean-Richard Bloch

Haruo Takahashi: La Correspondance Bloch – Martinet

Sont intervenus au cours des discussions: Jean Albertini, Jean Pérus, Christophe Prochasson, Nicole Racine, Michel Trebitsch, Éva Vámos.

Le présent fascicule des *Studia Romanica de Debrecen* publie toutes les communications dont le texte nous est parvenu avant le dernier délai. Nous publions en outre, dans la seconde partie du présent volume, et pour ainsi dire "en marge du colloque", un certain nombre d'articles dûs soit à des intervenants dont les noms viennent d'être mentionnés, soit à des collègues qui, étant intéressés par le sujet mais empêchés de participer au colloque, ont bien voulu accepter d'envoyer pour les *Studia Romanica de Debrecen* une contribution.

L'affaire Dreyfus dans les Essais de Jean-Richard Bloch

Au long de l'histoire il y a des moments qui sont certainement décisifs pour changer le destin des peuples. L'Affaire Dreyfus en fut un pour la France.

En effet, voilà que le 1^{er} novembre 1894, alors que le régime républicain semble atteindre la stabilité, une note du *Figaro* ayant pour titre *Une Affaire de trahison*, bouleverse l'opinion publique française. Il s'agit d'un cas d'espionnage jaillissant au milieu d'une Europe diplomatique fidèle aux traditions libérales et courtoises du XIX^e siècle, mais où le rapide progrès des armées rend nécessaire du côté des états-majors la connaissance de la situation des ennemis.

L'intervention de la presse rend beaucoup plus vaste la portée de cet événement. D'après Pierre Miquel¹, c'est ce media qui, se substituant lui-même à la justice, lance des hypothèses, de fausses nouvelles dont le but est précisément d'aboutir à des conclusions. C'est ainsi que cette affaire à coloration morale plutôt que politique réussit à concerner la grande majorité des Français. Une des descriptions de Romain Rolland, maître spirituel de Jean-Richard Bloch, témoigne à quel point la trace de cet événement a marqué les gens :

Tous deux avaient été, quelques années avant, emportés par l'ouragan de l'Affaire Dreyfus; ils s'étaient passionnés pour cette cause, jusqu'à la frénésie, comme des milliers de Français sur qui, pendant sept ans, passa le vent furieux de cette sainte hystérie. Ils y avaient sacrifié leur repos, leur situation, leurs relations, ils y avaient brisé de chères amitiés; ils avaient failli ruiner leur santé.²

Jean-Richard Bloch fait aussi partie de ces "milliers de Français". Au moment de l'Affaire, trop jeune encore pour en être un des acteurs – il n'a que dix ans –, il participe de l'ambiance générée par ce conflit. Un des éléments qui touchent le plus JRB est l'antisémitisme. Car il appartient à une famille juive: mais il ne se croit pas pour autant issu des douze tribus qui autrefois peuplèrent la Palestine, puis se dispersèrent. D'après son frère cadet Pierre Abraham, leurs ancêtres s'identifieraient plutôt à ces païens convertis au judaïsme à une époque beaucoup plus récente que celle des douze tribus³. Toutefois, ce n'est pas ce fait qui le rend moins sémite aux yeux des autres et encore moins si l'on tient compte des milieux qu'il fréquente.

Tout d'abord chez lui. Pour son père, esprit rationaliste et scientifique, la religion revêt des "allures" particulières: il s'agit d'un lien qui l'unit avec les générations juives d'autrefois. C'est un moyen de se prouver à lui-même ainsi qu'aux autres, son respect envers les ancêtres.

Encore faut-il rappeler qu'en 1903, donc avant la réhabilitation de Dreyfus⁴, JRB reprend contact avec son oncle Sylvain Lévi, qui affiche une position délibérément sioniste.

Somme toute, ce sont des motifs trop évidents à une époque où il devient difficile d'être juif. Plusieurs événements témoignent de l'existence d'une vague d'antisémitisme.

Ainsi, le général Bonnefond, directeur de l'école de formation militaire, abaisse-t-il les notes de l'élève Dreyfus parce qu'il ne veut pas que des officiers juifs entrent à l'État-Major. L'historien Pierre Miquel constate: "Dans les années 1890-1894, il n'est pas douteux qu'il était fort difficile aux Juifs de franchir tous les barrages de la carrière militaire."⁵

Un autre événement qui favorise l'antisémitisme se produit avec la parution en 1886 de *La France juive* de Drumont, un des instigateurs de la Ligue antisémite en 1890.

Car en fait les Juifs, à cause de leur condition d'apatrides, avaient été depuis longtemps assimilés à la figure du traître, idée encore sous-jacente dans l'esprit de certains. A cet égard, on évoquerait les cris de la foule, le 5 janvier 1895, lors de la dégradation publique de Dreyfus:

Mort aux Juifs! A mort le traître! A mort Judas!⁶

Ou encore, si le cri de la masse n'est pas assez significatif, rappelons les propos du colonel Sandherr à propos de l'inertie de Dreyfus pendant ce même acte:

"On voit bien que vous ne connaissez pas les Juifs. Cette race-là n'a ni patriotisme, ni honneur, ni fierté. Depuis des siècles, ils ne font que trahir. Songez donc qu'ils ont livré le Christ."⁷

Face à ce spectacle, comment réagit Jean-Richard Bloch?

Comme nous l'avons dit, il est encore trop jeune pour devenir un des acteurs de la lutte. Toutefois, élève au lycée Condorcet – un des plus élégants établissements de Paris –, il se heurte aux accusations de ses condisciples contre sa race. Pierre Abraham, après avoir décrit dans *Les Trois Frères* l'attitude de révolte de l'aîné qui souvent rentre en guenilles, l'oeil "au beurre noir" pour s'être battu avec quelqu'un, caractérise ainsi celle de JRB:

Jean, c'était pire: n'ayant pas, comme Marcel, un caractère batailleur, ses réactions ne s'extériorisaient pas et se faisaient en dedans. La pâleur de cire, les yeux enfoncés, les maux de tête, tel était son lot à lui.⁸

Ce témoignage manifeste à quel point l'expérience de JRB reste particulière par rapport à celle d'autres futurs intellectuels. C'est par exemple le cas de Roger Martin du Gard. Lorsque l'Affaire éclate, il a treize ans, donc, à peu près le même âge que Bloch, pourtant ses préoccupations visent principalement ses études et beaucoup moins les avatars politiques. En fait, ce n'est qu'un certain temps après que Martin du Gard, ayant pris conscience de l'importance du conflit, devient dreyfusard.

Jean, lui, ne peut pas échapper au manichéisme qui fait de la Justice et de l'Armée le Bien et des Juifs, le Mal. C'est pourquoi l'Affaire laisse une vive trace dans son esprit. Pierre Abraham nous raconte une anecdote de jeunesse qui nous suggère déjà la sage perspicacité de son frère:

Nous étions en pleine échauffourée de l'Affaire Dreyfus. La véhémence avec laquelle étaient commentées en famille les agressions des bandes antisémites avait pour conséquence naturelle que mon cerveau d'enfant confondait dans la même horrification tous ceux qui me paraissaient en être les instigateurs: les journalistes, les politiciens, les prêtres, et jusqu'à leur Messie.

C'est sur une marche d'escalier, avant de sonner à notre porte, qu'après avoir été bousculés par des «voyous», s'est tenu entre nous le bref dialogue qui suit. Je questionnais Jean sur Jésus. Il me disait:

– C'était un grand esprit, une vaste intelligence, un révolutionnaire qui prenait le parti du peuple...

Et moi, complètement défermé:

– Ah? Je croyais que c'était un salaud!

Tellement j'étais intoxiqué par les conditions immédiates de la bagarre.⁹

Il juge donc le représentant du christianisme dans une optique positive, même si celui-ci n'appartient pas à "son rang", ce qui nous révèle sa clair-voyance, déjà manifeste à cet âge-là et qui constitue une de ses caractéristiques postérieures.

Bref, cette analyse sommaire nous montre à quel point les éléments de l'Affaire sont présents au moment où se forme l'esprit de ce jeune homme. Il serait peut-être temps d'analyser le regard que lui-même portera sur cette époque, après un considérable délai temporel, au moment où il rédige une partie importante de son oeuvre: ses essais.

Dans ses essais, JRB se fait l'écho de l'influence que l'Affaire a eue sur lui et sur la société, démarche d'autant plus compréhensible qu'il donne aux volumes qui les réunissent le sous-titre commun d'*Essais pour mieux comprendre mon temps*.

Or, l'Affaire constitue pour l'essayiste un point de repère historique indispensable afin de connaître certaines attitudes contemporaines. Car tout d'abord, cet événement est envisagé par lui comme le début de la France moderne. Ce n'est pas la guerre de 1914 qui donne naissance à une nouvelle

société, mais l’Affaire.¹⁰ L’incident dépasse les simples limites de l’espionnage et c’est avec lui qu’une structure sociale périmée – puisqu’elle était comparable à celle existant avant la Révolution – se renouvelle:

L’offensive contre ce front continu [la vieille bourgeoisie] a été l’Affaire Dreyfus. *Effort de rupture gigantesque, couronné de succès.* L’Etat-Major de cette nouvelle vague d’assaut s’est recruté dans la petite bourgeoisie radicale et terrienne.¹¹

D’ailleurs Bloch n’est pas le seul à avoir de telles considérations, que d’autres historiens partagent, comme par exemple Pierre Miquel:

Par toutes ses conséquences, l’Affaire Dreyfus est un carrefour de la vie française. [...] Avec elle prend figure, dans ses lignes de forces essentielles, la France du XX^e siècle; et si le Français d’aujourd’hui a cessé de se passionner pour l’Affaire, il ne peut manquer de lui reconnaître une certaine dette, dans la mesure où son comportement dans la vie publique, ses réflexes politiques ou moraux sont souvent encore conditionnés par les ondes de forte amplitude que le drame du capitaine Dreyfus n’a pas cessé d’émettre.¹²

Bloch sent dans l’Affaire la fin de la bourgeoisie traditionnelle. Il classe dans ce groupe les “acquéreurs de titres”, les “fabricants”, les “boutiquiers”, bref les restes de la petite aristocratie et des nouveaux riches dont la fortune s’est forgée à l’aube de la Restauration.

Comme substitut immédiat, une nouvelle bourgeoisie prend le relais. Elle a des caractéristiques fort opposées à celles de ses prédécesseurs: par rapport au sentiment légitimiste, elle est de base républicaine; par rapport à une origine mi-paysanne, mi-industrielle, elle provient maintenant de la petite paysannerie et du prolétariat. Ce sont les petits boursiers des écoles publiques (tel Péguy), qui marchent en tête après le bouleversement.

Toutefois, les nouvelles positions entraînent en même temps une mise en question du système politique de gouvernement: la République, marquée par les suites du boulangisme et la crainte d’un nouveau césarisme. Ainsi, être républicain au début de ce siècle, c’est, d’après S. Bernstein et P. Milza:

être non seulement un partisan inconditionnel du régime, mais encore un défenseur sourcilieux de ses institutions telles qu’on les pratique depuis le 16 mai et un adversaire résolu du pouvoir personnel, qu’il soit d’essence monarchique ou plébiscitaire.¹³

Le système républicain paraît donc consolidé et pourtant, depuis 1889 il est dirigé par des opportunistes: certes, il y a des républicains de gauche et de droite, mais ces derniers refusent de contester le système car en fait il leur est favorable.

La montée progressive du socialisme et l'incompréhension du problème ouvrier aboutissent aux élections de 1893 au ralliement des conservateurs et des libéraux par peur d'une alternative radicale-socialiste.

On comprend que, dans ces conditions, l'Affaire Dreyfus ne répond à la volonté de personne. JRB fait remarquer: "L'Affaire Dreyfus va tout remettre en question, le ralliement comme le gouvernement de la grande bourgeoisie."¹⁴

Les ralliés qui avaient enfin atteint une stabilité, craignent pour elle; les socialistes envisagent l'incident comme un résultat des démarches bourgeoises. Voilà pourquoi les dreyfusards qui maintes fois se recrutent dans le secteur de gauche, se montrent méfiants envers les défenseurs de la raison d'État.

Les dessous politiques soulevés par l'Affaire se révèlent si grands qu'elle reste à cause de ce fait un point de repère essentiel pour les générations suivantes. Ainsi, JRB dans *Offrande à la politique* (1933) décrit la situation contemporaine par rapport à l'expérience tirée du conflit:

La République a besoin d'être défendue pied à pied contre ceux qui, la voyant consolidée, cessent brusquement de l'assiéger et y pénètrent, au chant de La Marseillaise, pour la coloniser et en faire leur maison. [...] *Nos pères ont connu pareille situation, avant l'Affaire Dreyfus.*¹⁵

On ne peut pas oublier à ce propos les mots de Péguy dans *Notre jeunesse*, pour qui l'Affaire¹⁶ constitue une triple crise: une crise dans l'histoire d'Israël, dans l'histoire de la chrétienté et dans l'histoire de la France. Elle entraîne donc, en plus d'une dégradation morale, une dégradation politique.

Et, toujours d'après le même Péguy, l'importance de ce conflit, c'est qu'il hante l'inconscient des gens: "Elle [l'Affaire] revient malgré tout, comme un revenant, comme une revenante."¹⁷

Il n'est donc pas difficile d'envisager cet événement comme un des paramètres de la pensée de JRB, sur laquelle l'expérience vécue pendant son enfance a dû laisser une forte empreinte dont témoignent formellement les successives allusions qu'il y fait dans ses essais. L'Affaire Dreyfus devient une sorte de leitmotiv servant à inaugurer une époque nouvelle par rapport à laquelle il est possible d'établir des comparaisons.

Il convient pourtant de rappeler, avec certains historiens, que l'Affaire, au-delà de son caractère politique, avait une coloration morale:

On dénonçait d'un côté l'injustice, de l'autre l'antipatriotisme. Au coeur de chaque scandale, où toutes les institutions du pays chancelaient, il y avait, parfois cyniquement exploité, un appel au sentiment, à la conscience morale.¹⁸

C'est à cause de la mise en jeu de ces idéaux, de ces principes que les intellectuels interviennent dans l'Affaire: on n'a qu'à se rappeler Péguy, Barrès,

Jaurès, Brunetière,... et tant d'autres. Dans ce sens-là il est important de voir comment JRB envisage l'événement comme un point de départ pour la formation d'un groupe dont les idées présentent plusieurs affinités.

Dans *Destin du siècle*, il désigne les lieux qui ont vu la formation de ce groupe: le lycée, le régiment et la Sorbonne. Il en situe donc la naissance au moment où lui-même fréquentait le lycée Condorcet, en pleine effervescence du conflit. Il faut remarquer en plus que cela les situe dans une certaine mesure dans la lignée de cette nouvelle bourgeoisie radicale qui avait lancé l'offensive contre la caste de la petite aristocratie pendant l'Affaire. C'est là que le corpus idéologique de l'auteur commençait à se former:

Disciples inconscients de Maurras, nous acceptions son mot d'ordre: Politique d'abord. Par la vertu de Jaurès, de Guesde, et, bientôt, de Péguy, nous anoblissions ce thème et le transformions en cet autre: Société d'abord.¹⁹

Cette réflexion exprime l'une des préoccupations essentielles de Bloch: le problème social. On a déjà signalé le sens du sous-titre qui apparaît dans ses essais. En plus, l'engagement se trouve à la base de ses théories artistiques: d'après lui, l'art doit se mettre au service de la société, qu'il n'identifie pas avec les classes les plus puissantes, ce qu'on faisait avant l'Affaire. Aussi l'art doit-il se mettre à la portée du peuple, argument qui est exposé avec soin dans *Destin du théâtre*.

Or, cette conception justifie quelques préférences de notre auteur par ailleurs extensibles à tout le groupe. Ainsi choisit-il un mot pour se définir: ce mot, JRB étant un adepte de Wagner, est celui de Kundry dans *Parsifal*: SERVIR. On revient donc à la primauté du social.

Encore une telle attitude justifie-t-elle quelques préférences littéraires telles que Barrès, ou Tolstoï à qui JRB dédie un de ses articles dans *Destin du siècle*. C'est la veine du socialisme qui affleure par là: l'individu subordonne ses propres besoins à ceux de la masse qui l'entoure.

Ce trait constitue une des différences évoquées par lui-même entre sa génération et celle qui suit:

Au Servir, – mot d'ordre de notre enfance, – s'oppose le mot d'ordre de la jeune bourgeoisie et des artistes qui l'incarnent: Jouir. [...] Aucun des plus brillants écrivains d'après guerre n'admet de primauté supérieure à celle de sa fantaisie, de sa sensualité, de son esprit d'aventure intellectuelle.²⁰

Ces mots traduisent l'importance accordée par JRB à l'événement qui, à son avis, présente une double valeur: d'un côté du point de vue historique, de l'autre, du point de vue personnel.

On comprend mieux ainsi l'incidence que l'Affaire a eue sur l'esprit des gens: les convictions de ceux qui ont subi l'événement gardent quelques aspects propres qui les distinguent des autres générations. En fait JRB n'a pas été le seul à revendiquer ces singularités. Déjà Charles Péguy les avait annoncées dans *Notre jeunesse*. Celui-ci considère l'Affaire comme la dernière manifestation de la mystique républicaine, car il établit une dichotomie entre la mystique et la politique. Ce même vocabulaire est aussi emprunté par Bloch au moment où il parle de son enfance, de la coexistence entre les deux mots d'ordre ("politique d'abord" et "société d'abord"): "Qu'on prenne garde à ceci, qu'il n'y avait pas, alors, de contradiction apparente entre ces deux termes. *Nous en étions à la période mystique de l'Affaire.*"²¹

Et c'est précisément l'absence de cette "mystique" qui, d'après Péguy, est à l'origine de la différence de sensibilité entre ceux qui ont vécu l'Affaire et ceux qui sont venus après:

Et notre Affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

Nous sommes les derniers. Presque les après derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil. [...] le monde de ceux qui n'ont pas de mystique.²²

Toutefois, même si JRB transcrit l'Affaire comme un fait qui marque l'histoire, qui constitue un jalon essentiel afin de comprendre le monde moderne; donc même s'il ne considère pas la France du XX^e siècle comme l'héritière de celle du XIX^e, car les deux types de société ne se sont pas succédé d'une manière naturelle, il se montre assez sceptique face aux théories de Péguy.

Après lecture de *Notre jeunesse*, se sachant membre de cette génération qui selon Péguy ne croit plus à rien, Bloch se consacre, dans *Carnaval est mort*, à réfuter une telle idée: les griefs de Péguy le gênent. A l'accusation d'athéisme de celui-ci, Bloch répond à son tour par une accusation:

Nous aussi, Monsieur Péguy, nous sommes mal placés. Il n'y a pas que vous. Vous avez manqué votre Révolution, mais vous nous avez manqués du même coup.²³

Car, à en croire JRB, sa génération n'a eu rien de clair à conquérir après la République et l'Affaire. C'est là leur tragédie, c'est là la cause de la solitude de quelques-uns de ses contemporains. Donc si le conflit fut le point de départ de la formation d'un groupe, ce ralliement ne concerne qu'un petit nombre autour de Jean. Pour d'autres, l'Affaire a eu des conséquences négatives: le soupçon, le mépris, le dégoût de cette atmosphère hostile les a rendus indifférents à tout. Tout de même, dans l'esprit de notre homme, il y a une issue à ce problème: le travail. Il prêche alors le culte du travail intellectuel bien fait:

Qu'il y ait seulement dans notre génération un peuple de travailleurs consciencieux et dévoués à leur métier, et nous serons en partie déjà sauvés. La besogne quotidienne faite avec allégresse et patience, il n'y a pas de régénérateur plus efficace.²⁴

Son discours ressemble dans ce cas à celui de Péguy:

ce peuple [le républicain], qui tout entier aimait le travail tout entier, qui était laborieux et encore plus travailleur, qui se délectait à travailler, qui travaillait tout entier ensemble, bourgeoisie et peuple, dans la joie et dans la santé; qui avait un véritable culte du travail, une religion du travail bien fait.²⁵

C'est que le patriotisme de Péguy est la foi dans une nation "forte et courageuse", qui n'existe plus après l'Affaire et que Bloch cherche à ranimer, tout épris qu'il soit du socialisme.

L'essayiste introduit ainsi un thème qui lui est très cher: celui de l'art. On sait que pour Bloch l'oeuvre littéraire est un fait social puisque son auteur s'inspire du monde qui l'entoure, au moment de la bâtir. L'intellectuel doit ainsi chercher à fonder un art qui soit capable d'intéresser tout le monde. Cependant, Jean-Richard Bloch remarque: "Que le corps social tombe malade, la littérature suit bientôt."²⁶

On est porté à en déduire que si la société de la fin XIX^e et du début du XX^e siècle a été bouleversée par le conflit de l'espionnage, le domaine littéraire doit aussi avoir souffert d'un certain déchirement. En fait, lui-même nous révèle cette impression lorsqu'il écrit:

Le Théâtre Libre est l'Affaire Dreyfus du théâtre. C'est l'insurrection contre l'hégémonie des principes bourgeois.²⁷

Une fois la vieille bourgeoisie délogée par une nouvelle génération bourgeoise, le même effet se produit sur la scène: à la comédie de moeurs de Dumas, d'Augier ou de Becque succède le Théâtre Libre fondé par Antoine en 1887. Bloch voit dans ce fait la "montée au pouvoir" de la classe populaire qui trouve ainsi le moyen de se révolter contre la situation dramatique précédente.

Même si ce remède n'a pas eu assez de retentissement, même s'il peut sembler qu'il a échoué, Bloch le considère comme un précieux initiateur des transformations qui se sont produites lors de la guerre de 1914.

Bref, la leçon que l'on tire des références à l'Affaire Dreyfus dans les essais de JRB, c'est que l'empreinte que l'Affaire a laissée dans son corpus idéologique appartient plutôt au domaine social qu'au politique.

Bloch semble beaucoup moins intéressé par le conflit politique, par le délit d'espionnage en lui-même, que par l'opposition sociale et les changements que cet événement a provoqués. C'est pourquoi, d'après lui, la société du XX^e siècle

ne correspond plus à une suite logique de celle du XIX^e; c'est pourquoi il conçoit l'Affaire comme un jalon historique qui a affecté non seulement sa vie – à cause de ses origines juives – mais aussi l'existence même de la nation.

L'Affaire, en outre, a permis à JRB d'affirmer ses convictions socialistes. Ce n'est pas étonnant que la réponse à ce conflit se traduise chez lui par l'expression d'un besoin de coopération entre les intellectuels et toutes les couches sociales. Ce qui l'amène à penser dans son dernier essai que l'Affaire a contribué à remettre en question l'individualisme bourgeois. Il s'agit donc, d'après lui, d'un premier pas vers la naissance d'une nouvelle société dont le communisme montre le chemin:

En renversant le pouvoir d'une classe égocentrique, les communistes russes ont fait bien plus que cette révolution politique; ils ont donné le signal de la quatrième naissance de l'Europe. Ils ont créé les conditions qui vont rendre possibles une définition et une destinée nouvelles de l'homme."²⁸

1. Pierre Miquel, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, PUF, 1973, p. 7.
2. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Gallimard, p. 390. C'est nous qui soulignons.
3. Il faut rappeler après tout les nombreuses tentatives pendant le III^e siècle de convertir Palestiniens, Syriens, Bithyniens, Arméniens... où l'on voit les traces d'une rude concurrence entre juifs et chrétiens, ce qui aboutit à des mélanges de tribus.
4. Elle se produit en juillet 1906.
5. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 21.
6. Cité par Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 31.
7. *Ibid.*, p. 31.
8. Pierre Abraham, *Les Trois Frères*, Paris, Editeurs Français Réunis, 1971, p. 59.
9. Pierre Abraham, *op. cit.*, p. 58.
10. Cf. Jean-Richard Bloch, *Destin du théâtre*, Paris, Gallimard, 1930, p. 32.
11. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931, p. 64.
12. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 126.
13. S. Berstein et P. Miltza, *Histoire de la France au XX^e siècle*, vol. I, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 24.
14. Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une culture*, Paris, Rieder, 1936, p. 35.
15. Jean-Richard Bloch, *Offrande à la politique*, Paris, Rieder, 1933, p. 236. C'est nous qui soulignons.
16. Cf. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard, 1933, p. 54.
17. *Ibid.*, p. 54.
18. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 118.
19. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, p. 62-63.
20. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, p. 70.
21. *Destin du siècle*, p. 6. C'est nous qui soulignons. Cf. encore à cet égard ses commentaires de *Notre jeunesse* dans *Carnaval est mort*, Paris, NRF, 1920, p. 43.
22. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 14.
23. Jean-Richard Bloch, *Carnaval est mort*, p. 46.
24. *Ibid.*, p. 48.
25. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 11.
26. Jean-Richard Bloch, *Destin du théâtre*, p. 12.
27. *Ibid.*, p. 37.
28. Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une culture*, p. 60.

*Jean-Richard Bloch et Roger Martin du Gard.
Une amitié dans la différence*

C'est la conscription universelle qui permit la rencontre de Jean-Richard Bloch et de Roger Martin du Gard. La loi de 1889 avait, en principe, proclamé l'égalité de tous devant le service militaire de trois ans. Mais cette loi prévoyait une dispense de deux ans pour les soutiens de famille, les membres du Clergé et de l'Université, ainsi que pour les étudiants déjà diplômés ou inscrits dans une Grande École.

C'est pour ne faire qu'un an de service que Roger Martin du Gard passa le concours d'entrée de l'École des Chartes. En octobre 1902, il fut affecté au "peloton des dispensés" du 39^{ème} Régiment d'Infanterie de Rouen. Il devait y retrouver le jeune historien Jean-Richard Bloch.

On peut dire que ce "peloton des dispensés" du 39^{ème} R.I. était un haut-lieu de l'intelligence française, puisque s'y rassemblaient, autour de Jean-Richard Bloch et de Martin du Gard, Louis Massignon, Robert de Jouvenel, Robert Siegfried, Marcel Cohen et... Marcel de Coppet, futur administrateur des Colonies et futur gendre de Martin du Gard. Jean-Richard Bloch et Marcel de Coppet deviendront des amis intimes de Roger Martin du Gard.

Dès son premier roman, *Devenir*, Roger Martin du Gard fera revivre l'amitié qui unissait les jeunes conscrits du "peloton des dispensés". A travers la fiction du "Groupe des Huit", il évoquera les amicales discussions qui avaient pour cadre la cantine de Mailly. Des "affinités", dira t-il, "difficiles à déterminer" les avaient tout d'abord rapprochés... Issus de la même classe sociale, imprégnés de la même culture, ils étaient également attirés par la littérature et les débats d'idées. Grâce à ces rencontres, l'année du service militaire ne fut pas pour eux une année perdue. Ce fut, au contraire, une année d'enrichissement réciproque.

Ce fut aussi un saut dans la réalité sociale. Ces jeunes gens privilégiés vivent au contact de ceux qui ne sont pas "dispensés" et qui "font" leurs trois ans... Ce sont des ouvriers ou des paysans et tous ont déjà exercé un métier manuel. Il est évident que leur enfance et leur adolescence ont été soumises aux contraintes du labeur et de la misère. Voici qu'éclate, aux yeux des jeunes bourgeois protégés, l'inégalité sociale, jusqu'alors entrevue seulement à travers les pages des romans naturalistes.

L'éducation politique du petit groupe se poursuit avec de nombreuses discussions sur l'Affaire Dreyfus. Roger Martin du Gard en ignorait à peu près

tout... Et cela est bien normal si l'on songe qu'il n'avait que treize ans au moment de la déportation du capitaine Dreyfus. Son père, lecteur du *Gaulois* (journal d'extrême-droite) était certainement anti-dreyfusard. Les jeunes amis que Roger rencontre à la cantine sont mieux informés. On peut même dire que Jean-Richard Bloch, Jouvenel et Coppet sont déjà "de gauche", avec toutes les nuances dont se charge ce terme dans les premières années de notre siècle. L'Affaire Dreyfus, en cette année 1902, est loin d'être terminée. Au printemps 1902, les élections ont donné le pouvoir au "Bloc des Gauches". Combes est au gouvernement. Jaurès, à la Chambre, a obtenu du Ministre de la Guerre l'ouverture d'une nouvelle enquête. Elle aboutira à une procédure de révision. La réhabilitation de Dreyfus interviendra en 1906... Mais nous sommes encore loin de cet épilogue et à la caserne du 39^{ème} R.I. les discussions devaient être animées. La *Dépêche de Rouen* y circulait sans doute, car elle se faisait parfois l'écho des mauvaises conditions sanitaires dans lesquelles vivaient les recrues. Alain n'y écrivait pas encore (son premier *Propos* ne paraîtra que le 9 juillet 1903), mais la *Dépêche* appartient déjà à cette presse de gauche qui, même dans ses feuilles locales, se veut dreyfusarde et anti-militariste.

C'est, en partie, sous l'influence d'Alain que, plus tard, la pensée politique de Martin du Gard évoluera vers le radicalisme. Il n'adhérera jamais au parti d'Edouard Herriot, mais le coeur à gauche, comme on l'a dit, et la plume laïque, il comptera de nombreux amis parmi les Radicaux et les Socialistes.

A l'égard des Communistes, son attitude sera plus réservée. Elle ne dépassera jamais une prudente sympathie. Bloch, on le sait, ira beaucoup plus loin.

Malgré ces divergences politiques, une amitié solide et durable s'installera, dès la caserne, entre les deux hommes. Elle ne cessera qu'avec la mort de Jean-Richard Bloch, en 1947.

La correspondance qu'ils ont échangée porte témoignage sur cette belle amitié. Elle s'étend de 1909 à 1946 et comporte 213 lettres (120 de Martin du Gard et 93 de Jean-Richard Bloch). 208 de ces lettres ont été publiées par la revue *Europe* entre septembre 1963 et mars-avril 1964. (N^{os} 413 à 432). Cinq lettres sont restées inédites.

Les années ont passé et les numéros de la revue *Europe*, déjà anciens, sont peu accessibles. La correspondance Jean-Richard Bloch-Martin du Gard devrait maintenant faire l'objet d'une édition critique en un volume.

La lecture attentive de cette correspondance démontre que l'amitié de Roger Martin du Gard et de Jean-Richard Bloch fut essentiellement intellectuelle, littéraire et... épistolaire! Après leur service militaire ils ne se rencontrèrent qu'à de rares occasions.

Tous deux fuyaient Paris et recherchaient, pour écrire, le calme provincial. Jean-Richard Bloch se réfugiait à la "Mérigote" (en Poitou) ou à Meudon. Roger Martin du Gard trouvait son "coin solitaire et tranquille" à Clermont de l'Oise, au *Tertre* à Bellême, à Sauveterre, Cassis ou Nice.

Mal remis de ses trois blessures de guerre, Jean-Richard Bloch ne jouissait que d'une santé fragile. Chaque hiver lui apportait un cortège de maux qui l'affaiblissaient et lui interdisaient tout déplacement. Ni l'un ni l'autre ne fréquentait les salons littéraires. Ils n'étaient pas "gens de lettres"... Aucun cocktail, aucun dîner académique ne pouvait les réunir.

Les lettres remplaçaient les visites.

Roger Martin du Gard le constatait dans une lettre à Bloch du 8 avril 1935: "On s'écrit peu, on ne se voit jamais, mais on se sait amis."

Nous devons exprimer notre reconnaissance à M. Jean Albertini qui a donné, dans *Studia Romanica* (publication de l'Université de Debrecen, en Hongrie, dirigée par notre collègue et ami Tivadar Gorilovics) une excellente analyse de cette correspondance. M. Albertini démontre que ces lettres sont fort utiles aux chercheurs. Les deux écrivains y parlent de leurs oeuvres en cours... Ils y échangent leurs doutes et leurs espoirs. Ils s'y critiquent mutuellement. On peut suivre, dans cette correspondance, la genèse de *Jean Barois* et des *Thibault*, du *Dernier Empereur*, de *La Nuit Kurde* ou des *Essais pour mieux comprendre mon temps*.

Cependant tout n'a pas été dit sur la correspondance Bloch-Martin du Gard. M. Albertini a retrouvé une note de Martin du Gard qui répondait aux critiques de Bloch sur les *Thibault*... D'autres documents restent à découvrir ou à exploiter. La voie est ouverte aux jeunes chercheurs...

Pour l'heure, je voudrais me borner à analyser les attitudes de Jean-Richard Bloch et de Martin du Gard devant les événements de leur temps.

Les deux hommes étaient très différents.

Leur amitié a pu vérifier la vieille règle que Schopenhauer appliquait à l'amour et selon laquelle deux êtres, pour s'attirer, doivent se sentir *opposés* et *complémentaires*.

Jean-Richard Bloch était un homme d'action, Roger Martin du Gard était un homme de cabinet.

On verra Jean-Richard Bloch signer des Appels et des Manifestes. On le verra participer à des meetings. On le verra *s'engager*. Comme le penseur bourgeois qu'il caricature dans *l'Été 1914*, Roger Martin du Gard préfère se balancer sur son sofa, analysant les situations, pesant le pour et le contre, construisant des phrases où *d'une part* est toujours suivi d'un *d'autre part*. A l'engagement de Jean-Richard Bloch, il oppose le doute. "*Montaigne dans la valise*", conseillait-il à ceux de ses amis qui sont tentés par une aventure idéologique et, notamment, à André Gide, au moment de son "flirt" avec le Parti Communiste... Et l'on se souvient du dernier conseil que, dans *Les Thibault*, l'oncle Antoine donne au petit Jean-Paul: "Ne te laisse pas affilier!" La correspondance révèle l'opposition de deux caractères, de deux tempéraments.

Ce "*dialogue exemplaire dans la divergence*", comme le dit si bien Jean Albertini, qui constate que "*la leçon de cette amitié*" se trouve dans

“l’enrichissement intellectuel et affectif mutuel, puisé dans la différence et dans le respect de cette différence”.

De cette *différence*, je ne donnerai que deux exemples:

- l’attitude devant la Guerre de 1914–1918;
- l’attitude devant le Communisme.

Lorsque le caporal Jean-Richard Bloch rejoint la 32^{ème} Compagnie du 325^{ème} de Réserve à Poitiers, au début d’août 1914, il est plein d’enthousiasme et rêve d’en découdre avec l’ennemi: “Nous sentons la victoire dans nos fusils”, écrit-il à André Monglond. Cependant la fièvre révolutionnaire n’est pas éteinte dans son cœur. Cette guerre lui apparaît comme “la suite de la guerre de la démocratie contre le féodalisme impérialiste. Les armées de la République reprennent leur marche en avant”, ajoute-t-il dans la même lettre. On a vraiment l’impression que ce jeune historien de trente ans se croit en 1792. Sans cesse, il compare l’enthousiasme de ses camarades de combat à l’élan des soldats de l’An II. Il est persuadé qu’il se bat pour la liberté et la paix de l’Europe. Bien que suspect aux autorités militaires, Jean-Richard Bloch est nommé officier en mars 1915. Trois blessures ne viendront pas à bout de sa passion guerrière. Sitôt guéri, il remonte au front.

Même dans la boue et la neige des tranchées, il tient un langage patriotique... Parlant de l’ennemi qui n’est qu’à six mètres de lui, il dit: “Ils laisseront du monde sur nos fils de fer, sans arriver à passer...” Il y a aussi, chez le sportif qu’était Jean-Richard Bloch, la satisfaction d’expérimenter “*un jeu nouveau de la vie*” (lettre à Roger Martin du Gard du 1^{er} septembre 1916). L’ancien lecteur de Kipling retrouve, avec une sorte de bonheur physique, l’univers d’aventures du *Livre de la Jungle*.

Certes, Jean-Richard Bloch n’est pas dupe de la propagande belliciste. La guerre n’est pour lui ni “fraîche” ni “joyeuse”. Loin de la décrire avec les couleurs fallacieuses des images d’Epinal, il dit à Martin du Gard (lettre du 9 novembre 1915):

Ne crois pas que je perde de vue, derrière mes contingences privées,
l’ignoble de la Grande Bêtise.

Car, en effet, l’attitude de Martin du Gard est bien différente. Chez lui, pas la moindre trace d’enthousiasme:

Moi je n’en suis pas, je suis à côté, je suis dans les coulisses (lettre à Bloch
du 1^{er} novembre 1915).

Roger Martin du Gard s’est fait muter dans “l’automobile”. Ce n’est pas ce qu’en argot militaire on appelait une *planque*, et Roger Martin du Gard n’a rien

d'un *embusqué*. A la tête d'une vingtaine de camions, il parcourt tous les fronts pour ravitailler en vivres et en munitions les combattants de nos différentes armées.

Mais, s'il est lui-même très exposé, il n'a pas à faire le coup de feu. Son pacifisme ne sera pas trahi:

J'ai fait le front en tous sens, de Nieuport à Verdun... Tu me connais. Tu devines dans quels sentiments je suis ce grand délire. Horreur et découragement. J'ai vu beaucoup de blessés, j'ai vu beaucoup de ruines. C'est par là que la guerre s'est présentée à moi. Je me refuse à la voir autrement. (lettre à Bloch du 1^{er} novembre 1915).

Pendant la guerre, les quelques lettres qu'échangent Roger Martin du Gard et Jean-Richard Bloch restent cordiales, mais leur désaccord est profond: "Il y a certainement un grand fossé entre nous: la guerre...", écrit Martin du Gard à Jean-Richard Bloch.

Aux allusions à Kipling et aux aspects sportifs de la guerre, Martin du Gard répond: "Je n'ai plus quinze ans!" Mais il concède à Bloch: "Ton attitude est légitime; elle est très belle et elle te va très bien."

Bloch essaye de s'expliquer. Il refuse d'être pris pour un "boucher joyeux et sanglant":

Curieux, dit-il, qu'en ce pays, on ne puisse faire son métier avec conscience sans être traité de maniaque. Du jour de la mobilisation, la guerre est devenue la forme de notre métier de citoyen...

On reconnaît-là la position qu'Antoine défendra devant Jacques, dans *Les Thibault*: on ne peut être citoyen seulement jusqu'à la guerre!

Mais il faut observer ici que Martin du Gard, en ce qui concerne la guerre, était plus proche de Jacques que d'Antoine...

On retrouve les mêmes désaccords dans la correspondance Martin du Gard-Jean Schlumberger.

Mais l'attitude de Roger Martin du Gard va au-delà d'un simple pacifisme de principe. Il s'inquiète pour ses amis. Il craint pour eux la balle ou l'éclat d'obus qui les empêcheraient d'accomplir leur oeuvre.

A Jean-Richard Bloch, il dit, à propos de *Et Cie*:

Un livre, chargé comme celui-ci de promesses exceptionnelles, te donne le droit de ne pas te faire tuer. Le patrimoine que tu as à défendre, il est en toi, et personne ne peut le défendre que toi.

Cette lettre est du 16 mars 1918. Elle démontre que, malgré certains désaccords, la correspondance ne cessa jamais entre Martin du Gard et Bloch, pendant les quatre années de la Grande Guerre.

Il n'en fut pas de même avec Jean Schlumberger. Leur correspondance s'interrompt du fait de Jean Schlumberger... Celui-ci avouait dans *Le Figaro Littéraire* du 17 juin 1965: "Si ma correspondance avec Martin du Gard s'arrêta jusqu'à l'armistice, c'est que je le sentais entouré d'amis pacifistes, tous plus ou moins inclinés au culte de Romain Rolland."

Roger Martin du Gard avait, en effet, reçu *Au-dessus de la Mêlée* "comme une bouffée d'air enfin respirable". Il en avait aussitôt remercié Romain Rolland. Il était aussi lecteur du journal de Barbusse: *La Tranchée républicaine*. A ces lectures, son pacifisme devient vite révolutionnaire. Dès le 29 décembre 1915, il écrivait:

Cette endurance du soldat, de l'ouvrier armé, c'est une endurance qui plie le dos, mais l'oeil est féroce et la dent luit... Et le meilleur élément de sa patience est l'espoir d'un magistral règlement de comptes, qui pourrait bien secouer l'Europe dans les trente années qui vont suivre. (Lettre à Marcel Hébert)

La Révolution que prophétisait Martin du Gard, éclatera deux ans plus tard en Russie, et 1917 sera aussi l'année des mutineries dans l'armée française.

Après la guerre, Roger Martin du Gard se sentira, un temps, attiré par ce que Jules Romains appellera "cette grand lueur à l'Est"...

Jean-Richard Bloch, comme la plupart des jeunes intellectuels, tourne alors ses regards vers Moscou. Le temps des désillusions ne commencera que dans les années Trente. Pour Gide, Romains, Duhamel et Céline le *Retour d'URSS* deviendra un genre littéraire à la mode.

Très jeune, Jean-Richard Bloch s'était senti en harmonie avec la pensée de gauche. Etudiant, il avait adhéré à des groupes collectivistes, puis au Parti Socialiste. En 1920, après le Congrès de Tours, il se range aux côtés de la majorité et fonde, à Poitiers, la première Section Communiste. Mais cet engagement devait rester sans lendemain.

Jusqu'en 1939, Jean-Richard Bloch restera en marge du Parti Communiste. Il sera, comme le dira Jacques Duclos, "un communiste sans parti". Mais, hors du parti, Jean-Richard Bloch demeure un militant.

Dans ses "Commentaires politiques" de la revue *Europe*, dans ses Essais, sa pensée incline au Marxisme.

En 1934, il participe aux luttes du Comité de vigilance des intellectuels. Il fait une tournée de conférences anti-fascistes. La même année, il est invité au premier Congrès des Ecrivains Soviétiques et passe six mois en URSS.

En 1935, il devient secrétaire de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires.

En 1936, il prend position contre la politique de non-intervention en Espagne et défend la cause des Républicains espagnols. En 1937, il fonde, avec Aragon, le quotidien *Ce Soir* et mène campagne contre les accords de Munich.

Roger Martin du Gard, toujours éloigné de l'action, s'étonne des activités multiples de son ami; le 13 septembre 1930, il lui écrit:

Je t'envie. Je me sens terriblement limité par mon oeuvre. Mis sous cloche. Je n'ai pas encore compris comment on pouvait produire, comme toi, sans avoir renoncé, sans avoir fait le sacrifice (souvent bien douloureux) d'un tas de velléités, d'un tas d'élan, de beaucoup de curiosités. Tu es sans doute plus vivant, plus laborieux. Et peut-être as-tu moins besoin que moi de recueillement, d'oeillères, pour suivre ta route...
Et Roger Martin du Gard ajoute: Je suis parfois un peu gêné par ton assurance...

Le compliment, on le voit est mitigé...

Un petit incident éclatera en novembre 1934. Jean-Richard Bloch relate, dans *Europe*, une conversation qu'il a eue à Moscou, à l'hôtel Tiflis, où une jeune fille lui a dit: "Il ne reste plus à Roger Martin du Gard qu'une solution pour ses *Thibault*: c'est de faire de Jacques un communiste."

Martin du Gard se plaindra d'être publiquement interpellé par les E.A.R. La réponse de Bloch lui permet de préciser sa position sur le Communisme:

Il y entre les milieux révolutionnaires et moi deux sortes d'obstacles pour l'instant:

1) L'évolution de ma pensée (qui soulève encore bien des objections) et la réaction d'un tempérament essentiellement incroyant, très inapte à croire, à espérer, habitué depuis trente ans à vivre dans le *doute*, à le cultiver comme la première vertu de l'esprit.

2) Un autre obstacle, qui semble secondaire – mais qui, malgré moi, joue un rôle capital – : leur *insistance*. Il y a, chez tout révolutionnaire, un propagandiste qui m'irrite. (Lettre de Martin du Gard à J.-R. Bloch du 19 janvier 1935)

Martin du Gard veut conserver une attitude *arbitrale*. Et, par ailleurs, il ne croit pas que le programme du Parti Communiste Français soit applicable dans cette France qui est *foncièrement bourgeoise du plus petit manoeuvre au magnat des "Deux cents familles"*. (Lettre à Marcel Lallemand du 8 avril 1937)

La publication de *Vieille France* (1933) a cependant marqué un rapprochement politique entre Martin du Gard et Jean-Richard Bloch.

Dans *Vieille France*, Martin du Gard faisait la satire de la France rurale et conservatrice. Il se proposait alors d'écrire aussi une *Jeune France* qui aurait exalté les vertus démocratiques des ouvriers des villes...

Jean-Richard Bloch salua *Vieille France* comme "un livre-clé" de l'esprit de Martin du Gard, "à un certain moment de son évolution". Cependant *Vieille France* était un livre moins engagé que ne le croyait Jean-Richard Bloch. Il faut songer à la dernière page de *Vieille France*: "Pourquoi le monde est-il ainsi? Est-ce bien la faute de la société?"

Et, tout à coup, surgit la question qui obsède Martin du Gard, qui nourrit son doute et l'empêche d'espérer: "Ne serait-ce pas la faute de l'Homme?"

A partir de 1934, les lettres s'espacent... En 1935, Roger Martin du Gard s'avoue "moins homme d'action que jamais". Cependant l'amitié subsiste.

Après la tourmente, il se retrouveront, en 1946, pour une brève rencontre.

"J'entendais aussi ta voix lointaine, certains soirs", dit Martin du Gard à Bloch, faisant allusion aux émissions de Radio-Moscou où Jean-Richard Bloch était la voix de la France...

Présentant la correspondance Bloch-Martin du Gard, Jean Albertini citait Héraclite: "A partir des différences, la plus belle harmonie".

On ne saurait mieux définir l'amitié qui exista entre Jean-Richard Bloch et Roger Martin du Gard. Non pas une amitié de "gens de lettres", mais une amitié chaleureuse et fidèle entre deux hommes.

Tivadar GORILOVICS (Université de Debrecen)

La guerre de Jean-Richard Bloch

"Heureux ceux qui, au cours de
cette guerre et de cette angoisse,
ne connurent qu'un devoir."
(Jean-Richard Bloch à André
Monglond, 12 janvier 1916)

On sait dans quelle disposition d'esprit Jean-Richard Bloch s'est engagé en août 1914:

Nous sentons la victoire dans nos fusils, écrivait-il dès le 5 août à son ami André Monglond. Jamais notre peuple ne s'est montré si grand. C'est l'ordre, le calme, la décision et la volonté la plus incroyable qu'on puisse imaginer. L'Allemagne est folle; une crise d'épilepsie. S'ils triomphent au calvaire, ce sera une nation de héros; mais je n'arrive pas à le croire. [...] Ils seront écrasés. C'est la suite des guerres de la démocratie contre le féodalisme impérialiste. Les armées de la République reprennent leur marche en avant.¹

Et dans sa lettre du 26 août à sa femme, il persiste dans la logique de cette référence historique à la Révolution française et son universalisme: "Nous attendons, écrit-il, les nouvelles avec une fièvre où se mêlangent le destin de la France, celui de l'humanité, et celui de notre propre vie."²

Mais on sait qu'avec le temps, l'esprit critique reprenait vite le dessus et Jean-Richard Bloch, à la lumière de ce qu'il avait vu, vécu et appris, ne cessait plus de s'interroger pour mieux comprendre, dans toute sa complexité, la nature du drame auquel il était, en tant que combattant, le plus intimement lié.

Lorsque, en février 1917, son ami Marcel Martinet lui a fait observer que son attitude avait changé par rapport à ce qu'il avait pensé "fin juillet 1914" et que lui, Martinet, devait encore retrouver chez lui en janvier 1915, non seulement il n'a pas fait la moindre objection, mais il a même beaucoup insisté sur le caractère nécessaire et donc normal d'un tel changement:

C'est un sot orgueil que de ne consentir pas à changer. Il est a priori évident que ni toi ni moi ne sommes en 1917 tels que nous étions en 14.³

Et pourtant, quand on y regarde de plus près, il faut bien se rendre à l'évidence: pour le fond, le jugement de Jean-Richard Bloch sur l'«impérialisme prussien» et l'enjeu de la guerre contre l'Allemagne (la défense de la démocratie) *est resté le même*, ce qu'il ne se lassait pas de répéter et de réaffirmer tout au long des années de guerre, jusqu'à sa *Lettre aux Allemands*, rédigée en novembre 1918.⁴

Ainsi, lorsque, en février 1916, un autre ami, Pierre Jean Jouve s'est permis d'opposer sa propre attitude à ce qu'il appelait le "patriotisme terrible" de Bloch, celui-ci, outré, rétorquait:

Je sais trop qu'on sent désormais sa province à parler encore d'enthousiasme à propos de cette guerre. De même qu'on ne provoque plus que des sourires étonnés en invoquant le militarisme prussien, lequel (qui l'ignore?) n'était qu'un poupon attendrissant quand on le compare au militarisme français. Sans mentir des intellectuels m'ont soutenu cette gageure à Paris.⁵

Et, le 9 septembre de cette même année 1916, au plus fort de sa mésentente avec des amis d'hier, comme Jouve ou Thiesson ou Martin du Gard, et dont les deux premiers faisaient du reste partie du groupe pacifiste qui s'était formé autour de Romain Rolland et dont le plus radical était certainement Henri Guilbeaux, il écrivait à André Monglond qui, en congé de maladie en Suisse, fréquentait assidûment ce cercle:

Avez-vous versé, vous aussi, dans les théories de la non-résistance au mal, prêchées derrière la triple barrière de l'armée suisse qui protège Montana contre l'irruption de ce mal? Traitez-vous, vous aussi, de brutes inintelligentes, de bouchers nationalistes, de fous sanglants, d'aveuglés volontaires, de dupes risibles et, au total, de lamentables idiots, les camarades qui se font casser la figure pour défendre la maison, la langue et le droit de leurs amis moins valides à déraisonner librement sur la paix et sur la guerre.

Librement: car c'était bien là, à ses yeux, l'enjeu du combat. La thèse de Romain Rolland⁶, à savoir que l'Allemagne, face à la Russie tsariste notamment, combattait aussi pour la liberté ("En face d'une France de 1793, se dresse [...] une Allemagne de 1813", lit-on dans sa lettre du 24 septembre 1914), cette thèse est loin de le convaincre, malgré le jugement qu'il ait pu par ailleurs porter sur la Russie de Nicolas II. Quant à la démocratie, il admettait volontiers avec Rolland que c'était là une notion dont le "contenu" restait à "revoir"⁷:

Vous savez aussi bien que moi ce que j'entends par ce mot; – ni une étiquette sur une bouteille, ni le nom d'une drogue sur une ordonnance, – à vrai dire un sentiment, un mouvement, qui part de la moindre responsabilité pour aller vers la plus grande responsabilité, de la moindre solidarité, amour, pour aller vers la plus grande solidarité, amour [...] Ne se sentir plus aucun droit de

prononcer le mot de Ponce Pilate, voilà la démocratie pour laquelle je me bats – qu'elle soit française, wilsonienne, ou pontificale.⁸

Et en septembre 1918, il a été encore plus explicite dans la mesure où il intégrait la lutte pour la démocratie à une sorte de bilan global qu'il dressait de la guerre⁹:

L'histoire s'accomplit avec une horrible et splendide majesté en dehors de toutes nos discutailleries. Et l'histoire actuellement, c'est le développement de l'humanité dans le sens des responsabilités. Ce qu'on appelle, je crois, la démocratie. Entre tous les chemins qui nous étaient offerts pour aider à ce développement, nous avons choisi le plus fangeux. Cela n'importe, une fois la catastrophe déclenchée, quand il était avéré que rien d'utile n'avait été fait ou ne pouvait plus être fait pour l'empêcher, le véritable esprit de la Révolution ne consistait plus à protester ni à gémir, mais à s'annexer la guerre. Oui, il fallait se dire, et nous sommes nombreux ceux qui, dès la première heure, nous nous sommes dit: il y a une chose au monde que je n'abandonnerai jamais, c'est la liberté. [...]

Je ne dis pas que cette guerre aura fait l'économie de la Révolution que nous sentons venir. Je dis qu'elle aura placé cette pauvre humanité dans une lumière meilleure pour savoir s'il lui est encore nécessaire de la faire – avant un siècle.

Je suis insensible à l'argument que ne m'opposant pas à ce que la guerre produise son plein effet idéologique sur le monde, je confonds ma voix avec celle de bien étranges camarades. C'est un argument qui peut toujours facilement se renvoyer d'un bord à l'autre.

Cette dernière réflexion, qui s'adressait à tous ceux qui dénonçaient, non sans de sérieuses raisons, l'«union sacrée» et qui auraient pu reprocher à Bloch d'y avoir sacrifié, n'est pas non plus le fruit d'une lucidité tardive, puisque Jean-Richard, d'après le témoignage d'une lettre de janvier 1915, a très tôt reconnu l'ambiguïté de sa position¹⁰:

Nous traversons des temps horribles pour la conscience. Cette guerre offense en nous tout ce qui fait l'homme. [...] nous voilà mêlés, jusqu'à la paix, à la troupe des réactionnaires dans le cortège aveugle que le gouvernement cherche à maintenir derrière soi.

[...] Nous avons donc, malgré nous, et pour un temps encore long, partie liée avec ce qui nous paraissait le plus dégradé dans la société d'hier. Nous avons beau nous promettre de belles luttes pour le lendemain de la paix, il y a dans cette situation une honte et une misère dont nous restons tous accablés. Et je ne vois aucun moyen d'en sortir avant la fin de la guerre.¹¹

L'accent qui était encore joyeux en septembre 1914 («quelle incroyable joie, osait-il encore écrire à Romain Rolland, que d'être admis entre les témoins de cette aurore»), s'est trouvé vite assombri, mais la thèse était claire. C'est que

l'armée, pour Bloch, c'était après tout le peuple lui-même et, à la fin de la guerre, c'est cette armée-là qui devait "revenir"¹². Dans sa polémique avec Jouve, déjà évoqué, il tenait à faire savoir qu'il n'avait pas oublié ces échéances de l'après-guerre:

Parce que nous avons devant nous la tranchée allemande, vous vous figurez que nous avons oublié toutes les tranchées de l'intérieur. [...] Nous voyons très bien, Jouve, ce qui se passe derrière notre dos. [...] Mais à chaque tâche son heure.

Que la guerre soit "une pitoyable sottise de la part des idiots qui l'ont déchaînée", Bloch l'admettait tout le premier, mais il était persuadé en même temps qu'elle contenait néanmoins "autant de germes d'avenir qu'elle [détruisait] de forces vivantes".¹³

La guerre, malgré les terribles équivoques de l'Union sacrée, est donc une guerre juste de défense de la liberté (et des libertés démocratiques) contre l'impérialisme prussien, en même temps qu'elle est l'occasion d'une prise de conscience des masses populaires de toutes les injustices sociales qui pèsent sur cette même démocratie et que, en réalité, le XIX^e siècle, dans son ensemble, en tant que siècle du capitalisme classique, a léguées au XX^e, cet héritage prenant sa forme monstrueuse avec la guerre précisément:

Cette guerre est la situation de fait à laquelle devait logiquement aboutir un siècle de régime bourgeois, – je veux dire un siècle du système de la libre concurrence et de la rivalité dans l'individualisme. La théorie des équilibres politiques, des guerres économiques, des armements préventifs, des concentrations industrielles et financières, des militarismes, des paix armées, des nationalismes ne pouvait mener à une autre solution, et je trouve bien ridicules les honnêtes philanthropes qui s'arrachent les cheveux de désespoir devant la plus prévue de toutes les catastrophes.¹⁴

D'où cette conclusion, à première vue paradoxale, que Bloch a formulée à l'intention de Martinet *dès le 24 septembre 1914*:

Faut tuer la guerre, mettre les menottes au germanisme [...] Il nous faut une victoire complète, écrasante, durable, au bout de laquelle tout sera à recommencer à l'intérieur pour les révolutionnaires, lesquels se trouvent faire, pendant la guerre, les meilleurs soldats, avec les royalistes.¹⁵

Plus tard, à Roger Martin du Gard (encore un ami que la guerre éloignait de lui), il écrivait:

Du jour de la mobilisation, la guerre est devenue la forme de notre métier de citoyen. Elle en est devenue l'aspect horrible.¹⁶

Voilà le langage que tient un *socialiste* qui se veut en plus un *révolutionnaire*, sans se croire pour autant un renégat. Un combattant que, précisément parce qu'il était connu pour son appartenance au Parti socialiste – et c'est là un détail biographique à souligner comme il convient –, la sûreté politique de l'armée avait d'abord *tenu à l'oeil*, comme il a dû l'apprendre plus tard. "Voilà à quoi ces idiots pensaient, confiait-il au même Martin du Gard le 9 novembre 1915, tandis qu'ils se faisaient rosser à plates coutures." Surveillance qu'il mettait du reste, dans cette même lettre, sur le compte de ces cadres de l'armée qui étaient "absorbés par la hantise dominante du danger révolutionnaire".

Mais alors la cause du socialisme et de la révolution, comment est-elle vue, comprise et jugée par cet homme qui, encore une fois, n'entendait rien renier de ses convictions, tout en embrassant la défense de la Maison, cette maison qui, dans son vocabulaire, veut dire à la fois Patrie et Démocratie? Etant bien entendu – et c'est là un point sur lequel il faut insister – que pour lui la question ne relevait aucunement de quelque analyse théorique, mais bien plus directement de l'expérience vécue (au sens le plus large du terme), d'une sorte de *diktat* de la conscience qui avait quelque chose de trop viscéral pour être réduit à une thèse, même si, évidemment, la prise de conscience qui en découlait allait être suffisamment raisonnée pour soutenir les objections. Ainsi, en réagissant à une observation de Martinet, dans sa lettre déjà citée du 6 février 1917 ("le point de vue de *classe*, qui me possède presque entièrement, t'est presque entièrement étranger"), observation que Martinet a coiffée pour ainsi dire d'une référence historique de caractère critique ("Sous une expression plus réaliste, j'ai retrouvé un homme de 48, au lieu d'un socialiste selon l'idée que je me fais du socialisme populaire") et d'une remarque d'ordre plutôt psychologique ("j'ai affectueusement compris comment le juif en toi pouvait être si attaché à la nation"), Bloch, nullement embarrassé, loin de se sentir mis au pied du mur, lui répondait (le 16 février 1917) avec une tranquille assurance (p.168):

J'attache plus d'importance à la vie qu'aux systèmes. Si la conséquence en doit être de me faire appareiller aux hommes de 48 plutôt qu'aux hommes d'une Internationale syndicaliste-anarchiste, cela peut être regardé comme une conséquence regrettable, mais je ne peux, quelque effort que j'y mette, attacher la moindre attention à ces étiquettes.

Quant à la question des nations et des classes, sa conviction d'historien, là encore, lui interdit de les traiter à partir de prémisses théoriques:

Ce sont deux constatations sociologiques, aussi incontestables l'une que l'autre. Je ne suis sensible à aucun raisonnement qui tendrait à nier un de ces faits au profit de l'autre.

Au contraire, l'histoire tendrait à me prouver que l'humanité ne détruit rien, mais que son effort consiste à tout assimiler dans le sens de la moindre lutte et de la moindre souffrance.

Conviction d'historien, mais aussi et du même coup conscience de classe, d'autant plus significative que Jean-Richard ne s'en cache pas:

Je suis, de naissance, d'éducation et d'habitudes, un bourgeois juif français. Seulement je règle ma vie sur le principe formulé par le premier des Whitmaniens, qui a été Saint-François d'Assise, – «les pauvres ont toujours raison».

C'est dire que j'ai introduit par là, dans ma vie morale, une grande raison de souffrir perpétuellement de ma naissance, de mon éducation, de mes habitudes et de quelques autres choses encore.

Si j'en souffre, je ne les nie pas pour cela. Le point de vue de classe ne me possède pas plus que le point de vue de nationalité ou de famille, ou de race, ou de culte.

Rejet, par conséquent, des thèses qui sont défendues par *Demain*, la revue de Guilbeaux¹⁷ qui, depuis janvier 1916, ne cesse pas de dénoncer le «patriotisme» et qui s'élève contre ceux qui mettent toutes les responsabilités sur le compte du militarisme prussien (ce qui n'est pas le cas, précisons-le, de Bloch). Mais on y dénonce aussi le «socialisme français» et cela dès le premier numéro où on lit:

le socialisme parlementaire a fait faillite dans les divers pays belligérants; mais il semble que c'est en France que la faiblesse des socialistes se soit le plus nettement manifestée. Tous les parlementaires ont voté les crédits sollicités à diverses reprises par le gouvernement [...] et ont affirmé leur volonté d'aller jusqu'au bout.¹⁸

En septembre 1916, Henri Guilbeaux lui-même y a publié un article ("Vive la République!") qui se termine par ce vibrant appel:

Français internationalistes, je dénonce ici les politiciens qui prétendent défendre et protéger le peuple français. Les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Russes internationalistes combattent le gouvernement de leur propre pays. C'est ainsi qu'il convient de préparer l'alliance entre les peuples et de poser les fondements de la République internationale.

L'exemple de Liebknecht était dans tous les esprits, mais c'est précisément sur ce point que Jean-Richard Bloch s'est permis un jugement foncièrement différent sur la chose, un jugement qui provenait en droite ligne de ses prises de position sur les enjeux de la guerre.

Les gens qui n'ont pas de réactif propre, notait-il pour lui-même¹⁹, s'émerveillent de telle critique acerbe adressée par un étranger à son propre pays. Et comme ils ont de la bonne volonté, de la mauvaise humeur, de l'ignorance et de la confusion à revendre, ils s'imaginent qu'ils s'acquièrent les mêmes

mérites en dirigeant contre leur pays les griefs mêmes de l'étranger ci-dessus. Qui est bien épaté que ça ne colle plus? Et qui se demandera jusqu'à la fin de ses jours comment ça s'est fait?
Témoin l'exemple de Liebknecht actuellement.

Arrivé à ce point de ses réflexions, Jean-Richard Bloch éprouve le besoin d'élargir le débat:

Ceci entraîne une conséquence; c'est à savoir que les polémiques sociales et politiques ont perdu toute verdeur et tout esprit depuis un siècle, par la faute de nos *modèles* russes, allemands et anglais, qui sont des gens tristes. Il s'est imposé au révolutionnaire moderne un idéal de misère physiologique pour le physique, et de misère psychologique, pour l'esprit, qui en fait trop souvent un individu ben bestiau et ben assommant.
Ce que Charles-Louis Philippe nous a fait de tort avec sa dévotion passablement extérieure – à Dostoïevsky!

Cette critique des «modèles russes, allemands et anglais» repose, comme on vient de le voir, sur un argument et une observation (ce sont des gens tristes) qui mérite qu'on s'y attarde, car il résume le principal grief qu'il formule et qu'il développe aussi à plusieurs reprises.

L'antipathie, par exemple, qu'il éprouve envers «la bande qui gravite autour de Guilbeaux» et envers Guilbeaux lui-même²⁰, se nourrit – au-delà des divergences d'idées et d'appréciations – de la méfiance que lui inspire le personnage:

je me méfie de l'esprit hargneux de cet homme. Même s'il rencontre quelquefois juste dans ses jugements, la base de son activité est souillée par ce terrible défaut de caractère. Car le tout n'est pas les mots qu'on dit, mais l'intention dans laquelle on les dit. J'ai appris à suspecter les mobiles *intellectuels* qui animent Guilbeaux.²¹

Ailleurs, dans une note du 28 juin 1917²², «ce terrible défaut de caractère» sera attribué, *d'une manière générale*, aux socialistes qui «joignent de la bonne volonté à beaucoup de grincé et d'épaisseur», en s'opposant par là du reste aux simples paysans dont Jean-Richard a appris à apprécier les qualités dans les tranchées et qu'il trouve tout simplement «sublimes»:

C'est une résignation élastique, joyeuse, consciente, sceptique et pleine de foi en même temps, devant laquelle il n'y a qu'à admirer.²³

C'est que, pour Jean-Richard, l'«élasticité de l'esprit», dont il parle encore, un peu plus tard, dans une lettre à Romain Rolland²⁴, est la qualité qui seule permet de résister aux tentations de l'esprit de système, en même temps qu'elle s'oppose, bien sûr, à la tristesse, la hargne et l'aigreur, cette aigreur qu'il a

décelée même chez son «cher vieux Rolland». Mais écoutons-le qui médite sur ce problème dans le secret de son *Cahier de notes*, à propos de la solitude où l'homme cultivé se trouve au milieu de la foule qu'il ne voit plus, explique-t-il²⁵, que "comme un désert d'hommes":

A propos du désert d'hommes, il y a deux degrés dans la culture. Le premier qui écarte de la foule, le second qui y ramène immunisé contre ses emballements. Il semble que R.R. après avoir connu le second se soit rejeté dans le premier. Faute d'avoir été aimé ou su trouver l'amour désintéressé, ce pauvre cher grand homme en est venu à parler de soi avec l'aigreur désabusée d'un adolescent. Et comme cela ne se sépare ni de sa noblesse ni de sa fierté, cela fait un mélange d'une fausseté atroce où il y a plus à plaindre qu'à reprocher et toujours quelque chose à admirer.²⁶

Mais ce qui rend la tristesse, la hargne, l'aigreur particulièrement nocives, c'est qu'elles se nourrissent à cette source empoisonnée qu'est la méfiance:

La racine du mal dans le monde est la méfiance universelle. Je ne sais et ne peux pas dire si elle a toujours existé à ce degré. Je sais bien qu'à présent elle empoisonne tout dans la vie sociale.²⁷

L'aigreur, qui est aussi un produit de toutes les déceptions et de toutes les compromissions de l'âge adulte, intervient de façon significative jusque dans les jugements que l'on porte sur les événements de Russie, fait-il remarquer non sans une pointe d'ironie mordante²⁸:

L'évolution des Russes qui s'arrachent aux idées touchantes et irréalisables de la fraternisation, et dont la Révolution se voit obligée de faire, à son tour, de la police, du gouvernement, de la diplomatie, de l'autorité, et la guerre, ce point critique du virage par où ils passent, met à nu les réserves d'aigreur que nous tenons à la disposition des enfants. Leur rêve était trop absurde et trop beau, notre vieille expérience aurait trop souffert de se voir contredite par cette jeune arrogance. Ils y viennent donc. C'est le fond de notre pensée. Cela veut dire: ils y viennent donc enfin, eux aussi, à notre sale cher vieux monde pourri de rancunes, de haines, de privilèges, de violences, de traditions encombrantes. Il est du reste constant que les Russes s'essayaient là à une aventure assez niaise. Les Américains entendent nous enseigner la guerre, et les Russes la Paix. Ainsi soit-il.

Les ravages de la «méfiance universelle» sont particulièrement sensibles chez les intellectuels, ces têtes pensantes qui, pour cette raison même, attirent sur elles la critique de Bloch:

La crainte d'être naïf, base de la stupidité des intellectuels.
Le «Ne soyons pas dupes» de Stendhal.

L'être vigilant et clairvoyant n'est jamais dupe. Celui qui ne se sent ni cette vigilance ni cette clairvoyance, mais admire leurs résultats chez d'autres (ou plutôt les *paroles* qui en sont le résultat), c'est lui qui fait le faux sceptique intellectuel, celui qui en a plein la bouche du «on ne me la fait pas, on ne me bourre pas le crâne à moi».²⁹

Lui, Jean-Richard, veut se tenir à égale distance de cet esprit soupçonneux et de la crédulité naïve qui précisément se laisserait bourrer le crâne. Il s'en explique dans la même lettre à Romain Rolland (26 sept. 1917) dans laquelle il s'est expliqué sur le sens qu'il entendait donner au mot *démocratie*:

Quant à savoir ce que nous trahirions en cédant à la pressante lâcheté de l'horreur qui nous assiège, – je serais embarrassé de le dire. Le pays au salut duquel je me dois, – cette humanité qui ne demande pas moins, – ou moi-même qui exige plus encore que les deux autres réunis?

J'envie la tranquille assurance de ceux qui se sont creusé une niche dans une certitude, quelle qu'elle soit. [...] Mon coeur se sent roué, mon esprit tire aux quatre chevaux du doute. Doute sur la validité de l'oeuvre à laquelle je coopère, doute sur la clairvoyance de ceux qui la condamnent. Mon sentiment me dit: va, l'oeuvre n'est pas finie. Les plus détestables plaidoyers ne m'en ont pas plus détourné que les plus judicieuses réfutations. Je pense qu'on nous trompe, mais qu'en continuant à agir comme si nous étions dupes, nous ne nous trompons pas. Les arguments sont inférieurs à la cause, les hommes à leur ministère.

Quant au *socialisme* dont rien n'est moins clair que la place qu'il tient dans cette oeuvre collective qu'est la guerre, Jean-Richard est persuadé qu'il en est arrivé à un tournant de son histoire.

L'ennui, c'est que la réalisation de ce tournant exigerait un changement de mentalité et même de philosophie qui, décidément, se fait attendre. En octobre 1918, Jean-Richard Bloch constate avec exaspération qu'au Congrès socialiste qui venait d'avoir lieu, on a cru pouvoir mettre dans le même sac l'impérialisme allemand et anglais.

Il est faux, donc dangereux, de raisonner avec la masse des Allemands et pour la masse des Allemands comme on raisonne avec et pour des Français. C'est très triste, mais c'est comme ça, et ils [les socialistes] ne veulent pas le savoir [...]

C'est que ces socialistes sont des *doctrinaires* et en plus des *matérialistes*:

C'est pourquoi ils font si peu de part à des éléments tels que l'homme, la vertu et l'amour. [...] Le Socialisme expirera par faute d'amour et de vertu. Il a une austérité chagrine que ses moeurs contredisent, il s'est fait un idéal septentrional de mauvaise humeur et d'amertume qui n'est absolument pas

viable, quel que soit le bon droit qu'on accorde à une quantité de ses arguments. Ses déclarations sont raisonnables mais abstraites et grises, et il aime l'humanité avec une hargne qui travaille contre lui. Quant à ce qu'ils disent de la Russie, tu sais que j'y pense depuis longtemps. Mais nous manquons trop de renseignements sincères et complets pour porter la moindre appréciation sur les événements et les gens de là-bas. Nous ne pouvons avoir qu'une impression générale et permanente, qui est la défiance que nous inspire le caractère slave; mais cette impression n'est ni juste ni suffisante.³⁰

Ces réflexions qui peuvent avoir parfois un caractère tranché, n'en laissent pas moins voir une bonne dose d'incertitude. "*Que savons-nous?*" Cette interrogation qu'on trouve dès 1916 dans une lettre de Jean-Richard à Romain Rolland³¹, elle continue de l'habiter et c'est même là l'une des raisons pour lesquelles il se met à étudier la pensée de Marx. Après la démobilisation déjà, cela revêtira la forme d'une profession de foi d'incertitude:

J'éprouve de l'appréhension à produire avant d'avoir élucidé tel point connu, telle doctrine, tiré au clair telle contradiction. Il me semble que je n'en ai pas le droit. Peut-être écrirai-je peu ces prochaines années, tout occupé par le tourment de mon effroyable ignorance. Je suis possédé par la crainte de parler légèrement de choses graves, et d'inciter avec étourderie mes semblables à des actions pleines de conséquences pour eux. [...] De quel droit irais-je provoquer des émotions et des mouvements dont je ne pourrai pas entièrement répondre devant le tribunal de mon intelligence? Cette conviction m'a fait supprimer plusieurs papiers que je me proposais de soumettre aux groupes socialistes de Poitiers. J'ai comme le désir de crier à mes semblables, à la vie et à la révolution: Pas encore, attendez un peu, je ne suis pas prêt à tout comprendre, je ne sais pas encore assez de choses pour vous escorter avec la force agissante qu'il faudrait, laissez-moi deux ans pour que je travaille, que j'apprenne, que je médite et que j'examine!

Du reste, malgré l'admiration qu'il éprouve à l'égard de Marx qui fait partie, dans son esprit, d'une trinité historique (avec Napoléon et Lamarck), il porte sur lui un jugement qui fait ressortir chez le grand homme les défauts qui nous sont familiers déjà:

Ce qui a manqué à cette grandeur, c'est la sérénité. Cette sérénité que nous ne connaîtrions pas à Napoléon sans Ste Hélène, et que Lamarck n'aurait pas eue, si, à côté du génie, qui lui a fait imaginer le transformisme, il avait possédé le tour de main de Vendémiaire.

A la place de cette sérénité, Marx installe l'inquiétude juive, l'irascibilité moderne, la hargne acerbe et superbe qu'il partage avec Proudhon, que Nietzsche porte jusqu'à la folie, Heine jusqu'au lyrisme.³²

Le problème avec les révolutionnaires d'obédience marxiste, c'est que, à la différence des libertaires que Jean-Richard Bloch apprécie beaucoup, ils ne sont

pas des *éducateurs* qui proposeraient, en particulier aux jeunes gens, des règles de conduite à la fois simples et efficaces:

C'est l'aspect incurablement médiocre du marxisme, qui est une philosophie de l'histoire et une doctrine de révolution politique, mais qui ignore l'homme individuel et ne l'aime que d'un amour de tête.³³

Or, pour Jean-Richard, le perfectionnement moral de l'individu reste encore l'enjeu fondamental de toute révolution, comme il est, à ses yeux, et *de façon très classique*, le but de la littérature elle-même, qui doit exercer à son tour une «action directe» sur les mœurs, tout en étant «un instrument de la critique de nous-mêmes»:

Molière, La Fontaine, Balzac, Dickens, Tolstoï ont aidé beaucoup d'hommes et de femmes à voir clair en eux-mêmes, à appeler de leur vrai nom tels mouvements qu'ils surprenaient en eux-mêmes. La grande littérature psychologique a ainsi augmenté la part de lumière et de clairvoyance qu'il y a chez un individu moyennement cultivé, et la part de vérité et de bon sens qui circule dans le monde.³⁴

La guerre de Jean-Richard Bloch, on vient de le voir, si elle a été l'occasion pour lui à la fois d'une crise de conscience et d'une prise de conscience, elle n'en a pas provoqué pour autant une radicalisation de sa pensée. C'est même plutôt le contraire qui s'est produit. Au sortir de cette longue et douloureuse épreuve, ce qui le travaillait, c'était un besoin d'apaisement, d'amour et d'équilibre, loin de cet «état d'esprit millénaire» qu'il caractérisait, dans une note de mars 1919, comme un produit de ces «époques de sous-alimentation intellectuelle» où un «optimisme toujours déçu» «tourne à l'aigreur et au désespoir», «par une attente naïve de transformation intégrale».³⁵

Si dans l'histoire du socialisme, il s'est produit en effet un grand tournant, de radicalisation précisément, son socialisme à lui ne suivait le mouvement qu'à distance, avec curiosité et même sympathie, certes, mais sans se laisser emporter pour autant. La révolution tant attendue pour le lendemain de la guerre, a revêtu des formes qui ne répondaient pas à ses aspirations les plus profondes et en lesquelles sa pensée et sa sensibilité ne se reconnaissaient pas. L'engagement, dans le sens étroit et précis du terme, n'était pas encore, pour lui du moins, à l'ordre du jour.

1. *Correspondance (1913-1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, éd. de T. Gorilovics. In *Jean-Richard Bloch*, Debrecen. Studia Romanica. 1984, p. 43-119. On pense ici à l'intervention de Vaillant le 2 août 1914 (à un meeting du Parti): "En présence de l'agression, les socialistes accomplirent tout leur devoir pour la Patrie, pour la République et pour la Révolution." (Cité par Georges Lefranc, *Le mouvement socialiste sous la troisième République (1875-1940)*, Paris, Payot, 1963, p. 198.)

2. *Lettres à sa femme, 1914-1918, Europe*, mars-avril 1957, pour la période allant du 14 août 1914 au 10 mai 1915. Au meeting cité dans la note précédente, on a voté un texte qui allait dans le même sens. (Cf. G. Lefranc, *loc. cit.*)

3. Lettre du 16 février 1917. Voir Jean Albertini, *Deux lettres inédites de Marcel Martinet et Jean-Richard Bloch et un aperçu de leur amitié et de leur correspondance, Europe*, juin-juillet 1983, p. 160-172.

4. Dans le *Cahier N° 9*, à la date du 1er mars 1919, on trouve, recopiés, des fragments de cette *Lettre aux Allemands*, dont la rédaction définitive date de juin 1919 et qui fut publiée finalement dans la *Revue politique internationale* (oct.-déc. 1919, Lausanne). Elle témoigne de la volonté de son auteur d'écarter toute haine de l'Allemagne et, surtout, tout mépris de sa culture. Jean-Richard Bloch rejoignait par là la position de Marcel Sembat. (Cf. G. Lefranc, *loc. cit.*)

5. Voir *Correspondance (1913-1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, p. 111, note 59.

6. Leur correspondance sera citée, pour la période 1910-1918, d'après l'édition des *Cahiers Romain Rolland*, N° 15, *Deux hommes se rencontrent*, Paris, Albin Michel, 1964.

7. Cf. Romain Rolland à Jean-Richard Bloch, 1^{er} sept. 1917.

8. Lettre du 26 septembre 1917.

9. Réflexions consignées dans une lettre "non envoyée" à son destinataire inconnu, mais recopiée à la date du 22 sept. 1918 dans le *Cahier N° 8*. Inédit.

10. *Cahier N° 9*, copie dactylographiée, datée du 24 janvier 1915 et dont le destinataire était Charles Albert. (Cf. lettre de Jean-Richard Bloch à Marcel Martinet, du 24 janvier 1915 où on lit: "Je ne peux mieux continuer notre conversation de l'autre dimanche et répondre au sentiment que m'a inspiré la lettre de Romain Rolland, qu'en copiant à ton intention les quelques lignes par lesquelles je termine une lettre à Charles-Albert." Suit le passage en question. Voir *Correspondance Jean-Richard Bloch - Marcel Martinet (1911-1935)*, édition originale et intégrale par H. Takahashi, Editions Université Chuô, Tokyo, 1994, p. 63.

11. Un écho lointain de ce même sentiment, dans l'*Avant-propos de Carnaval est mort*, daté du 25 mai 1919 (Paris, Gallimard, 1920, p. 11): "Cette folie à laquelle nul esprit d'homme ou de peuple - quel qu'il ait été son bien fondé occasionnel - n'a le droit de penser sans honte."

12. Lettre à Romain Rolland, 18 février 1916.

13. *Correspondance (1913-1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, p. 112, note 59. Rappelons que Jean-Richard a été conforté dans cette idée, du moins pendant quelque temps, par Romain Rolland, comme en témoigne leur correspondance (lettre du 21 sept. 1914). Voir aussi sa lettre à André Monglond, du 12 janvier 1916.

14. A André Monglond, 12 janvier 1916. Le coup d'épingle de la dernière phrase constitue un leitmotiv de la correspondance de cette époque: "Il n'y a de surprise que pour des ignorants [...]"; clamait la lettre déjà citée à P.J. Jouve. Bloch y revenait encore dans sa lettre à André Monglond, du 9 sept. 1916.

15. Cité par J. Albertini, *Deux lettres...*, p. 161. De même Marcel Sembat, en février 1915: "Il faut que nous restions à l'avant-garde du pays pour mener son combat, afin que la conscience publique puisse nous dire: «Vous avez été de bons ouvriers de la lutte libératrice.»" (Cité par G. Lefranc, p. 202.) C'était là, pour l'essentiel, la position de socialistes tels que Guesde, Albert

Thomas. Pierre Renaudel à la direction de l'*Humanité*, Gustave Hervé. Cf. G. Lefranc, *op. cit.*, p. 198.

16. Lettre du 1^{er} sept. 1916, *Europe*, nov.- déc. 1963, numéro où est publiée leur correspondance allant du 4 janvier 1914 au 10 mars 1923.

17. Revue mensuelle publiée à Genève, rééditée par Slatkine Reprints, Genève, 1970.

18. Dans la rubrique *Faits, Documents et Gloses: La vie politique et sociale - France* (janv. 1916, p.40).

19. *Cahier N° 7*, 13 janvier 1917, inédit.

20. Voir sa lettre à André Monglond, du 9 sept. 1919.

21. A Andrée Jouve, lettre citée dans la *Correspondance (1913-1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, p. 110, note 57.

22. *Cahier N° 7*, inédit.

23. La lettre qui exalte en ces termes les vertus du troupiér de 1916, au-delà de son destinataire explicite (Monglond), s'adressait à un destinataire collectif (Romain Rolland et son entourage) de façon non moins explicite. Elle est datée du 22 février 1916.

24. 23 juin 1916.

25. *Cahier N° 7*, 11 déc. 1916, inédit.

26. *Ibid.*, 13 déc. 1916, inédit.

27. *Ibid.*, 10 janv. 1917, inédit.

28. *Cahier N° 8*, 13 juillet 1917, inédit.

29. *Cahier N° 7*, 13 janv. 1917, inédit.

30. 15 oct. 1918, *Lettres à sa femme*, t.IV, inédit.

31. 22 déc. 1916.

32. Lettre à Marcel Cohen, recopiée à la date du 15 août 1919 dans le *Cahier N° 9*: "Je veux garder le souvenir d'une lettre que j'écris à Barbe." Inédit.

33. Lettre à M. Cohen, recopiée à la date du 21 août 1919 dans le *Cahier N° 9*. JRB y évoque en particulier le "cas du *Libertaire*": "Il ne faut pas que nous comptions nous débarrasser de la question qui se pose là avec un geste dédaigneux d'intellectuels, rompus à déduire nos attitudes de nos idées. Ce que les jeunes gens vont chercher dans ce journal et même y trouvent, c'est une règle de vie personnelle, une sorte de catéchisme. Ne bois pas, ne porte pas d'insigne, lis, sois simple, accueillant, fraternel, fais de la musique, etc. [...] des feuilles comme la *Vie Ouvrière* sont [...] d'une sécheresse énergétique toute cérébrale. Ils disent à l'homme: voici la cause à laquelle il faut que tu te dévoues. Ils ne songent jamais à lui dire: et voici comment d'ici là il convient que tu te conduises, que tu agisses, que tu te tiennes."

34. *Cahier N° 9*, 12 févr. 1919, inédit.

35. *Ibid.*, 6 mars 1919, inédit

*L'Homme du communisme. Portrait de Staline,
par Jean-Richard Bloch*

Vous êtes les fanatiques d'une religion dont les fondateurs et les apôtres n'ont jamais nié qu'elle ne peut s'établir que par la destruction de classes entières. Est-ce vrai ou non? [...] Pour les matérialistes que vous êtes, l'individu est un moyen, il n'est pas une fin. [...] Jetez le masque [...]. Reconnaissez qu'un Etat concentrationnaire correspond à vos vœux, que, bien loin de vouloir détruire les camps qui existent en Russie, vous souhaitez d'étendre le système à toute la planète.¹

Ce n'était pas n'importe qui qui adressait ces paroles, via André Wurmser, à tous les communistes de son temps – quelques mois seulement après la parution du *Staline* de Jean-Richard Bloch. Leur auteur était François Mauriac. Bien loin était l'époque où Mauriac avait pu se décider – “devant la menace qui pèse sur notre pays” – à signer un appel l'engageant à donner, avec Aragon, “l'exemple de leur fraternité”.² Plus de menace de fascisme et de guerre, plus de frères. La conférence sur Staline que Jean-Richard Bloch avait faite pour l'Association France-URSS en 1946 et qui fut publiée dans *Europe* et par les Editions Sociales fin 1949³ pour le 70^e anniversaire du généralissime, tombait dans le contexte de la guerre froide.

Il n'en reste pas moins nécessaire de se demander: quels sens avaient les mots de passe mis en avant dans ces luttes, et sur la base de quelles expériences et de quelles réflexions plus profondes les gens ont-ils agi? Il faut essayer donc de retrouver les hommes dans leurs situations concrètes. Je veux, dans ce qui suit, dire d'abord quelques mots sur le débat contemporain dans lequel le texte de Bloch s'insérait à sa parution, puis indiquer rapidement le contexte individuel dont il était le résultat, et enfin le présenter avec son histoire et dans son caractère particuliers. Pour dire tout de suite la perspective suivie dans cette contribution: je vais me demander s'il ne s'agit pas du cas, déplorable peut-être mais avant tout simple, de celui qui devient “croyant”.⁴ Je vais me demander comment un écrivain qui voulait toujours, dans la tradition du siècle des Lumières, “nommer les choses”, pouvait en venir à finir un livre, en majuscules, par ce toast de Churchill: “A STALINE LE GRAND” (p.63).

Quand Bloch fit sa conférence, le souvenir encore vivant de la guerre l'emportait sur ce qu'on savait des crimes commis en Union Soviétique au nom

du socialisme. En 1937, Gide écrivait: l'état de l'URSS "s'écarte de plus en plus de ce que nous espérons qu'il était – qu'il serait";⁵ la Libération, due en grande partie à l'Armée rouge, en faisait, sinon une contre-vérité, du moins une vérité relative dans l'esprit de beaucoup de gens. Nous verrons que les doutes ne se taisaient pas pour autant – mais la liquidation de l'opposition trotskiste, les restrictions antidémocratiques et même les procès semblaient justifiés, en partie du moins, par un danger qui s'est avéré réel et par la nécessité de forger l'unité du pays face à un agresseur dont on venait de découvrir les camps d'extermination, Auschwitz et autres. Quant aux morts des camps soviétiques, on n'en savait pas tout, et beaucoup de gens ne voulaient peut-être pas non plus tout savoir, ni croire ceux qui en parlaient. Quand, tout à la fin de l'année 1949, le *Staline* de Bloch parut, cet état d'esprit avait changé. Je ne veux pas analyser ici l'évolution sur le plan politique. Ce qui nous importe plus directement, ce sont deux procès intentés en ces mois aux *Lettres françaises*, et plus exactement à Claude Morgan, André Wurmser et Pierre Daix. Un haut fonctionnaire de l'Etat soviétique, Victor Kravchenko, avait publié un livre, *J'ai choisi la liberté!*, qui parlait entre autres des camps en Union soviétique et appelait l'Ouest à "la libération de [son] pays", avec ce bel espoir: "La plupart des différends qui menacent en ce moment la paix du monde seraient presque automatiquement aplanis."⁶ Et un ex-prisonnier des camps nazis, David Rousset, comparait, pour en demander une inspection internationale, les camps soviétiques aux camps allemands. (Jusqu'à l'ONU, on discutait dans ces mois du Code du travail éducatif de la Russie, connu depuis 1936 mais republié comme preuve d'un système inhumain en 1949.) On sait qui avait raison quant aux faits, et Kravchenko comme Rousset eurent gain de cause à la barre du tribunal.

Quelle a été l'attitude des communistes devant ces vérités? Quand Margarete Buber-Neumann révélait au procès Kravchenko qu'elle avait été déportée en Sibérie avant d'avoir été livrée à Hitler, les *Lettres françaises* écrivaient: "Mme Neumann n'a pas été livrée par le gouvernement soviétique, aux nazis: c'est elle-même qui a choisi de rentrer en Allemagne."⁷ Il ne faut pas "dépolitiser les camps nazis" en les comparant aux camps soviétiques, écrivait Pierre Daix, pour ajouter ces phrases terribles:

Ceux de nos camarades russes des camps nazis qui avaient été rééduqués dans ces camps [...] étaient fiers d'être ainsi devenus des hommes véritables. [...] Je suis reconnaissant à l'Union soviétique de cette magnifique entreprise.⁸

Je ne veux pas spéculer sur la part d'aveuglement volontaire dans ces propos. Mais on est tenté de penser à une prise de position plus réfléchie et moins honnête quand on lit ce que Claude Morgan répondait à un lecteur qui, en lisant un reportage de Morgan et de Jean Effel sur l'URSS, se demandait si les Soviétiques ne leur avaient montré qu'une "façade brillante":

L'abondance dans les magasins n'était pas factice, et les acheteurs ne l'étaient pas non plus. Pas plus que n'étaient factices les innombrables maisons toutes blanches et préfabriquées des kolkhozes [...] ni les bibliothèques (fabuleuses), ni les clubs des usines, ni les palais de culture.⁹

Il n'est peut-être pas exclu qu'on pouvait voir tout cela dans l'URSS de l'immédiate après-guerre. Mais il est impensable qu'il n'y eût que ça. Et un voyageur, avec tout l'espoir communiste qu'on veut lui concéder, avait autre chose à faire que de fonctionner en propagandiste construisant l'illusion d'un paradis là où d'autres ne parlaient que d'enfer.

Ces autres, encore une fois, avaient raison sur le fond des crimes du socialisme stalinien, mais on ne peut pas fermer les yeux devant le fait que, là aussi, la volonté de gagner une guerre dominait le souci humaniste. J'ai déjà rappelé comment Mauriac contestait, en propagandiste, tout sentiment humain à ses contemporains communistes – tandis que la guerre que la France menait au Vietnam n'existait pas pour les lecteurs du *Figaro littéraire* en 1950, comme Pierre Daix le soulignait avec juste raison.¹⁰ Margarete Buber-Neumann n'avait trouvé, pour *Prisonnière chez Staline et chez Hitler*, d'éditeur français que pour la première partie: *Déportée en Sibérie*, et c'était en vain qu'Albert Béguin disait dans sa postface la volonté ferme de l'éditeur de publier une édition intégrale du livre.¹¹ Et la bataille des hebdomadaires ne nous livre pas un seul exemple d'une analyse non-circonstancielle, historique du stalinisme.

Il y avait d'autres voix. *Esprit*, la revue de Mounier, regrettait, avec Béguin, que Margarete Buber-Neumann "soit venue parmi nous, elle, le témoin de la souffrance humaine, pour aider à l'accusation d'un Kravchenko, ce témoin de l'appétit de jouissance".¹² Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre constataient, tout en dénonçant la répression en URSS:

La seule critique saine est donc celle qui vise, dans l'URSS et hors de l'URSS, l'exploitation et l'oppression, et toute politique qui *se définit* contre la Russie et localise sur elle la critique est une absolution donnée au monde capitaliste.¹³

Et Isaac Deutscher finissait en 1948 sa "biographie politique" consacrée à Staline en disant que "Staline est du nombre des grands despotes révolutionnaires, comme Cromwell, Robespierre et Napoléon".¹⁴ Mais c'étaient les fanatiques qui donnaient le ton.

Voilà pour le climat dans lequel tout livre sur Staline se lisait quand celui de Jean-Richard Bloch fut publié. Par sa maison d'édition déjà, il était d'un côté de la barricade, de l'autre se trouvant, sans distinction,

les défenses les mieux assurées de l'idéologie bourgeoise, qu'il s'agisse de l'enseignement officiel, ou des protections insidieuses du «personnalisme chrétien» et de l'«existentialisme sartrien».¹⁵

On ne ferait pas mieux que Laurent Casanova dans ces propos, si on croyait aujourd'hui pouvoir finir l'analyse du *Staline* de Bloch par le constat que le successeur de Lénine y était vu d'une manière positive. Ce n'est que rarement qu'un oui ou non absolu suffit à l'histoire concrète.

Dans la deuxième partie de cette communication, je ne vais pas retracer, après Jean Albertini et Stefan Wirth,¹⁶ les rencontres de Jean-Richard Bloch avec l'Union soviétique – celle de 1934 dont parlent, avec les commentaires connus publiés par *Europe*, les lettres toujours inédites écrites par sa femme Marguerite, et dans une moindre proportion par lui-même. à leurs enfants,¹⁷ et celle des années de guerre qui ont fait naître les commentaires à Radio-Moscou. Je m'intéresserai plutôt aux raisons données par Jean-Richard Bloch de son ralliement à l'URSS, ce qui implique l'hypothèse qu'il n'y avait jamais accord inconditionnel, et toujours réflexion – jamais foi, et toujours examen. Néanmoins ou peut-être justement pour cela, le parti pris était clair.

Trois pièces qui se trouvent au *Fonds Jean-Richard Bloch* de la Bibliothèque Nationale nous indiquent les bases de cette réflexion. En janvier 1931, Bloch répondit à l'invitation de Barbusse de faire partie d'un Comité International de Défense de l'Union Soviétique qu'il n'était pas prêt à "montrer les Soviets comme des petits saints"; mais si ce Comité publiait "des documents exacts [...] sans aucune allure de propagande, sans aucun vocabulaire édifiant [...], alors comptez-moi parmi les vôtres."¹⁸ Après son premier voyage en URSS, il rencontrait Magdeleine Paz, pour l'informer de ses efforts pour obtenir la libération de Victor Serge – un entretien que son interlocutrice voyait dominé par de graves divergences d'opinion, que, pour sa part, elle résumait en ces termes:

parce que je pense que l'affaire Serge n'est pas un cas particulier mais touche à la conception tout entière de la Révolution, je ne puis pas l'en dissocier.¹⁹

Le 21 septembre 1939 enfin, Bloch écrivit un article pour *La Vie ouvrière*, article censuré à l'époque, où il disait sur l'intervention soviétique en Pologne:

Quel que soit le jugement que nous portions sur la nature de l'initiative soviétique, la seule question immédiate que doive désormais se poser un Français, n'est pas de savoir si l'URSS a *bien agi* ou *mal agi* – on y reviendra plus tard à loisir – mais de savoir si cette intervention affaiblit Hitler ou le renforce. Avec quelques journaux français et avec la plupart des commentateurs étrangers et neutres, je dis qu'il apparaît qu'elle l'affaiblit.²⁰

Dans tous ces cas, Bloch faisait des réserves à propos de l'URSS. Elle n'était pas et elle ne devenait pas le paradis pour lui. En même temps, il l'appréciait, et de plus en plus. Quelles étaient ses motivations? La situation internationale d'abord où le pays de Staline s'opposait au fascisme qui menaçait l'Europe

occidentale. Et un savoir de ce qui s'était passé dans l'histoire et de ce qui se passait toujours à l'intérieur des sociétés occidentales: assez de misères et assez d'affaires pour ne pas juger, sur ce qu'il comprenait comme un "cas", toute la vie soviétique, pour continuer à mettre l'espoir dans l'avenir de cette expérience lointaine. Il faut se souvenir combien Bloch croyait responsable la politique française de la victoire d'Hitler en Allemagne, pour comprendre que son antifascisme militant était toujours lié à sa critique du système politique français. Une fois ses décisions, prises, Bloch était ferme, et capable par conséquent d'agir. Il le disait le plus clairement à Radio-Moscou, en 1944, à propos des millions d'Allemands qui faisaient la guerre à la France:

Qu'on n'attende de nous, en pensée, en paroles et en actes, nuls égards, nulle prétendue "objectivité".²²

Et puis, je vois se développer deux autres motifs qui dépassaient le savoir historique et la critique de la société bourgeoise, pour constituer enfin l'utopie d'une vie meilleure. C'était le souvenir de 1914, et c'était l'espoir d'une nouvelle civilisation fondée sur une nouvelle dignité des masses travailleuses.

Dans le reste du monde, peut-on lire dans une lettre de Moscou, publiée par *Europe* en novembre 1934, – et dans les pays fascistes plus encore qu'ailleurs – l'ancien combattant a bénévolement restitué le pouvoir aux hommes mêmes qui portaient la responsabilité de la guerre et aux puissances qui avaient rendu 1914 possible. En U.R.S.S., le pouvoir leur a été repris.²³

Quand on sait ce que 1914 signifiait pour Bloch, on comprend le poids subjectif de cet argument. Dans la même lettre, on lit sur la naissance d'une nouvelle culture en Union soviétique (et cette réflexion se poursuit jusque dans les commentaires à Radio-Moscou):

Ici naît un monde qui travaille à rendre à l'homme une valeur nouvelle, qui a basé toute son éthique sur une passionnée, une furieuse confiance en l'homme. En ce monde-ci, Etat, société, collectivisme, communisme, ne servent que de chemin à une dignité plus éminente de l'individu.²⁴

Dans l'esprit de Bloch, la réalité soviétique était en train de devenir le contraire de ce que Mauriac devait soupçonner plus tard: non pas l'anéantissement de l'individu, mais – enfin – sa pleine reconnaissance. Et ce n'était pas une pensée abstraite pour Bloch: à partir de 1934, il rencontrait de tels hommes, des individus en chair et en os grandis en Union soviétique et incarnant pour lui "la volonté de vivre, la libéralité de soi-même dans la création, l'avenir envisagé sans effroi, la virilité possible, l'horizon purgé de fantômes" qu'il rêvait aussi pour le peuple français.²⁵ La réalité de la force antifasciste

nécessaire et de l'espoir dans l'individu réduisait sensiblement le poids de cette autre réalité des camps et de la terreur.

Mais ces nouveaux points de vue ne remplaçaient pas simplement la critique de l'Etat soviétique avec "son appareil (donc sa bureaucratie), – son ordre (donc sa police), – sa justice (donc son injustice), – sa politique (donc son armée), – son armée (donc un visage, à tort ou à raison guerrier)", critique formulée en 1931.²⁶ J'y vois plutôt la réponse, "rude et réaliste"²⁷ mais en même temps provisoire, quoique donnée jusqu'à la mort, à une question posée en 1933:

Quand le parti bolchévique pourra-t-il retourner à une organisation démocratique? Quand le socialisme considérera-t-il sa victoire comme suffisamment assurée, pour rouvrir ses portes à la démocratie?²⁸

Cette réponse était: pas aujourd'hui. Et ce qui s'est passé entre 1934 et 1945 n'était point de nature à la changer.

L'historien remarquera à propos de ces mots de Bloch que le problème ne se posait pas comme "retour" à une démocratie qui n'avait jamais encore existé en Russie, ni dans le parti bolchevique. Mais ce qui nous importe plus ici c'est de constater d'abord que la vérité subjective de Jean-Richard Bloch était et restait une vérité humaniste, que Bloch, jusque dans son ralliement à l'URSS et à Staline, ne devenait pas un "staliniste" faisant de la fin la justification de tout moyen et de la contrainte le premier principe social. Il aurait été incapable de formuler les textes de la guerre froide cités au début. Il faut ajouter néanmoins que la vérité subjective de Bloch ne tient pas devant les faits.

Bloch était-il donc superficiel dans son jugement? Cette explication me semble trop simple. Je vois deux autres problèmes dans son attitude, qui se posent toujours à des hommes voulant agir au-delà de leur vie privée. C'est d'abord la nécessité de définir les priorités de l'action. Prioritaire, c'était Victor Serge pour Magdeleine Paz qui avait voué sa vie au mouvement communiste dès les journées d'Octobre, comme lui. Pour Bloch qui avait connu la première guerre mondiale et le vide culturel dans la France non bourgeoise, et plus tard l'Espagne, Munich et les Allemands dans Paris, c'étaient l'antimilitarisme et l'antifascisme et, sur un autre plan, la culture des masses. Ses priorités, il les disait quand il décrivait l'aterrissage, pendant le vol de retour Moscou – Paris, dans la steppe près de Stalingrad: "Je marche sur un sol lourd de cadavres. Ici, l'on souffrit jusqu'aux limites de la souffrance."²⁹ Je ne peux pas, toujours pas me décider à accorder à la postérité le droit de donner à l'un de ces humanismes plus de poids qu'à l'autre. Il n'est pas d'histoire pure, et tout choix a deux côtés (au moins). Sur ce plan, toute décision a sa partie tragique. Mais, en même temps, il est toujours possible à tout homme engagé de rester honnête.

L'autre problème, c'est celui de la critique des mots (ou de l'idéologie comme on disait il y a quelques années). Bloch les prenait au sérieux, par tempérament je crois, et par principe. Il ne commençait pas par se méfier des

autres, mais par leur faire confiance. Cela valait encore pour les mots de Staline. Aveuglement ? Je ne définirai pas d'une manière générale ce qui est plus important dans l'action d'un homme – ce qu'il dit publiquement et fait faire à d'autres hommes ou ce qu'il fait et fait faire dans un secret qui grandit avec l'éloignement de l'observateur. Et puis: cette bonté de Jean-Richard, souvent remarquée et parfois rendue ridicule par des contemporains plus expérimentés, ne peut-elle pas aussi se comprendre comme effort de supporter, et de faire supporter, et d'améliorer l'existence? Ne faudrait-il pas plutôt, vu justement les déceptions qu'il faut vivre sur ce plan, critiquer le cynisme des autres? De ceux qui font les grands mots au lieu de nommer leurs petits intérêts, et de ceux qui proclament cela normal? "Mon métier n'est pas de tirer des conclusions. Du moins pour autrui."³⁰

Je viens de citer l'article-programme célèbre de Bloch, *Nommer les choses*. Ce que Bloch y disait sur la tâche qu'il s'assignait comme essayiste, peut nous mener enfin à la troisième partie de cette communication.

Je n'adresse pas mon discours aux hommes politiques. [...] Je ne l'adresse qu'aux artisans, de mon espèce. A ceux qui ont un métier de main. [...] Je ne dis pas qu'en d'autres temps et d'autres pays, poussé au désespoir par un fascisme ou un tzarisme, je n'eusse pas fait (et peut-être avec soulagement, avec un enthousiasme viril et joyeux) un homme d'action. [...] Mais tel que m'ont façonné les événements, ma naissance et mon pays, mon métier n'est [...] que de parler bien, d'appliquer aux faits que je puis embrasser des termes honnêtes, qui les circonscrivent sans mauvaise foi et les définissent avec autant d'exactitude et de bonheur qu'il est en moi.³¹

La première de ces polémiques est reprise par Bloch quand il définit sa position d'auteur dans *Staline*: "Je vais parler en écrivain, et non pas en homme politique." (p.16) Homme d'action, il l'était devenu entre temps, poussé au désespoir par le fascisme, et toujours sans enthousiasme pour une activité qui le séparait de son métier d'écrivain. Mais homme politique, non. Parler en écrivain dans ces conditions, cela voulait dire: faire part d'expériences subjectives et de réflexions authentiques. C'était entre autres, je crois, une polémique non avouée contre le *Staline* de Barbusse, traité historico-politico-sociologique paru en 1935 et dont Bloch prenait, en partie sans citer la source, les quelques anecdotes et détails vivants pour sa conférence.

Deux autres livres encore servaient de base à cette conférence: ceux du communiste anglais John Thomas Murphy et du publiciste libéral allemand Emil Ludwig.³² Tous les deux étaient plutôt favorables à Staline, "un des plus grands hommes de tous les temps".³³

Les feuilles conservées au Fonds Bloch³⁴ montrent que celui-ci ne préparait point une vaste biographie de Staline – comme ses camarades prétendaient lors de la publication du texte. Il s'y efforçait seulement de grouper les faits trouvés dans ces trois livres. Il faut remarquer aussi que le texte dactylographié, dicté et

corrigé à la main par Bloch (après la conférence, je suppose) ne correspond pas rigoureusement à celui de la publication, dont le sens reste cependant le même. Le plus intéressant dans ces papiers préparatoires, c'est l'une des feuilles de notes, la première et la seule où Bloch ait noté une pensée personnelle à propos de son thème. Elle fait voir au philologue, encore une fois, la contradiction interne de son *Staline*: "Staline. Vie sans psychologie. [...] Le Moi systématiquement refoulé, éteint, méprisé."³⁵ La remarque vient de celui qui avait plaidé la cause de l'individu lors du congrès des écrivains soviétiques en 1934. Dans le texte publié, on n'en trouve trace que dans une polémique contre la manie de la presse occidentale d'exposer la vie privée des hommes politiques. Mais pour qui sait lire, ces quelques mots et leur destin montrent combien les priorités de l'action et de l'expérience acceptées après 33 dominaient maintenant la pensée de Bloch.

Je veux indiquer trois éléments de son texte. C'est d'abord la force de l'expérience qui le domine. Je n'en cite pour preuve qu'une seule des huit rencontres avec Staline que Bloch décrivait dans la première partie de sa conférence – celle où il ne le voyait pas. C'était à Kazan, le 6 novembre 1941, trois semaines seulement après "l'évacuation brusque de Moscou" qui avait plongé Bloch "au coeur de la masse même du peuple soviétique" (p.11). "Je ne peux nier que l'angoisse ne fût grande devant la pression du danger et la masse des périls": voilà les sentiments de Bloch le jour qui précède la fête de la Révolution, "à une heure avancée, dans la nuit glaciale qui régnait à l'intérieur du vaste bâtiment de la presse et du livre" à Kazan (p.21). "Et tout à coup, dans cette nuit et dans cette ombre, dans ce froid et dans cette angoisse, ce fut la voix de Staline" (p.22). Et Bloch conclut son analyse du discours de celui-ci:

Témoin attentif et angoissé du drame où se jouait la liberté du monde et notre destin à tous, je puis dire, à cinq ans de distance, sans forcer ma pensée ni mes paroles, que ce discours a été pour nous le grand tournant de la guerre. (p. 24-25)

Je n'ajoute pas de commentaire à cette description d'une expérience vécue au bord de la mort.

Le deuxième élément du texte que je veux relever, c'est sa façon de présenter Staline. Il parle de son côté sinistre, tout au début déjà.

Que n'a-t-on pas dit sur cet homme? Un tyran oriental, un tzar, un autocrate, un homme enfermé dans la solitude du Kremlin et se dissimulant à la vue de son peuple, etc... (p.10)

On connaît l'anecdote qu'on a si souvent citée où on entend Staline rassurer Molotov: "C'est le moins mauvais de tous... on le fusillera le dernier".³⁶ Et indirectement, mais en connaissant la source, Bloch citait aussi l'avertissement sur le caractère de Staline donné par Lénine dans son testament, occulté à

l'époque par les communistes: "Il lui fut reproché dans sa jeunesse d'être rude, sévère et même inexorable" (p. 45). Mais Bloch ne donnait pas à ces constats le poids que notre temps ne peut plus leur refuser, et il suivait en cela deux idées. C'était d'une part qu'il *fallait* être rude, dans les conditions données, contre de vrais adversaires, et que le fond d'«homme bienveillant» (p.32) et de «sollicitude paternelle» (p.43) chez Staline dominerait le reste. Ce que Bloch présentait sous le nom de Staline, c'était la construction idéale de l'homme d'Etat socialiste espéré, faite plutôt à partir de portraits d'hommes d'Etat qu'il avait vus en France, qu'à partir de la réalité. Il fut un moment dans sa conférence où la louange sonnait faux: c'était quand il citait Churchill décrivant à la Chambre des communes "l'impression d'une profonde et froide sagesse, et d'une *absence totale d'illusions de n'importe quelle nature*"³⁷ que Staline lui avait laissée (p.44). De tels hommes n'étaient pas en général les amis de Jean-Richard Bloch; ici l'effort tactique de citer l'éloge de l'homme du "Rideau de fer" était plus fort que sa propre pensée qui n'arrivait pas jusqu'à s'interroger explicitement sur la nature cynique de l'homme décrit par le premier ministre anglais. Mais pour le reste, le texte était authentique encore sur ce terrain, à une seule réserve près: il décrivait "l'homme du communisme", sans être pour autant ce que le sous-titre promettait en plus: un "portrait de Staline".³⁸

Et d'autre part, ce n'était pas Staline qui se trouvait au centre de la pensée de Bloch, mais le peuple soviétique. Le ton de sa conférence se voulait à l'opposé de tout panégyrique; "l'homme de Stalingrad", ce n'était pas Staline pour lui, mais le peuple de l'URSS. Et il disait aussi en février 1945 dans les *Lettres françaises* – ce que l'hebdomadaire n'aurait guère publié quatre ans plus tard: "Entre l'URSS actuelle et une société véritablement communiste s'étendent de longues périodes de labeur et d'édification."³⁹

Enfin, une petite phrase de l'introduction me retient: "Il n'y a personne de plus 'cartésien' que Staline." (p.13) Précédée de mots comme "transparence", "limpidité" et, évidemment, "clarté", elle faisait partie d'une polémique contre l'image de l'URSS comme "un continent mystérieux" (p.9). Mais elle porte plus loin. Etre cartésien, c'était pour les communistes français de l'époque, depuis Georges Politzer, connaître "dans les sciences positives le seul chemin qui puisse conduire l'homme à la connaissance vraie et, par la connaissance vraie, à la maîtrise consciente des forces naturelles et sociales".⁴⁰ Je ne peux pas m'étendre ici là-dessus, je peux tout au plus citer Roger Garaudy pour qui, il y a 44 ans, "toute leur philosophie [celle des matérialistes] a ses racines dans l'oeuvre de Descartes"⁴¹, pour ajouter que le siècle des Lumières n'était apprécié par les communistes que dans ces aspects matérialistes et donc dans les limites d'une pensée mécanique, et mentionner enfin que le "retour à Hegel" dans la philosophie française de l'époque ne provoquait, de la part du Cercle des philosophes communistes que le commentaire sec qu'il s'agissait du "dernier mot du révisionnisme universitaire".⁴² Tout ceci pour dire que Descartes, un peu d'ailleurs comme Goethe en Allemagne de l'Est, servait de véhicule d'un

optimisme spécifique de la toute-puissance humaine aux communistes de ces années-là: la sagesse devenait une méthode pour construire tout ce dont l'homme avait besoin, et là où la raison de Descartes n'était pas encore descendue jusqu'à la dernière des causes, Marx s'était occupé entre temps du reste. Proclamer Staline cartésien, c'était donc dire la conviction que l'homme du communisme avait déjà tous les moyens de "maîtriser" la nature et de rendre, dans des délais courts, la vie humaine meilleure. C'était reprendre la deuxième fin, la fin optimiste, de *Naissance d'une cité*, écrite pendant le Front populaire. Mais c'était simplifier, et méconnaître par conséquent, la réalité.

Le *Staline* de Bloch n'était donc point un mensonge ou un produit de basse propagande. Il se voulait cet appel "véridique à la conscience morale du monde" que Bloch avait réclamée, en 1931, dans sa lettre à Barbusse.⁴³ Il vaut comme témoignage d'un grand espoir individuel, comme confession de ce qui devrait être. Il était une des "formes de penser, [des] façons de vivre, [des] manières d'espérer"⁴⁴ que *Nommer les choses* avait chargées les écrivains de produire. Mais il était faux comme portrait, était fiction au lieu d'être la vérité revendiquée.

Et en pensant aux circonstances de la guerre froide dans lesquelles cette conférence de Bloch s'inscrivait, je ne peux pas finir cette communication sans avoir cité quelques phrases où Bloch lui-même prédisait, en 1932, ce qui devait l'attendre dans son existence d'homme d'action:

Il y a les hommes de l'action et les hommes de la connaissance. Le langage des uns n'est pas celui des autres. [...] L'homme de la connaissance qui veut parler le langage de l'action est d'avance assuré d'être grossièrement compris, et souvent à rebours. Il fait de la démagogie sans le vouloir. [...] Il faut faire son choix et savoir qui l'on veut être. Si tu relèves de la connaissance plutôt que de l'action, ne parle pas le langage de l'une avec la bouche de l'autre, faute de quoi, tu mens, et ton mensonge se retournera contre tes intentions les plus chères, les plus nobles.⁴⁵

Les questions restent ouvertes: Jean-Richard Bloch aurait-il mieux fait rester un homme de la connaissance, et donc se résigner, comme il dit au même endroit, "à l'amère solitude"? Ou aurait-il dû prendre d'autres chemins de l'action? Lesquels? Et ne reste-t-il, ayant été liée dans sa fin au nom de Staline, rien de l'utopie de Bloch?

Une chose au moins me semble claire: en aucun de ses endroits, l'histoire n'est pure. Il n'en reste pas moins qu'il faut agir pour la rendre plus pure.

1. François Mauriac, *David Rousset a déjà gagné*, *Le Figaro littéraire*, 2-12-1950, p. 1.
2. *Pour l'union des Français*, *Commune* 56/1938, p. 1004.
3. Jean-Richard Bloch, *L'homme du communisme. Portrait de Staline*, Paris, Editions Sociales, 1949 (les numéros de pages dans le texte renvoient à cette édition; la revue *Europe* publia la conférence dans son numéro 47-48/1949).
4. Ainsi Stefan Wirth dans sa thèse, importante sous beaucoup d'aspects: *Robinsonade und Utopie im kreativen und kritischen Werk von Jean-Richard Bloch (1884-1947). Zur säkularisierten Mystik im Frankreich zwischen Dreyfus-Affaire und Drôle de guerre*, 2 tomes. Berlin, Humboldt-Universität, 1992, p. 304.
5. André Gide, *Retouches à mon Retour de l'URSS*, Paris, Gallimard, 1937, p. 7 et suiv.
6. Victor A. Kravchenko, *J'ai choisi la liberté! La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique*, Paris, Self, 1948, p. 252 (traduit à partir de l'édition américaine, New York, 1947); cf. *Chambre des représentants. Commission d'enquête sur les menées anti-américaines*. Victor A. Kravchenko dépose, Paris, Vent du large, 1948.
7. Kravchenko et Mme Buber-Neumann *déshabillés par la logique*, *Les Lettres françaises*, 8-12-1949, p. 3; cf. le récit du procès par Jean Marcenac, où il dit de Margarete Buber-Neumann, dans l'espoir de pouvoir diminuer le poids de sa déposition: "Elle est bloquée dans son destin." (*Les Lettres françaises*, 24-2-1949, p. 5).
8. *Les Lettres françaises*, 17-11-1949, p. 1, 4.
9. *Les Lettres françaises*, 15-12-1949, p. 4.
10. *Loc. cit.*, p. 4 (mais ce n'était pas "d'abord", comme le disait Daix, que ces autres faits étaient importants).
11. Cf. Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, Neuchâtel, Baconnière, et Paris, Seuil, 1949; id., *Déportée en Sibérie suivi de Déportée à Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1988.
12. B. d'Astorg, *Buber-Neumann, Déportée en Sibérie*, *Esprit*, septembre 1949, p. 461.
13. Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, *Les jours de notre vie*, *Les Temps modernes*, 51/janvier 1950, p. 1163.
14. Isaac Deutscher, *Stalin. Eine politische Biographie*, Berlin, Dietz 1990, p. 715 (la première édition française, chez Gallimard, date de 1953).
15. Laurent Casanova, *Le Parti Communiste, les intellectuels et la nation*, Paris, Editions sociales, 1949, p. 16.
16. Cf. Jean Albertini, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?* Paris, Editions sociales, 1981; Stefan Wirth, *loc. cit.*, p. 218-224, 244-258.
17. Le cahier qui les rassemble se trouve au *Fonds Jean-Richard Bloch* de la Bibliothèque Nationale; sa publication, en traduction allemande, était en préparation chez Kiepenheuer, à Leipzig. Les changements en Allemagne ont empêché pour le moment sa réalisation.
18. Barbusse à Bloch, 4-1-1931, et Bloch à Barbusse, 9-1-1931. Bibliothèque Nationale, Paris, *Fonds Jean-Richard Bloch, Correspondance*.
19. Magdeleine Paz à Jean-Richard Bloch, 1-4-1935. *Ibid.*
20. Jean-Richard Bloch, *Appel à tous, pour le moral des combattants*, BN, *Fonds Jean-Richard Bloch, Papiers, Articles 1936-1946*; cf. aussi son article écrit pour *Ce Soir* après le pacte d'août 1939, *Europe* 135-136/1957.
21. Cf. *Ceux qui ont choisi*, Paris, 1933, p. 21.
22. Jean-Richard Bloch, *De la France trahie à la France en armes. Commentaires à Radio Moscou*, Paris, Editions sociales, 1949, p. 395.
23. Jean-Richard Bloch, *Lettre*, *Europe* 143/novembre, 1934, p. 343.
24. *Ibid.*, p. 344.

25. Jean-Richard Bloch, *Moscou – Paris*, Paris, Editions sociales, 1947, p. 189. “Il est symbolique que ces lignes soient les dernières du dernier volume publié par Jean-Richard Bloch”, écrit Jean Albertini (*op.cit.*, p. 140).

26. Jean-Richard Bloch, *Offrande à la politique*. Paris, Rieder, 1933, p. 225 et suiv. (ce commentaire, *Symbolique d'une réunion V*, était publié d'abord par *Europe*, en juillet 1931).

27. Jean-Richard Bloch, *Sur la mort du mot “révolution”*, *Europe*, 89/mai, 1930, p. 97. (La Russie a subordonné l'image de la révolution, y était-il dit, “à d'exigeantes nécessités quotidiennes, elle l'a ramenée, d'une manière souvent rude et réaliste, aux soucis de la politique, de l'économie, de la diplomatie, des luttes de tendances”.)

28. Jean-Richard Bloch, *Démocratie*, *Europe* 127/juillet 1933, p. 428; cf. Stefan Wirth, *loc. cit.*, p. 245 et suiv. En 1931, Bloch avait écrit dans sa lettre à Barbusse (cf. note 18), que son attitude ne ferait pas “le moindre doute touchant le danger qui menace la Russie des Soviets” – pour corriger à la main le texte dactylographié: “en face d'un danger qui menacerait” cette Russie. Quelques années plus tard, la première version devenait dans sa pensée la seule valable.

29. Bloch, *Moscou – Paris*, *loc. cit.*, p. 13.

30. Jean-Richard Bloch, *Nommer les choses*. *Europe* 96/décembre, 1930, p. 584 (l'article est repris comme introduction à *Destin du siècle*, paru en 1931).

31. *Ibid.*, p. 584-586.

32. John Thomas Murphy, *Staline*, Paris, Les Editions Universelles, 1945; Emil Ludwig, *Staline*, Paris, Deux-Rives, 1945.

33. Stafford Cripps, *Introduction*, Murphy, *loc. cit.*, p. I.

34. Bibliothèque Nationale, *Fonds Bloch, Papiers*, t. 40.

35. *Ibid.*, f. 254.

36. Je cite le texte dactylographié du *Fonds Bloch*, *loc. cit.*, f. 215, où cet épisode ne nous est donné qu'en notes faites pour la conférence. On ne sait pas qui a établi le texte de la publication (cf. *L'homme du communisme*, p. 31).

37. Souligné à la main dans la dactylographie, *loc. cit.*, f. 225.

38. Le titre et le sous-titre ne sont pas de Bloch; ses papiers se gardent dans une chemise qui porte comme seul titre: *Conférence sur Staline*.

39. Bloch, *Moscou – Paris*, *loc. cit.*, p. 176.

40. Georges Politzer, *Le tricentenaire du “Discours de la méthode” (1937)*, Politzer, *Ecrits I, La philosophie et les mythes*, éd. par Jacques Debouzy, Paris, Editions Sociales, 1973, p.70; cf. Wolfgang Klein, *Commune, revue pour la défense de la culture (1933-1939)*, Paris, Editions du CNRS, 1988, p. 66 et suiv. *La Nouvelle Critique* publiait dans son numéro de septembre/octobre 1950 le *Discours sur René Descartes* que Maurice Thorez avait tenu en 1946.

41. Roger Garaudy, *Les sources françaises du socialisme scientifique*, Nouv. éd. remaniée, Paris, Hier et aujourd'hui, 1949, p. 13.

42. Cf. *La Nouvelle Critique*, 20/novembre 1950.

43. *Loc. cit.*; à la conscience “révolutionnaire” du monde, avait-il d'abord écrit, pour remplacer ce mot par l'autre, plus général, de “morale”.

44. Jean-Richard Bloch, *Nommer les choses*, *loc. cit.*, p. 586.

45. Jean-Richard Bloch, *Idée d'une politique I*. *Europe*, 116/juillet 1932, p. 607-609.

Françoise LIOURE (Université Blaise-Pascal, Clermont - Ferrand)

La rencontre Jean-Richard Bloch – Valéry Larbaud

Le rapprochement de ces deux noms est assez inattendu pour qui connaît un peu l'histoire littéraire du début du vingtième siècle. Les deux hommes appartiennent à la même génération: Larbaud est né en 1881, J.-R. Bloch en 1884. Ils ont été confrontés aux mêmes événements, ont connu les mêmes métamorphoses de la littérature et de la pensée, avec cette réserve toutefois que Larbaud disparaît du monde en 1935, à la suite d'une attaque d'hémiplégie qui le retient paralysé et reclus jusqu'en 1957. Mais le nom de Jean-Richard Bloch est associé à l'histoire des idées et à l'histoire tout court, tandis que celui de Larbaud n'est pas sorti du domaine des lettres, dans lequel d'ailleurs il a longtemps occupé une place mineure, à cause du voisinage des "grands" de cette époque, Proust, Gide, Claudel, Valéry. Ces deux écrivains ont incontestablement évolué dans des univers différents; une correspondance entre eux, de 28 lettres, qui s'étend de 1912 à 1933 avec une interruption de 1914 à 1921, témoigne cependant de leur amitié et éclaire leurs points de rencontre. Cette correspondance a été publiée dans le *Cahier des Amis de Valéry Larbaud* n°29 (1991). Les références au texte de ce Cahier seront désormais désignées par l'abréviation C.A.V.L.

On ne peut imaginer deux images plus opposées de l'écrivain. Jean-Richard Bloch incarne l'écrivain "engagé", bien avant que Sartre n'en précise la définition. De la création de *L'Effort* en 1910, à celle d'*Europe*, en 1923, avec Romain Rolland, au journal *Ce Soir*, qu'il dirige à partir de 1937 avec Aragon, l'activité de Bloch évolue de la critique littéraire au journalisme de réflexion plus spécifiquement politique. Sous la pression des événements et de ses engagements personnels, il semble qu'il ait dû renoncer à mener à bien la grande fresque romanesque qu'il méditait pour écrire des essais plus "idéologiques" que la situation exigeait. Et après 1918, le théâtre est pour lui un moyen d'exprimer ses idées ou de se faire l'écho de l'actualité.

Larbaud, en revanche, se préoccupe peu de politique, n'aime pas le journalisme dont il se méfie, et offre l'image de l'écrivain solitaire, se tenant soigneusement à distance, même des groupes littéraires avec lesquels il avait des affinités, comme celui de la *N.R.F.* par exemple. Il tient une place importante parmi ceux qui renouvelèrent le roman au début du vingtième siècle (*Barnabooth*, *Enfantines*, *Amants*, *heureux amants*), mais il poursuit obstinément, seul, ses recherches et ses expérimentations à la quête de formes

neuves. Comme traducteur et critique, il élargit en France l'horizon des lettres en traduisant ou présentant de nombreux auteurs européens et d'outre Atlantique, et ses "campagnes littéraires", celle qu'il mena en faveur de Joyce par exemple, auront parfois un retentissement durable. Mais son militantisme, auquel il a fini par sacrifier en partie son oeuvre personnelle, ne s'exerce qu'en littérature, et son goût de la modernité s'accompagne toujours de méfiance pour une actualité trop tapageuse.

Sans doute se manifeste en chacun de ces deux écrivains un semblable besoin d'ouverture, mais chez J.-R. Bloch, orienté vers la société, les événements, le monde, circonscrit chez Larbaud à ce qui fut son unique raison de vivre, la passion de lire et d'écrire.

Cette opposition se manifeste de façon spectaculaire à l'occasion de la Première Guerre mondiale. Jean-Richard Bloch n'affronte pas le combat sans déchirement, comme le montrent les lettres qu'il écrit à cette époque à Romain Rolland, mais faire la guerre est devenu à ses yeux son nouveau "métier de citoyen", auquel il ne veut pas se dérober, en dépit de ses trois blessures. Dans des notes préparatoires au grand cycle romanesque dont il sera question plus tard (Département des manuscrits, Bibliothèque nationale), à la date du 9 juin 1924, il apprécie ainsi, rétrospectivement, sa conduite de soldat: "Méprisant l'armée et les militaires, j'ai voulu donner pour ma part l'exemple du travail bien fait".

Dans cette tourmente, Larbaud fait partie de "ceux de l'arrière": réformé pour raisons de santé, il passe la plus grande partie de la Grande Guerre à Alicante, où il travaille à la traduction des cinq livres principaux de Samuel Butler. Au début des hostilités, il s'est employé comme infirmier dans un hôpital de Vichy, a tenté ensuite de se faire engager comme interprète, mais, par lassitude face aux difficultés, il est retourné à ses chères études. Il est significatif que le journal qu'il rédige pendant ces années de séjour alicantin, qu'il a, il est vrai, beaucoup mutilé, ne contient aucune allusion aux événements de la guerre et à son évolution, mais consigne ses moments de doute et de malaise, ceux, plus rares, d'apaisement, ses innombrables lectures et les vicissitudes de son travail.

Ces différences de situation et d'attitude n'ont pas altéré une amitié née avant 1914 et dont les liens se resserreront à partir de 1921.

L'échange épistolaire entre Jean-Richard Bloch et Larbaud commence en 1912 par les remerciements du premier pour l'envoi de la traduction de *La Complainte du Vieux Marin* de Coleridge que Larbaud avait déjà publiée en 1901, revue et rééditée en 1911. Ce geste de Larbaud est sans doute un remerciement pour l'*Anthologie poétique de L'Effort*, qui parut au début de cette même année, et se trouve encore au Fonds Larbaud de Vichy, dédicacée par Jean-Richard Bloch.

Larbaud accorda toujours ses préférences aux petites revues, – il publia ses premiers écrits et ses premiers textes dans *La Phalange* qui n'avait pas une grande diffusion – et, en 1927, il fait de l'un des interlocuteurs du dialogue *Allen*

le champion de la décentralisation dans le domaine de l'édition. *L'Effort*, revue de "jeunes" et revue provinciale, ne pouvait qu'attirer sa sympathie. Il avait aussi remarqué et apprécié la nouvelle de J.-R. Bloch, parue dans la *N.R.F.* d'octobre 1911, *Comment on fait une section d'infanterie*; il la signale en ces termes à son ami Marcel Ray:

Quelque chose de bien, c'est la nouvelle de J.R. Bloch dans le n° de la *N.R.F.* que je vous ai envoyé. Dites-moi ce que vous en pensez (*Correspondance V. Larbaud* – M. Ray, t. II, p. 142).

D'autre part, les choix de l'*Anthologie de L'Effort* correspondaient aux prédilections de l'auteur des *Poèmes par un Riche Amateur*, publiés en 1908. Ces poèmes, attribués à Barnabooth, sont nourris des lectures du jeune Larbaud et manifestent ouvertement diverses influences, en particulier celle de Walt Whitman que Larbaud avait découvert avec enthousiasme en 1901. Depuis cette date, il suivait avec attention les progrès de la "carrière" de Whitman en France et il accueillait sans doute avec plaisir les nombreuses traductions des *Feuilles d'herbe* dans l'anthologie de Poitiers.

Intéressé par la revue et par son directeur, dans la seconde lettre qu'il adresse à Jean-Richard Bloch, le 1^{er} janvier 1913, Larbaud propose pour *L'Effort*, devenu *L'Effort libre*, un "court essai sur la traduction" (*C.A.V.L.*, p. 20). A cette époque, il a déjà une assez belle expérience de traducteur, de l'anglais essentiellement. Sa récente collaboration avec Claudel pour la transcription de poèmes de Coventry Patmore, parus dans la *N.R.F.* en 1912, lui a permis d'élaborer une théorie de l'art de traduire.

L'article proposé, *De la traduction*, paraîtra dans le n° de novembre 1913 de *L'Effort libre*. Ce texte, et les deux lettres dans lesquelles Larbaud expose à Jean-Richard Bloch les étapes successive de l'élaboration de son étude (*C.A.V.L.*, p. 20–21, 36–37), contiennent déjà les grands principes sur "l'art et le métier" du traducteur qui seront développés dans la seconde partie du dernier livre de Larbaud, *Sous l'Invocation de Saint Jérôme*. Il affirme dans ces lettres son refus de la traduction littérale, au profit des "belles Infidèles", qui transmettent l'âme d'un texte et non seulement la lettre, sa conviction que la traduction est création, et il élabore une éthique de la traduction, faite d'humilité, de patience et de travail.

L'échange entre les deux écrivains s'établit donc immédiatement dans un climat de confiance, mais aussi de libre franchise. Larbaud applaudit quand J.-R. Bloch, dans son article de *L'Effort* de mars 1912, éclaire la notion de "l'utilité de l'art" qui consiste, selon lui, non à donner des directives morales, politiques ou philosophiques, mais à "rendre l'homme plus fortement homme, à le mettre sur la voie de lui-même". Mais il proteste lorsque cet art qui se soucie d'être en accord avec tous les hommes de son temps, est appelé par le groupe de *L'Effort*, "art révolutionnaire". Larbaud refuse ce qualificatif à connotation politique qui,

de plus, lui semble sous-entendre la supériorité de l'art du "peuple", dans cette course à la modernité.

Mais où je proteste, écrit-il à J.-R. Bloch le 2 juin 1912, c'est lorsque vous parlez d'art *révolutionnaire*. Je crois que toute oeuvre d'art vivante est à la fois révolutionnaire et réactionnaire, au même degré, comme la vie elle-même (C.A.V.L., p. 17).

La discussion que Larbaud voulait engager avec son correspondant sur les articles de *L'Effort* qui évoquent "les rapports du monde intellectuel avec le mouvement social" (il s'agit de presque tous les articles de *L'Effort*), n'aura jamais lieu; sans doute aurait-elle fait apparaître des divergences entre eux. Si l'on peut regretter que les deux hommes n'aient pas eu l'occasion de débattre ce sujet, voire de s'affronter à ce propos, il est intéressant de voir Larbaud aborder des réflexions sur les relations entre la littérature et le monde moderne, selon un point de vue qui ne lui est pas habituel.

L'intérêt qu'ils prennent l'un et l'autre pour les travaux et les idées de l'interlocuteur se poursuivra après le silence du temps de guerre. En 1921, J.-R. Bloch est sensible, à travers la présentation sympathique et complice qu'en fait Larbaud, à la sagesse subversive et "corrosive" de Samuel Butler à qui il attribue le même pouvoir d'éveil qu'aux *Propos* d'Alain (C.A.V.L., p. 44).

Larbaud, de son côté, continue à lire, non seulement les oeuvres de J.-R. Bloch, que celui-ci lui envoie fidèlement, mais les articles d'*Europe*. La lecture du *Commentaire* du 15 janvier 1930, *Littérature prolétarienne et littérature bourgeoise*, l'incite à révéler à son correspondant "sa" découverte de l'année, l'écrivain toscan Gianna Manzini, et à soumettre ses oeuvres à son jugement. (C.A.V.L., p. 61-62). Celles-ci lui semblent répondre à certaines phrases de J.-R. Bloch évoquant les livres dans lesquels

le sérieux, la simplicité de coeur, un certain effort d'honnêteté dans l'expression... une conception puissante, sont aussitôt reconnus, compris, accueillis dans tous les milieux, sans limitation de classe ni frontière de culture" (*Europe*, 15, janvier 1930).

Lorsque, trois années plus tard, Larbaud consacre une étude à G. Manzini, *La Pierre ponce et la pépite*, qui prendra place dans son *Saint Jérôme*, ses remarques se font l'écho du *Commentaire* d'*Europe*. Il célèbre la profondeur humaine qui émane de cette oeuvre sans emphase ni éclat en ces termes:

Et nous étions, alors, ce livre, son auteur et moi, et tous les hommes en nous, si loin des gens célèbres, et des groupes sociaux, et des institutions politiques... et si au-dessus de toutes les frontières de tous les pays, que c'était comme si rien de tout cela n'eût jamais existé (V. Larbaud, *O.C.*, t. VIII, p. 196-197).

Mieux encore, Larbaud retrouve, consciemment ou inconsciemment, et adopte, les termes qui l'avaient autrefois opposé à J.-R. Bloch, en 1912, au temps de *L'Effort*: concluant sur cette oeuvre pénétrée "de la grande, libre, violente, et patiente Vie humaine", il la qualifie de "livre vraiment révolutionnaire et subversif" (*Ibid.* p. 196).

Cette communauté de pensée qui a survécu au temps a noué entre les deux écrivains des liens d'amitié que Jean-Richard Bloch, plus spontané et plus expansif, affirme rapidement avec abandon et beaucoup de chaleur. Les dédicaces de ses livres conservés dans le Fonds Larbaud en donnent le témoignage parfois émouvant. L'exemplaire de *Cacaouettes et bananes* porte ces lignes sur la première page: "A Valery Larbaud que j'aime sans qu'il le sache, que j'admire plus qu'il ne s'en doute".

La dernière lettre de cette correspondance, (18 mai 1933) envoyée par Jean-Richard Bloch ému de l'appréciation sensible et intelligente de Larbaud sur *Sybilla*, qui avait, dit-il, été éreintée par la critique, fait mesurer la profondeur de son attachement:

J'ai plus d'une fois songé à votre sympathie, – à ce que je voudrais pouvoir appeler (pour répondre à ce que j'éprouve à votre endroit) votre amitié; elles m'ont été bonnes en de bien mauvais moments (C.A.V.L., p. 73).

Avec humour souvent, avec affection toujours, il demande à Larbaud de venir le voir dans sa retraite du Poitou:

Vous êtes un des hommes que j'ai le moins fréquemment rencontré, lui écrit-il en janvier 1931, et que je désire le plus vivement revoir (C.A.V.L., p. 65).

Mais une formule revient à plusieurs reprises sous la plume de J.-R. Bloch. "J'ai commencé à aimer votre esprit avec les premières pages du premier *Barnabooth*" (27 juillet 1929). "Chaque année qui passe me fait, semble-t-il, plus proche de votre esprit" (janvier 1931). Cette entente intellectuelle a déjà été observée par la concordance de certains de leurs jugements, mais cette affirmation répétée par Jean-Richard Bloch semble avoir un sens plus précis dans son esprit, à la lumière d'autres témoignages. En 1926, il envoie à Larbaud sa pièce, *Le dernier Empereur*, avec cette dédicace: "A Valery Larbaud, à qui nous devons tous une partie de ce que nous sommes"; en 1930, il dédie *Destin du siècle* "A Valery Larbaud, profond témoin de ce siècle". L'hommage est pour le moins inattendu, et Larbaud n'aurait jamais songé à revendiquer cette étiquette. Dans cette première moitié du vingtième siècle qui compte un certain nombre de "témoins" et de maîtres à penser, Larbaud le solitaire offre plutôt l'image contraire. Cependant, cette appréciation est caractéristique de l'approche des oeuvres pratiquée par Jean-Richard Bloch dans ses articles

critiques: ce qu'il cherche, c'est, comme il l'écrit, un "esprit", un homme qui réfléchit, dans son temps, sur le métier de vivre, sans forcément se référer à un ensemble d'idées sociales ou politiques. Cette sorte de morale à la fois personnelle et universelle, il pouvait la trouver dans certaines oeuvres de Larbaud.

Il est significatif qu'il ne dise rien des trois nouvelles *d'Amants, heureux amants*, contemporaines des lettres qu'il lui envoie dans l'immédiat après-guerre, dont le ton est apparemment moins grave que celui d'autres oeuvres, et la forme trop préoccupée de virtuosité technique.

En revanche, deux oeuvres de Larbaud suscitent son enthousiasme, provoquent en lui le choc d'une rencontre, font écho à ses préoccupations: *Le journal d'un Milliardaire*, en 1913, et *Allen*, en 1929.

Jean-Richard Bloch renouvelle dans trois lettres son éloge du premier de ces livres qui donne profondeur et gravité au personnage agressif et cynique du richissime Barnabooth, créé par Larbaud en 1908. Cette incarnation, assez neuve en littérature, de la malédiction de la richesse est née de la révolte – amplifiée aux dimensions du héros américain – du jeune Larbaud contre une mère trop fière de sa fortune (issue de la découverte et de l'exploitation des sources Saint-Yorre), contre un milieu bourgeois malveillant et grossier, contre une situation faite d'avance, celle de riche héritier. Ces refus le déterminèrent d'ailleurs à imposer sa vocation d'écrivain comme une revanche et un choix libre.

Jean-Richard Bloch mesure à son prix l'originalité de l'entreprise et félicite Larbaud d'avoir "osé rendre palpable [le tragique de l'argent], cette plaie du monde". "Il y fallait, ajoute-t-il, du courage, – et réussir... Or la réussite est complète" (*C.A.V.L.*, p. 31). Il est d'autant plus sensible au dessein du livre que les aventures de Barnabooth éveillent en lui des résonances personnelles:

J'ai lu le livre avec un plaisir aigu et plein de retours sur ce qu'a été mon enfance de petit bourgeois et mes camaraderies de grande bourgeoisie (*C.A.V.L.*, p. 25).

Mais il est surtout conquis par le foisonnement et la richesse des "aventures extraordinairement humaines" contenues dans le roman. Les tourments, les errances, les tâtonnements de ce jeune homme à peine sorti de l'adolescence dans sa quête d'une "formule de vie", puisqu'il a rejeté sa condition initiale en se séparant de ses biens, le séduisent et l'émeuvent. Ses expériences souvent humiliantes, ses "consultations" décevantes auprès de personnages qui représentent chacun un choix d'existence possible, entraînent Jean-Richard Bloch à considérer le *Journal* de Barnabooth comme un roman d'éducation, ce qu'il est en effet.

Cette formation s'accomplissant à travers différentes couches de la société de l'Europe moderne, l'évocation, même fugitive, de certains problèmes et

situations spécifiques à l'actualité intéresse en lui le moraliste et l'historien attentif au temps présent. Ainsi la lecture de ce second *Barnabooth* a-t-elle contribué à former dans l'esprit de J.-R. Bloch cette image de Larbaud, maître à penser et à vivre, et "témoin de ce siècle". Il précise cette impression dans ces quelques lignes:

J'y aime [dans ce livre] la gravité et la convenance parfaite dans l'ironie, avec laquelle vous vous approchez des cas les plus aigus de nos conflits... Toutes ces qualités de mesure, de force et d'intérêt font que nous suivons Barnabooth à travers ses expériences européennes et que, – critérium suprême – la fin de ses aventures nous laisse dans un état *différent* de celui où nous étions d'abord... Nous commençons par lire une histoire que vous nous contez; nous finissons en lisant tous, plus ou moins, notre histoire contée par vous (C.A.V.L., p. 30-31).

L'intimité des "esprits" était donc établie dès cette époque entre les deux hommes, par l'entremise du malheureux jeune homme trop riche. La lecture d'*Allen*, en 1929, fera découvrir à Jean-Richard Bloch, avec émerveillement, un accord beaucoup plus profond.

Celui-ci sait d'abord reconnaître, en quelques lignes d'une pertinente analyse littéraire, l'originalité et la subtilité formelles de cette oeuvre. *Allen* n'appartient en effet, délibérément, à aucun genre déterminé. Larbaud donne le nom de "poème" à cette conversation entre cinq amis aux dénominations symboliques (l'Editeur, le Poète, l'Amateur...), qui se poursuit au cours d'une traversée de la France, de Paris à Moulins. La forme éclatée, due à la discontinuité des répliques du dialogue et à la liberté d'un itinéraire capricieux, est cependant régie par une structure interne qui règle l'entrelacement des thèmes débattus entre les cinq amis.

Premier sujet d'*Allen*, qui s'imposa aux lecteurs avec trop d'évidence au gré de Larbaud, la critique de la province. Celui-ci règle ses comptes, une ultime fois, avec son Bourbonnais natal et son milieu. Par la voix de ses personnages, il dénonce la médiocrité provinciale: vie réduite aux préoccupations matérielles, sécheresse de coeur, avarice, qui ont plongé la province dans l'engourdissement et entraîné la décadence de ses capitales autrefois brillantes.

Face à ce constat, s'élève chez les cinq amis le désir de réveiller les villes endormies et s'échafaude une solution imaginaire qui soit remède à l'apathie, une utopie politique. La constitution d'Etats-Unis d'Europe, en détruisant le pouvoir central des nations qui étouffe les provinces, restituera à celles-ci leur autonomie, et leurs capitales, rendues à leur fonction, recouvreront activité politique, sociale et intellectuelle. Ces nouvelles "résidences", devenues foyers de pouvoir et de culture, assureront la régénération de la vie provinciale.

La théorie des Trois Ordres, ces catégories de l'Ancien Régime revisitées par Larbaud, fonde, dans ce nouveau système politique, la réhabilitation de la

province. La majorité des hommes, qui vit et travaille en vue de son bien-être, constitue le Tiers-Etat. Certains êtres visent plus haut, au mépris parfois du bien matériel, et recherchent le pouvoir. Ceux qui aspirent au pouvoir matériel, les hommes d'Etat, les politiques, forment la Noblesse; ceux qui revendiquent le pouvoir spirituel, "le prêtre, le penseur, l'artiste", appartiennent au Clergé, le rôle de ces deux dernières catégories est sans doute d'exercer le pouvoir, mais en se mettant au service du Tiers. Et, bien entendu, l'ordre le plus prestigieux, le plus efficace aussi dans la lutte contre l'affaïssement, est celui des clercs qui détiennent et défendent les valeurs spirituelles.

Or, en 1929, Jean-Richard Bloch est en train de travailler à "une chaîne de romans, prolongement et épanouissement de *Et Compagnie*" (C.A.V.L., p. 57), l'histoire de la famille Simler, qui parut en 1917. Ce cycle romanesque, qui met en scène les descendants et alliés des Simler, est appelé, dès 1923, par J.-R. Bloch, *Le Faiseur de Fédération*, selon le titre donné au premier héros envisagé, Léonard Brault. A cette date, le cycle comporte cinq romans qui couvrent "la période de 1830 aux années 20" et doivent "établir le lien et la continuité entre l'après-guerre actuel et l'autre", celui des Simler, l'après 1870 (C.A.V.L., p. 57).

Un seul de ces romans paraîtra, celui de l'époque moderne, *Sybilla*, en 1932; cette évocation des années 20 est le premier volet du diptyque *L'Aigle et Ganymède*, dont le second, *Clotilde*, entièrement écrit, sera détruit pendant la seconde guerre.

Ce qui provoque l'enthousiasme de J.-R. Bloch pour *Allen* est la rencontre miraculeuse entre les idées développées dans ce dialogue et sa propre conception du Faiseur de Fédération. Celui-ci, écrit-il à Larbaud le 18 août 1929, est "un chevalier moderne, j'entends par là un forger de peuple" (C.A.V.L., p. 51). De son aveu même, il en avait déjà esquissé le portrait dans *Le Vieux des routes*, un des contes de *Lévy*, où le "vieux", personnage mystérieux, fait naître à une nouvelle vie une bourgade provinciale, au prix de la catastrophe et de la mort. Dans cette même lettre, J.-R. Bloch précise ce rôle d'éveilleur qu'il entend donner à son héros:

Il borne son activité créatrice à susciter des noyaux de vie, à ressusciter des vitalités assoupies dans la province française. Apparemment, il travaille au compte d'un parti politique. En fait, il dérive dans cet apostolat ses propres besoins créateurs. Une ville entre autres le retient, disons: Poitiers. Il manque y périr de la contagion que vous décrivez si bien... La guerre, la révolution russe, diverses circonstances plus privées le retiennent sur le bord du trou... Il se réveille, rentre dans la mêlée... le vieil instinct se redresse dans le vieil homme (C.A.V.L., p. 52).

Les nombreuses notes manuscrites contenues dans le dossier de cet ensemble romanesque renforcent cette signification du personnage:

Léonard Brault (pionnier, chevalier) du monde moderne. Celui qui s'évertue à sortir de la Comédie humaine et à redonner un sens à la vie humaine (21 avril 1930).

Les concordances entre les pensées des deux écrivains transparaissent à travers ces lignes et dans la lettre que J.-R. Bloch adresse à Larbaud: même consternation devant la vie provinciale, mais aussi amour de la province; refus de l'affaïssement moral et confiance dans la vitalité des forces de l'esprit; même devoir imposé à qui possède quelques ressources morales et spirituelles d'entreprendre et de se dévouer. Ces ressemblances sont ressenties avec émotion par Jean-Richard Bloch:

Jugez de l'écho profond, écrit-il à Larbaud, touchant à l'enthousiasme et à la re-connaissance, que ma lecture soulevait en moi. Chaque phrase faisait balle. Je saluais chaque pensée comme une vieille amie. Ici, vous me précédiez, là je vous accompagnais, plus loin, vous m'éclairiez, ailleurs je me permettais de vous plaire par mon livre (C.A.V.L., p. 52).

Il est probable que, si J.-R. Bloch avait donné vie à son personnage, il lui eût attribué un rôle actif dans la politique "combattante" de l'époque moderne. Il est sûr également que l'élan créateur qui lui fait concevoir ce "nouveau chevalier" n'est pas dénué d'amertume. Jean-Richard Bloch appartient à cette génération d'écrivains qui, ébranlés par l'expérience de la Grande Guerre, ne peuvent plus désormais considérer le monde sans désillusion et sans désespoir. Une note du 22 août 1924 éclaire, à propos du *Faiseur de Fédération*, ce que l'on appellera plus tard son "optimisme tragique":

[Léonard Brault] s'aperçoit que la société n'est à tout prendre qu'un simple jeu intellectuel, un dérivatif des forces inemployées de l'intelligence. Il ne lui reste *que* l'amour des hommes, sorte de refuge désespéré où il cherche à s'anéantir...

Une mystique laïque pour lutter contre la tentation du découragement.

Il est bien évident que les motivations profondes de Larbaud dans *Allen* ne sont pas de même nature; la guerre n'a pas suffisamment pesé sur lui pour qu'il connaisse ces lendemains amers et jette sur le monde ce regard désabusé: une fois de plus apparaîtrait l'écrivain, avant tout. L'utopie qu'il construit dans *Allen* est un rêve, nourri de lectures et de culture, qui lui permet d'abord de rendre à sa province natale l'attrait et l'hommage qu'il lui avait si longtemps refusés. Ce rêve comble aussi ses aspirations d'Européen sincère et militant, il l'a prouvé par sa vie et ses oeuvres; en cela il est fondé sur une réflexion politique qui est assez réaliste pour avoir un écho encore aujourd'hui. Mais cette fiction reste un jeu intellectuel beaucoup plus confiant, et moins lucide, que celle que crée Jean-Richard Bloch.

Ces deux livres sont néanmoins pour ces deux hommes l'occasion de découvrir ce qui les rapproche le plus profondément: le sens du devoir et la générosité agissante. Dans des domaines d'activité différents, en tout cas plus "élargis" pour Bloch, "servir" est le principe de leur existence et de leur conduite, au nom de l'idéal du "clerc" qui leur est commun.

Ils servent tous deux cet idéal avec une énergie et une volonté qui ont à triompher des trahisons d'une "machine" physique souvent défaillante. Ils ont en commun le goût de la retraite qui leur semble le seul moyen de protéger leur équilibre et leur travail. Un même besoin de mobilité les pousse aux voyages, souvent solitaires et lointaines; et si Jean-Richard Bloch utilise le vélo ou un cargo chargé de marchandises et Larbaud un wagon-lit, ces fuites sont dues à une même profonde inquiétude, voire une même angoisse. Ces ressemblances, plus personnelles, se lisent dans leur échange et ont cimenté plus profondément leur amitié qui dure, sans faille, pendant vingt et un ans et n'est interrompue que par l'incapacité de Larbaud à communiquer.

La présence de Larbaud dans l'univers de Jean-Richard Bloch était au départ, improbable. Leur mérite est d'avoir su se reconnaître. Leur échange épistolaire, fécond pour la connaissance de l'un et de l'autre, offre l'exemple, ce n'est pas le seul, qu'une véritable rencontre peut s'accomplir au-delà de conduites d'existence différentes entre deux êtres de qualité.

Montserrat PARRA (Université de Lleida)

*Aspects syntaxiques de la phrase dans Le Robinson juif
de Jean-Richard Bloch*

Notre premier contact avec Jean-Richard Bloch date de l'année 1986, du temps de la préparation d'un colloque qui a eu lieu dans notre Université sur *Littérature et Guerre Civile*. Notre premier désir avait été de travailler le texte de Bloch *Espagne! Espagne!*, et s'il est vrai que ce travail n'a pas eu de suite, étant donné que Mme Arlette Lafay préparait pour ce même colloque un travail sur *Espagne! Espagne!*, il n'est pas moins vrai que Jean-Richard Bloch a été présent depuis longtemps dans notre Université. Il était ami de Martin du Gard, comme nous l'a bien montré la conférence du professeur Garguilo, et Roger Martin du Gard est un auteur cher aux gens de notre Université. En plus Angels Santa, une de nos collègues est en train de préparer la traduction en castillan d'*Espagne! Espagne!*. C'est donc avec plaisir que nous avons accepté l'invitation du professeur Garguilo de participer à ce colloque.

Étant plus attirée par la linguistique que par la littérature, nous avons entrepris une analyse de la phrase de Bloch dans *Le Robinson juif*, texte intéressant non seulement par tout ce qu'il dit mais aussi par la façon dont tout cela est dit.

Nous avons travaillé sur le texte publié par la revue *Europe* en juillet 1970. A un moment donné Jean-Richard Bloch nous dit:

Un appareil cinématographique, braqué à la fenêtre d'un train venant d'Égypte fournirait un film géographique merveilleux.¹

Bloch sera cet "appareil cinématographique" qui va permettre au lecteur de faire ce voyage en Palestine. Le "regard" de Bloch utilisera ce procédé propre au cinéma qui nous offre une vue d'ensemble et, lentement, s'approche de son but. Donc avant de nous parler de l'inauguration de l'Université de Jérusalem, Bloch nous fait faire connaissance avec cette terre, ce peuple, ce paysage où s'intercalent désert et verdure. Et c'est en parlant du peuple juif que le regard de cet "appareil cinématographique" disparaît et le regard de Bloch apparaît, l'objectivité laissant la place à la subjectivité de l'auteur, mais le passage se fait tout naturellement. Et le lecteur admet sans difficulté que Bloch aime ce peuple, étant lui-même d'origine juive et, de plus, un grand connaisseur de cette culture.

Le texte est divisé en différents chapitres, chacun avec son titre; disons au passage que le texte prend le titre de l'un de ces chapitres (*Tel-Aviv ou le Robinson Juif*). Il nous offrira d'abord un parcours géographique: Marseille, Égypte, Gaza, Jérusalem, Nazareth et Tel-Aviv. Paysages, personnages, culture, mœurs... Bloch nous décrit tout cela dans un style vif, oral; on a la sensation que Bloch se dirige vers ses lecteurs d'une façon "trop" directe; et c'est le même auteur qui vers la fin nous donne la solution quand il parle de "lettres": "Je vous ai décrit, dans ma dernière lettre, la route du Scopus" (p. 126).

Donc, Bloch écrit des lettres à cette "voix amie" (p. 95) du début du texte, voix qui lui a proposé ce voyage et à qui il adresserait ces lettres qui n'ont pas tout à fait l'air de lettres, telles qu'on les conçoit habituellement. Mais qui justifient le ton de l'auteur, cette façon qu'il a d'expliquer, de raconter ce qu'il fait ou ce qu'il voit. Il s'agit d'un récit de voyage, divisé en chapitres et où l'auteur s'adresse directement à "son" ou "ses" lecteurs.

Comme nous l'avons dit, Bloch écrit *Le Robinson Juif* en 1925, lors de son voyage en Palestine pour assister à l'inauguration de l'Université de Jérusalem et la personnalité de l'auteur va dominer tout le texte; il y est présent dès le début: "Je suis en train de travailler, au coin de mon feu" (p. 95).

Ce "je", qui abandonnera l'intimité de son coin de feu, comme dirait Bachelard, pour entreprendre ce voyage; cette première personne, donc, ne quittera plus le texte, c'est à travers lui que nous ferons connaissance avec cette terre, son texte et sa voix nous permettront de connaître les paysages, d'entendre les sons, de sentir les parfums: "J'ai vu tel de ces villages qui..." (p. 123) "Je tourne la tête en tous sens, je cherche à nommer les sites que mon esprit hante depuis tant d'années" (p. 98).

Nous aurons tout au long du texte ce jeu entre la première personne du singulier "je" et la deuxième du pluriel "vous":

si vous jetez les yeux sur votre atlas, l'étape semble insignifiante (p.99)
Voulez-vous savoir ce que peut devenir un uniforme anglais en Asie?
(p. 108)

Dans chaque chapitre (ou dans chaque lettre), nous rencontrons le "je" de l'auteur, le "vous" du lecteur et les deux finissent par former un "nous".

Vous avez vu comment on arrive à Jérusalem. Maintenant que nous y sommes parvenus, présentons les personnages qui nous y attendent, éclairons notre lanterne (p. 101).

En faisant participer le lecteur à ses actions, en l'introduisant dans le texte, il en fait son compagnon de voyage, de ce voyage initiatique vers la Palestine, qui jouera le rôle de troisième personne, ses paysages, ses gens, ses mœurs sont "ce dont on parle".

Bloch interpelle constamment ses lecteurs, attire leur attention avec cette première personne du pluriel dont nous venons de parler et aussi à l'aide des impératifs qu'on trouve un peu partout dans le texte:

Imaginez une grande route en demi-cercle... (p. 106)

Imaginez alors un Juif, fortement civilisé, occidentalisé... Transportez-le en Palestine. Voici Robinson qui a trouvé son île (p. 115).

Transportez la Garrigue des Cévennes sous un climat plus violent encore, faites-lui subir quinze siècles d'invasions successives, de guerres, de pillages, faites-y passer tour à tour les Grecs, les Égyptiens, les Arabes, les Croisés, les Mongols. Enfin, abandonnez-la pendant sept cents ans au gouvernement des Turcs, et vous aurez la Judée (p. 123).

Il arrive même à inviter le lecteur à l'accompagner:

Voulez-vous descendre avec moi à quatre cents mètres sous la mer? Voulez-vous plonger dans un des gouffres les plus profonds de la planète? Pas besoin de scaphandre ni de submersible! Prenons ensemble une bonne voiture américaine, dont la marque est en train de faire la conquête de l'Asie mineure et glissons en compagnie sur la route de Jéricho (p. 109).

Impossible d'échapper à ses demandes. Ces impératifs, ces interpellations contribuent à donner au texte un caractère oral qui facilitera la communication. En réalité, dans ces quelques pages, Bloch fait passer l'histoire du peuple juif, son exode, ses succès, son environnement, mais la lecture se fait facilement, et ce n'est pas par hasard, bien sûr, c'est parce que l'auteur a réussi à introduire son lecteur dans le texte, à le faire participer à ses découvertes et à ses connaissances.

La place du sujet dans la phrase ne pose pas dans ce texte de gros problèmes, habituellement il occupe la première place, ou au moins il est situé devant le verbe. Bloch ne transgresse pas l'ordre logique de la phrase, il y a dans ses phrases de l'ordre, et si désordre il y a, on ne le sent pas trop. C'est-à-dire que si transgression il y a, c'est que Bloch veut mettre en relief un élément de la phrase: "Chez l'Arabe, la maison s'accote à la maison..." (p. 97)

Nous n'avons pas relevé tous les exemples dans lesquels l'ordre logique de la phrase n'est pas respecté, mais dans un grand nombre d'exemples c'est le complément circonstanciel de temps ou de lieu qui occupe la première place.

Bloch conjugue dans ce texte le style littéraire et le style "journalistique". Et une chose nous paraît claire, il travaille consciencieusement son texte. Sa phrase nous paraît intéressante par l'emploi qu'il fait des procédés de prolongement et d'accumulation. A côté de phrases nominales et de phrases courtes, le passage de la phrase simple à la phrase complexe ne se fait pas toujours à l'aide de la

subordination, mais par l'accumulation ou l'addition de termes. Nous reviendrons sur ce point.

Nous avons trouvé dans *Le Robinson Juif* un nombre important de phrases nominales. Bloch les situe au cours d'une description, il s'en sert couramment et elles contribuent à rendre sa phrase plus légère. Nous en trouvons dès le début: "Matinée d'hiver parisien, froide, opaque" (p. 95).

Parfois un seul mot suffit, évidemment ce mot est suffisamment expressif à lui seul pour pouvoir porter le poids de toute une proposition. Même hors de contexte ce mot suffit: "Une gare" (p. 97), "El Kantara Est" (p. 100). D'autres fois elles sont plus longues:

Sur le quai, deux garçons, rieurs, vigoureux, le cou nu, les bras nus, cheveux et poitrine au vent, la peau brune, les jambes guêtrées (p. 97).

A côté de ces phrases elliptiques, sans verbe, parfois avec un seul mot, et dans lesquelles le "procès" n'est pas indiqué, Bloch utilise aussi des propositions indépendantes avec la simple structure de Sujet-Verbe-Complément. Phrases courtes et expressives qui donnent au texte vivacité et vitalité, parfois il les donne même en série:

Le train se vide aux trois quarts. Les valises voltigent par les fenêtres. Les porteurs arabes se jettent sur vous (p. 100).

J'ai vu l'île. J'ai vu Robinson. J'ai vu le Juif en Palestine (p. 115).

Bloch à travers ces structures simples réussit à faire passer un grand nombre d'informations, une structure complexe et encombrée de subordonnées aurait rendu difficile la bonne compréhension du texte. On imagine assez mal un Vaugelas utilisant ce type de phrases.

Mais l'un des aspects de la phrase de Jean-Richard Bloch qui a le plus attiré notre attention c'est l'accumulation ou l'"adjonction", comme dirait Fontanier dans *Les figures du Discours*. Bloch se sert couramment de l'accumulation pour allonger ses phrases. Ce procédé consiste à additionner plusieurs éléments la plupart du temps sans conjonction de coordination.

Nous trouverons des énumérations avec des verbes: "Tout ce public, issu de vingt pays différents, écoute, comprend, participe" (p. 96). Avec des sujets: "La police, l'hygiène, l'administration incombent à ses soins" (p. 105). Différents compléments, par exemple: "Or, c'est là, sur la pente d'où j'embrasse tant de lieux imprégnés d'histoire, de légende, de magie, de poésie..." (p. 112)

Il lui arrive même de construire des phrases avec une addition de mots, sans conjonction de coordination, sans verbe: "Colonnes, caissons, lourdes sculptures, lourdes peintures, lourdes boiseries" (p. 107).

Mais à côté de ces énumérations nous pouvons en trouver d'autres plus intéressantes où verbes, adjectifs ou substantifs sont déterminés ou accompagnés d'autres compléments: "j'ai quitté le coin de mon feu, la page commencée, les engagements pris" (p. 95). "Serais-je le témoin d'une formidable expérience, qui aurait un pays pour cornue, une foi pour acide et, pour objet, la résurrection d'un peuple entier?" (p. 96)

L'analyse de ces énumérations est intéressante, parce qu'elles permettent à Bloch de produire des effets qui seraient inimaginables avec des phrases compliquées et pleines de subordonnées. Les descriptions y gagnent en précision. En plus elles nous permettent de voir jusqu'à quel point Bloch soignait sa phrase. A cet intérêt purement grammatical des énumérations il faut en ajouter un autre. Déjà à la première lecture nous avons remarqué dans le texte du *Robinson Juif* une présence importante du nombre trois: la plupart des énumérations ont trois éléments, à celles que nous avons mentionnées on pourrait en ajouter beaucoup d'autres. Nous avons vu des séries de trois propositions indépendantes, trois interrogatives directes:

Connaissez-vous les garrigues languedociennes? Les âpres collines du Gard? Les pentes dénudées des Basses-Alpes? (p. 98)

En réalité il est dans la tradition des grands écrivains du XIX^e siècle, comme Chateaubriand ou Villiers de l'Isle-Adam, d'utiliser aussi des phrases à rythme ternaire. Le nombre trois apparaît chez Bloch plusieurs fois, ("trois ans", "trois cercles", "trois villes", "trois jours", "trois grandes religions du Proche Orient").

Cette omniprésence du trois a attiré notre attention et nous en avons conclu qu'elle ne pouvait être gratuite. Le nombre trois est un nombre positif, c'est le nombre de la perfection, de la Trinité, de la divinité globale. Comme la religion des chrétiens, la religion des juifs est marqué par le nombre trois, Bloch lui-même parle du "triangle sioniste":

Et tandis que mille klaxons d'autos couvraient par moments la voix des orateurs, nous tracions, dans notre esprit, le triangle sioniste.

Sur la plaine côtière, la grande ville d'industrie, le port de commerce. Et c'est Tel-Aviv, puissamment matérielle.

Dans la plaine d'Esdrelon, les moissons de blé et de justice sociale. Et c'est l'Emek puissamment fraternelle.

Au sommet de cette Judée inhumaine, mais flambante de spiritualité, la maison de l'esprit" (p. 126).

Évidemment toutes les énumérations ne se composent pas de trois éléments, il y en a avec quatre, sept et huit, mais c'est le trois qui domine. Bloch nous propose-t-il un voyage initiatique dans ce texte? Nous sommes tentés de répondre par "oui". Bloch part à la recherche de la Divinité, de la perfection, l'inauguration de l'Université de Jérusalem lui sert de prétexte pour justifier

cette quête. Dans son voyage il trouve un paysage, un peuple, une civilisation, mais peut-être lui manque-t-il de trouver l'homme envisagé comme individu.

NOTES

1. Jean-Richard Bloch, *Le Robinson juif, Europe*, juillet 1970, p. 96–97. Toutes nos références renvoient à ce numéro d'*Europe*.

Introduction à la Correspondance Bloch-Martinet¹

La Correspondance entre Jean-Richard Bloch (1884–1947) et Marcel Martinet (1887–1944) s'étend de 1911 à 1935 et comporte en tout 428 pièces, parmi lesquelles 274 sont de Jean-Richard Bloch (en y ajoutant deux lettres de Marguerite Bloch) et 154 de Marcel Martinet. Presque toutes les lettres et cartes sont conservées dans les fonds Bloch et Martinet de la salle des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris, mais nous avons eu la chance de pouvoir y ajouter trois lettres de Bloch: du 1^{er} janvier 1917 (n° 94), du 27 décembre 1931 (n° 413) et du 18 décembre 1934, de Moscou (n° 427). La lettre n° 94, qui est très longue et capitale pour comprendre l'opinion et les attitudes de Bloch face à la Première Guerre mondiale, est celle que Nicole Racine a présentée et commentée dans son article de *Communisme* (Revue d'Etudes Pluri-disciplinaires) n° 18–19, 1988. Elle nous est donnée sous la forme de photocopie des exemplaires dactylographiés provenant de la collection de Marie Romain Rolland. Les originaux semblent perdus. Deux autres lettres, les n°s 413 et 427, figurent parmi la correspondance photocopiée que Daniel Martinet avait préparée et que Monette Martinet a eu la gentillesse de nous montrer.

En revanche, parmi les pièces qui peuvent être consultées à la Bibliothèque Nationale, nous ne publions pas les cinq cartes postales où ne s'expriment que des politesses de saison et qui portent également la signature d'amis ou de membres des deux familles.

Il y a plus de dix ans, Jean Albertini avait déjà publié «Deux lettres inédites de Marcel Martinet et Jean-Richard Bloch» avec présentation d'«un aperçu de leur amitié et de leur correspondance» dans la revue *Europe*, juin-juillet 1983. Il s'agit d'une lettre de Martinet datée du 6 février 1917 (n° 97) et d'une lettre de Bloch du 16 février 1917 (n° 98), qui nous donnent une idée des divergences entre ces deux amis concernant la guerre et l'internationalisme. Nicole Racine a cité des extraits de deux autres lettres dans son étude précédemment indiquée: une lettre de Martinet du 8 octobre 1914 (n° 71) et celle que nous venons de mentionner ci-dessus (n° 94). Mais ceci excepté, la correspondance de Bloch et Martinet est restée inédite jusqu'à aujourd'hui. Nous sommes très heureux de mettre sous les yeux des lecteurs cette édition presque intégrale, la plus complète possible, qui va être publiée en français par l'Université Chuô à Tokyo. Ce faisant, nous nous contentons de réaliser le projet des deux familles: en effet Marguerite Bloch et Daniel Martinet voulaient publier cette correspondance, et

répondre ainsi à l'attente de ceux, chercheurs ou non, qui s'intéressent à ces deux écrivains et surtout à la culture et à la littérature contemporaines.

Ces échanges commencent en décembre 1911, alors que Bloch, fondateur de *l'Effort* (devenu, en 1912, *l'Effort libre*), sollicite de Martinet une collaboration à une Anthologie de poèmes inédits. Celui-ci ne tarde pas à lui envoyer un texte: «Nocturne», et au travers de cette revue et de leurs courriers réciproques, une amitié et une sympathie mutuelle s'affirment très rapidement. Martinet écrit, au mois de mai 1912 (lettre n° 7): «Nous sommes d'ailleurs deux intellectuels du même tiroir.»

Si nous osions diviser en périodes cette volumineuse correspondance qui couvre 25 ans, la première finirait en été 1914 avec la Première Guerre mondiale. Et dans cette première période, qui pourrait être appelée «la lune de miel», l'entretien épistolaire se déploie autour de *l'Effort* ou de *l'Effort libre*, des oeuvres personnelles des deux correspondants ou de leurs projets de création littéraire. Nous y incluons un total de 69 messages (n° 1–n° 69).

La deuxième période serait celle de la guerre proprement dite, qui va faire diverger les deux amis. Bloch part au front, pensant que «la guerre de la révolution contre le féodalisme se rouvre», contre l'impérialisme et le militarisme prussiens. Bien que père de trois enfants, il demande à aller au combat; il est blessé trois fois de plus en plus gravement et écrit à Martinet tantôt du front, tantôt de l'hôpital. Martinet, réformé en raison de sa santé précaire, reste pendant ce temps à Paris comme fonctionnaire à l'Hôtel de Ville. Tout de suite après l'assassinat de Jaurès, aux premiers jours d'août 1914, il voit presque tous les syndicalistes et les socialistes se rallier à l'Union sacrée et, dans un grand désarroi moral, se demandant si «c'est bien lui qui est fou», finit par entrer en contact avec le groupe de *La Vie ouvrière*. Les lettres de cette période ne sont pas nombreuses (48 messages, n° 69 – n° 116), mais elles sont assez longues et d'une grande densité parce que les deux correspondants y livrent leurs pensées sur la guerre et le mouvement révolutionnaire et pacifiste. Beaucoup de lecteurs trouveront ce débat très important, très significatif et utile pour notre époque. Or malgré les divergences, Martinet s'inquiète toujours de la vie et de la santé de son ami avec tant d'amitié et de sincérité, que nous pourrions croire lire les lettres d'une amoureuse.

A propos de ce débat, Marcel Martinet écrit dans une lettre du 7 novembre 1916 (n° 90):

Nous nous sommes rencontrés dans des "opinions", qui n'étaient pas les mêmes mais qui étaient semblables; nous ne pouvons pas faire que sur ce point nous n'ayons divergé – toi qui as, pour les tiennes, agi et souffert, et moi qui pour les miennes n'ai pas même parlé. Cela aussi c'est notre vie. Cela qui n'ôte rien à la chaleur, à l'étendue de l'amitié et de l'estime – qui même pour moi ici, dans ce que je sais de ta vie de toujours et de ces vingt-sept mois, a renforcé mon amitié et mon estime.

Pour mieux comprendre les positions et la situation de Bloch, nous sommes tentés de formuler une hypothèse. Serait-il trop audacieux de croire que ce ne sont pas nécessairement son idéologie ni ses idées révolutionnaires, mais plutôt la forte conscience de sa judéité, qui a fait partir Bloch pour la guerre «sans débat de conscience, sans ressentir de contradictions entre ses convictions socialistes et son devoir patriotique» (Nicole Racine: «Pacifisme, socialisme et communisme naissant» dans *Communisme*, n° 18-19, 1988, p. 35)? Pour avoir vécu l'affaire Dreyfus et lutté contre l'Action Française et le militarisme, Jean-Richard Bloch connaissait bien la France et sa situation.

Le moins beau et le moins impressionnant, dans cette correspondance, n'est pas la profondeur de cette amitié, la grande estime réciproque que chacun porte au talent littéraire de l'autre. Ces deux écrivains qui semblent partager l'idéal et l'espoir d'une nouvelle société et d'une nouvelle culture par la révolution, continuent leurs fructueux échanges d'opinions et de critiques, ne cessent pas de frotter leur cervelle l'une à l'autre. La guerre constitue en réalité une situation grandement critique pour leur amitié, mais après la guerre, celle-ci finit par l'emporter, et les divergences deviennent infiniment moins importantes en regard de tout ce qui les rapproche, surtout après que Martinet aura lu la «Prière de l'écrivain» de Bloch.

La troisième période s'étend de 1919 à 1922, et nous donne 78 messages (n° 117 - n° 194). Marcel Martinet est appelé en 1921 à la direction littéraire de *l'Humanité* et mène une vie très active de rédacteur. Jean-Richard Bloch publie *Carnaval est mort* (Ed. de la N.R.F., 1920) et, en 1921, fait un voyage en cargo, dont le récit intitulé *Sur un Cargo* paraît d'abord en feuilleton en 1922 dans *l'Humanité* sous la direction de Martinet. En même temps Bloch commence à diriger une collection de romans aux Editions Rieder; c'est l'ouverture de la grande coopération, du travail commun, du tandem Bloch-Martinet. On peut constater que les romans, les nouvelles, les récits et les contes que *l'Humanité* fait paraître en feuilleton ou dans sa rubrique littéraire seront publiés chez Rieder dans la collection «Prosateurs Français Contemporains». Nous nous contentons de citer les trois exemples suivants: Lucien Bourgeois, André Baillon, Raymond d'Etiveaud. Mais nos lecteurs en trouveront beaucoup d'autres.

En 1919, Ollendorff publie *La Maison à l'abri*, et en 1920, pour la première fois en France, *Les Temps Maudits* de Martinet. *La Nuit* paraît en 1921 aux Editions Clarté. A la fin de 1922, Martinet, déjà d'une santé délicate, tombe malade. Un diabète sévère est diagnostiqué, qui durera autant que lui. Bloch fait son possible pour son ami, qui devient lecteur aux Editions Rieder.

Enfin, en 1923, la revue *Europe* est fondée. Bloch est parmi les fondateurs et Martinet, malgré la maladie, en deviendra l'un des principaux collaborateurs. Dans la quatrième période, très longue (1923-1929), la correspondance compte 192 messages (n° 195-n° 386). Outre des nouvelles familiales et des propos sur leur activité créatrice littéraire et théâtrale, la conversation des deux hommes tourne autour d'*Europe* et du grand effort fourni pour découvrir et encourager

de jeunes écrivains-travailleurs. Le fait que les correspondants s'écrivent plus de 40 lettres par an entre 1925 et 1926 nous montre combien leurs activités sont florissantes et combien leur maison d'édition leur doit. Martinet lit beaucoup de manuscrits sur la demande de Bloch, rédige des notes et donne des conseils aux auteurs. Bloch, dans une lettre du 22 juillet 1925 (n° 257), après avoir accusé réception des fiches de Martinet sur les manuscrits qu'il a lus, prédit :

Entre parenthèses, le recueil de tes fiches fera un jour, pour l'agrégé de 1987 qui te consacrera sa thèse doctorale, un bien joli sujet de "petite thèse". [...] Tu as la patte, mon vieux, pas à dire.

Nous ne pouvons qu'espérer qu'un jour viendra où les documents et les archives de la maison Rieder, retrouvés, deviendront consultables. Tout un travail est accompli pour élever et orienter les écrivains du peuple ou prolétariens. Certainement, l'un comme l'autre parle de beaucoup d'autres choses dans ses lettres. C'est dans cette période qu'il y aurait eu quelques complications sentimentales entre leurs deux familles. Quoi qu'il en soit, ces témoignages détaillés sur la littérature de l'entre-deux-guerres sont précieux pour l'histoire des coulisses de l'édition dans les années vingt.

En automne 1929, Bloch n'est plus directeur des collections littéraires chez Rieder. Martinet le remplace. Et la dernière période de la correspondance, celle qui va donc de 1930 à 1935, nous donne 42 messages (n° 387-n° 428). Pendant ces six années, les deux correspondants s'écrivent moins de lettres. Bloch en écrit 26; Martinet n'en envoie que 16. A partir du mois d'octobre 1929, abandonnant l'habitation à Meudon qu'il conservait depuis 1926, Bloch «se terre» à la Mérigote pour «travailler en paix à ses bouquins en train et décanter énergiquement toute cette fausse culture d'époque qui finit par submerger la vraie, la solide, profonde, celle qui ne se fait qu'à force de silence, de lectures, de réflexion, de solitude et de temps» (lettre du 30 août 1929, n° 372). Et Martinet, qui souffre plus souvent et plus gravement de crises de diabète, doit être hospitalisé deux fois au moins (en 1929 et en 1930) à l'Hôpital civil de Strasbourg. Les correspondants continuent d'échanger leurs idées sur certains projets de publication et les manuscrits de Rieder, mais puisque c'est maintenant au tour de Martinet d'être responsable des collections littéraires de cette maison, Bloch lui écrit aussi quelques lettres de recommandation pour tel ou tel auteur. La conversation tourne toujours autour de la revue *Europe*, des efforts pour aider le pauvre Lucien Bourgeois, du débat Barbusse-Wullens, des oeuvres personnelles ou des articles publiés, etc. Mais c'est plutôt Bloch qui explique chaleureusement ses projets de création littéraire, donne à son ami des nouvelles de sa famille, raconte ses activités et ses voyages.

Quant aux lettres écrites par Martinet, il ne nous en reste que deux en 1932, autant en 1933 et une seule en 1934, qui est la dernière. Ce n'est sans doute pas seulement à cause de sa maladie que Martinet écrit très peu depuis 1932.

Probablement doit-il se rappeler les anciennes divergences amères et inévitables, qui l'ont opposé à Bloch, au moment où il commence d'en sentir et éprouver de nouvelles, qui vont séparer définitivement les deux amis, à propos du mouvement antifasciste, à l'époque du Front Populaire. Tous les deux sont, bien sûr, antifascistes; mais Bloch marchera avec les communistes et vers la fin de 1938, recevra sa carte du parti, tandis que Martinet sera toujours antistalinien. Naturellement, Bloch non plus n'ignore pas cette nouvelle divergence d'opinion, mais Martinet semble surtout vouloir éviter de rouvrir le débat sur ces points-là. Il préfère garder le silence devant son ami.

Martinet est «bougrement surpris, feuilletant *Europe*» (du 15 mai 1932), de voir son nom en tête des "Commentaires" de Bloch: «A Marcel Martinet qui a écrit *la Nuit*». Touché de cette marque affectueuse, il en remercie son ami dans sa lettre du 14 mai 1932 (n° 415), où il exprime ses idées pathétiques sur la révolution:

Nous sommes liés à une cause dont pour ma part je suis certain (et je ne me cache aucune des atrocités, stupidités et folies du présent) qu'elle vaincra – tout en sachant que logiquement, comme toutes les grandes causes, il est impossible qu'elle soit victorieuse. Logiquement cette cause est en tout et de toutes manières, vouée à une constante défaite – tant que nous suivons l'adversaire sur son terrain. [...]

Après cette lettre il n'écrit plus que quatre fois à Bloch, pour lui demander d'abord de sauver Eugène Samy, l'auteur des *Vaincus*, pour lui donner des renseignements sur Victor Serge, et surtout pour sauver celui-ci et pour que la revue *Europe* parle de l'affaire. Sa dernière lettre adressée à Bloch exprime des condoléances à la nouvelle, apprise par les journaux, du décès du père de son ami.

Bloch va continuer à écrire encore jusqu'au mois de novembre 1935. Nous trouvons dans ses lettres quelques traces de ses efforts pour secourir Victor Serge et de très intéressants témoignages sur son voyage en U.R.S.S.

Après cette date de novembre 1935, cette émouvante amitié, qui a surmonté tant de crises, ne s'exprimera plus par lettre. Cependant les deux amis ont tenu à conserver presque toute cette correspondance précieuse. Pour mieux comprendre les deux écrivains, leurs idées, leurs positions et leur situation, nous avons ainsi la possibilité et la joie de la lire et relire. Avant de porter un jugement quel qu'il soit, il importe en effet à chacun de nous de replacer ces deux grandes vies dans la situation de leur époque, dans le temps troublé qu'ils ont l'un et l'autre vécu.

1. *Note du rédacteur.*

Ce texte correspond, à quelques détails près, à celui de la *Préface* qui introduit l'édition de cette *Correspondance*, à l'exception toutefois de sa partie finale, consacrée aux remerciements.

Au moment de corriger les épreuves, je me réjouis tout particulièrement de pouvoir annoncer la parution de cet ouvrage qui fait à la fois honneur à notre collègue et ami Haruo Takahashi et aux *Editions Université Chuô de Tokyo*. Cette "édition originale et intégrale" de la *Correspondance Jean-Richard Bloch – Marcel Martinet* (ISBN 4-8057-5218-2) constitue un volume de 463 pages, avec index et notices des personnages et des périodiques citées.

Distributeur: Japan Publications Trading Co., Ltd.

P.O.Box 5030 Tokyo International, Tokyo 100-31, Japan

Prix indiqué: 5,150 yens.

EN MARGE DU COLLOQUE

Jean-Richard Bloch, les Juifs et la "question juive"

Depuis un demi-siècle, il est extrêmement difficile d'aborder les problèmes liés aux Juifs. Le génocide nazi, la création de l'Etat d'Israël et la tragédie palestinienne entretiennent un climat affectif passionné – voire passionnel – peu propice à l'analyse sereine à laquelle je veux m'efforcer. La manière dont Jean-Richard Bloch a vécu, expliqué, illustré, dans ses oeuvres, sa propre judéité et la judéité en général participait d'un monde, d'une culture, d'une civilisation, la France entre 1910 et 1939 essentiellement, où les Juifs étaient de plus en plus des citoyens comme les autres, même si, sur la fin, les monstruosité qui se mettaient en place en Allemagne commençaient à modifier la situation et faire ressurgir un problème qu'on croyait plus ou moins en voie d'extinction. Ces données doivent rester présentes à tout esprit qui essaie de réfléchir sur la façon dont JRB a pensé le problème de son identité, de celle des gens de la même origine que lui, de la place qu'ils occupaient et devaient occuper dans la nation et dans le monde, et sur les traits dont il a peint des Juifs (à dessein, je n'écris pas *les Juifs*) dans nombre de ses oeuvres.

Les positions de Bloch présentent des constantes et quelques évolutions, dont ces pages voudraient essayer de rendre compte de manière chronologique, en prenant en compte à la fois ses écrits de pensée et ses écrits de fiction, aussi clairement et fidèlement que possible. Nous évoquerons donc successivement deux moments où la question est plus présente, explicitement, dans sa réflexion et sa création d'art: l'immédiat avant-guerre de 1914, où il publie *L'Effort* et écrit deux nouvelles (*Lévy* et *Une Irruption de nouveaux Dieux*), et son roman *...et Cie*, d'une part, et, d'autre part, la période de 1920 à 1931, où il est en gésine de *La Nuit kurde*, d'abord, puis se rend à Jérusalem, en 1925, et poursuit sa réflexion, entre autres, sur ce problème jusqu'à la publication de son livre d'essais *Destin du siècle*, sorti des presses en mars 1931.

Des recherches généalogiques sûres attestent la présence des familles des deux lignées de JRB dans l'Est de la France, au XVII^e siècle déjà. Les souvenirs de son frère cadet Pierre Abraham (*Les Trois frères*, EFR, 1971), même s'ils ne doivent pas être pris au pied de la lettre, pour ce qui concerne Jean-Richard, puisque ce ne sont pas les siens et que Pierre avait huit ans de moins que lui, nous donnent un tableau fidèle du climat sociologique et idéologique de la famille, et de la place de la religion et de la tradition, les éléments essentiels de

l'identité, dans l'enfance et la jeunesse de Jean et de ses frères: bourgeois¹ cultivés et ouverts, scientifiques et techniciens (père, frères, oncles et cousins), agnostiques, et laissant aux femmes une pratique religieuse, à laquelle on se soumet, dans les grandes occasions, par pure tradition et volonté de ne pas choquer la génération ancienne. Ce qui ne veut pas dire que Jean-Richard pense ne rien devoir à son ascendance, mais indirectement, à travers les coutumes familiales et les principes d'éducation qui ont présidé à sa formation et à celle de ses frères. Il est cependant difficile – et il lui était difficile à lui-même – de discerner ce qu'il devait, dans tout cela, à l'identité juive de la famille et au reste, au républicanisme familial, aux idées dominantes de la société dans laquelle ils vivaient et dans laquelle avaient baigné leurs familles – milieu rural et de petites villes de l'Est. On connaît le traumatisme profond que lui inflige l'Affaire, lorsqu'il avait entre dix et vingt ans, au lycée Condorcet, puis à la Sorbonne, avec les injures quotidiennes et les bagarres.

Lorsqu'il commence à publier *L'Effort*, le 1^{er} juin 1910, le nom qui apparaît, comme celui du "gérant", terme repris à Péguy, dans l'ours, aussi bien qu'au bas de nombre d'articles, est Jean Richard, ou souvent les initiales J.R., jusqu'au premier numéro de la nouvelle série (1^{er} octobre 1911). On pourrait penser à une volonté de dissimuler ses origines, jugées peut-être gênantes pour le développement de la revue. Il n'en est rien puisqu'une note (p. 4 de ce numéro) indique que Jean Richard signe désormais de son nom complet, les raisons de son demi-pseudonyme n'existant plus: en 1910, il était encore fonctionnaire (en congé) et dans une "petite ville". Son pseudonyme est maintenant éventé, et il signe et signera "*d'autant plus qu'il recommencerait à y avoir, [lui] a-t-on dit, certain risque à signer: Jean-Richard Bloch*". Ce qui semble indiquer une résurgence de l'antisémitisme, en France, sous le coup de crises sociales. Depuis l'avènement de la république radicale et la liquidation des séquelles de l'Affaire, le climat, de ce point de vue, s'était grandement apaisé, mais on est frappé de voir, à lire les centaines de lettres que Jean envoie aux siens, pendant son service militaire d'un an au "peloton des dispensés" à Rouen, en 1902–1903, que déjà alors, dans ce milieu pourtant "à risque", avec l'encadrement militaire de métier des étudiants incorporés, parmi lesquels se trouvent de nombreux juifs, de milieu bourgeois, il est vrai, rien, mais rien ne paraît avoir troublé la sérénité du climat de Jean et de ses compagnons, de ce point de vue, bien au contraire.

Ce qu'on peut noter à propos du contenu des sommaires de *L'Effort*, c'est que la question juive en est absolument absente sous la plume de JRB, comme si la victoire complète des révisionnistes dans l'Affaire avait clos ce chapitre à titre définitif: optimisme de volonté ou sentiment réel qu'une page est tournée? Difficile à dire, mais le fait est là. (Un seul article, d'André Spire, est consacré, dans le n° d'avril-mai 1913 à *J. Darmesteter et la question juive*, qui va dans un sens assimilationniste. Le mois précédent, une chronique du même auteur concernait les immigrés récents d'Europe orientale.)

C'est donc seulement dans les oeuvres fictionnelles de JRB que le thème apparaît, et en force. Dans son "premier volume de contes", publié en 1912, deux textes sur six, qui occupent une centaine de pages sur les 240 du volume, tournent autour de cette question, l'un sur le mode plaisant, l'autre avec gravité. *Une Irruption de nouveaux Dieux* débute par six pages éblouissantes de verve, soit le quart du total, qu'il faudrait pouvoir analyser en détail pour ce qu'elles nous disent de l'état et de la vision blochienne – je hasarde ce néologisme – du culte israélite dans les beaux quartiers de l'Ouest de Paris, en 1910–1912. Mais nous apprenons successivement qu'il en est de même pour le culte réformé et pour l'Église catholique, dans ces quartiers. Mieux, il est question d'une famille de banquiers, "*successivement en chasse d'argent et de blason*" où se croisent les trois religions, dont l'aïeule, Comtesse de Hauterive, née Mayer, déçue de toutes les religions en usage, voue maintenant un culte au "*robinet mitigeur*" de sa salle de bains, à l'interrupteur électrique, au radiateur de son chauffage central, symboles du confort moderne, qui ne peuvent, eux, la décevoir. Cette personne a fait des émules et le nouveau culte, déjà répandu par des brochures et prospectus publicitaires dont Jean-Richard Bloch s'amuse à nous présenter, sur une pleine page, un savoureux spécimen, gagne les "*quartiers bourgeois (La Plaine-Monceau et la Trinité derrière le Bois et les Champs-Élysées), à la suite des quartiers pseudo-aristocratiques*". Heureusement, "*l'hérésie [vient] mourir au seuil des arrondissements où l'on ignore le robinet de bain, mais où l'on travaille pour le pain quotidien, et où l'eau se paye au compteur*", ajoute le rabbin Israël Cohen, principal personnage du conte. Les choses en sont là et les hommes du culte ne savent quoi faire. Ainsi se termine l'histoire. Autrement dit, la religion, les religions sont des phénomènes en décadence, et assez tributaires des conditions de vie de celles et ceux qui les pratiquent.

L'autre nouvelle Lévy (70 p.), qui fournit son titre au volume, fait se succéder deux moments dont le montage livre le sens que l'auteur lui veut donner. Dix ans les séparent: 1^{er} septembre 1898, le soir du lendemain du suicide du colonel Henry, le faussaire, qui avait fait condamner Dreyfus; 10 mai 1908, le soir des élections municipales qui eurent lieu cette année-là. Le premier soir, la boutique d'un marchand de cycles juif de "*la capitale de l'Ouest*" subit trois assauts successifs (entrecoupés d'accalmies) d'une bande d'émeutiers qui cherche le pogrom pour "venger" Henry. C'est un vendredi soir, veille de sabbat, et Lévy a invité ses trois seuls corréligionnaires que compte cette ville. Le hasard a voulu aussi que débarque ce soir-là, dans la ville et chez Lévy, le voyageur de commerce Loubatié, méridional apolitique, mais plein de vie, par les yeux de qui (même si le récit est à la troisième personne) les personnages sont perçus et les événements relatés. Comme cela a été noté², les portraits ne sont pas flattés, mais je crois qu'ils ne sont pas caricaturaux: Loubatié remarque, et JRB derrière lui, ne l'oublions pas, – surtout chez les invités, qui sont des immigrés récents de l'Est européen, et chez les femmes – des visages de type "étranger" et des attitudes marqués par l'angoisse. Et il les voit sans sympathie, certes. Mais il ne

faut pas oublier qu'ils sont des inconnus, pour lui, et qu'il est mêlé à eux par le hasard, dans une situation extrêmement dramatique où il se trouve lui-même avec eux, de leur fait, si l'on peut dire, et que cela ne peut pas accroître sa solidarité, d'autant même qu'il est apolitique et tout à fait extérieur aux péripéties de l'Affaire. Et ce qui n'est pas fait non plus pour l'attirer est l'attitude de ces gens, qui ne manifestent pas la moindre velléité de résistance devant l'agression. C'est lui qui "sauve" partiellement la situation par sa réaction vitale élémentaire de riposte, qui intimide l'adversaire et évite le pire. Il se sent supérieur et protecteur par rapport à ses hôtes. Et le conseil qu'il leur donne à la fin de cette nuit d'angoisse et de drame, est sans ambiguïté : *"quitter la France, partir pour l'Argentine, laisser passer l'orage [et revenir quand ce sera possible]"*. Lévy, lui, endetté lourdement pour l'acquisition de son petit commerce, ne peut partir, et le dit. Mais Loubatié, épouvanté par ce qu'il vient de vivre, évite pendant dix ans, dans sa tournée, la *"Capitale de l'Ouest"*. Contraint par son nouveau patron d'y retourner, il y parvient un dimanche de printemps, dans son auto, maintenant, le jour des élections municipales de 1908: on attend les résultats et Loubatié se trouve nez à nez avec Lévy et ses amis: Lévy est vice-président du comité électoral de la liste républicaine, qui l'emporte sur la municipalité réactionnaire sortante, avec deux mille voix de majorité. Tous sont manifestement intégrés, et économiquement très prospères. Lévy tire la conclusion : *Nous nous sommes contents de durer. Vous, vous êtes très forts et très nerveux, mais nous autres, nous savons subir, et nous durons. Je vous garde à dîner* [il s'adresse à Loubatié].

Autrement dit, le message est clair: la solution du "problème juif" – et de celui de toutes les minorités nouvellement greffées à la nation – est dans l'intégration au sein d'une démocratie harmonieuse, à l'économie prospère et en expansion.

La dimension également diachronique de ... *et Cie* et sa nature de roman, non de nouvelle (plus de 400 pages à la typographie serrée dans le format de la collection blanche Gallimard) permettent à JRB de nous présenter un tableau plus complexe et plus approfondi du destin d'une famille juive alsacienne, de juin 1871 à mai 1886, avec un épilogue placé en 1889, mais plus des trois-quarts du livre concernant la période de dix-huit mois qui s'écoule entre la mi-71 et la fin 72. Ensuite, le temps s'accélère pour livrer une perspective, plutôt qu'un récit suivi. Les Simler, petits fabricants de drap à Buschendorf, en Alsace, sont contraints, pour rester français et garder leur clientèle, de quitter leur bourg pour Vendœuvre, une ville de l'Ouest de la France, sous laquelle il n'est pas difficile de reconnaître Elbeuf³. En dehors d'un événement déclencheur (l'annexion de l'Alsace par l'Empire allemand à la suite de la défaite de 1871), la matière du roman ne doit rien à la politique, contrairement à *Lévy*. Ici, la famille Simler n'est confrontée qu'au défi crucial d'une implantation économique et humaine problématique, dont elle vient à bout grâce à ses qualités de travail, d'économie, de cohésion familiale, d'intelligence technique et commerciale. Le travail

surtout, acharné, l'opiniâtreté dans un environnement économique et humain hostile, sont montrés magistralement. Et les Simler sont aussi présentés constamment dans leur identité tout à fait singulière, dans l'Ouest de la France, de Juifs et d'Alsaciens. Il est souvent impossible et pour cause, de démêler ce qu'ils doivent de leur nature à l'une ou l'autre de ces caractéristiques. Mais JRB prend soin, avec l'objectivité souveraine qui est le propre des grands artistes, et dont il analysait au même moment (le roman a été écrit entre 1911 et 1914) les traits dans ses articles si remarquables de *L'Effort*⁴, de ne pas transformer le récit de cette épopée en une épopée lyrique, bien au contraire. Esquissons ici l'analyse des éléments les plus "négatifs" du portrait.

On trouve, par exemple, des descriptions peu amènes de la famille, chez elle ou en promenade, mais toujours par des yeux étrangers et plutôt malveillants, ou même par ceux de la génération suivante sur la génération aînée: Joseph, un des fils d'Hippolyte, celui qui a le plus de velléités de prendre ses distances à l'égard du clan, voyant son père, sa mère ou son oncle paternel Myrtil, bras droit d'Hippolyte dans la direction de l'entreprise, ou Justin, le petit-fils, regardant son oncle Joseph et le reste de la parentèle.

Le thème principal de la seconde partie du roman, qui couvre les six derniers mois de 1872, et représente, en volume, presque la moitié de l'oeuvre, est celui de l'union impossible, malgré l'attraction réciproque, entre un juif et une "goye", Hélène Le Pleynier, du fait des pressions trop puissantes du clan et de l'intériorisation de ces pressions par l'intéressé, Joseph Simler. Tout ceci, et ce qui va suivre, est traité du point de vue d'un "narrateur omniscient", qui se confond ici avec l'auteur. JRB décrit, et ne juge pas. Il regrette manifestement que les choses soient ainsi, mais il sent trop, il comprend trop, pour protester, même par personnages interposés. Il sait, du reste, qu'un vrai romancier ne peut se permettre cela, qui le ferait sortir du domaine de l'art pour l'engager dans celui de l'essai, voire du pamphlet, et, excellant dans les deux genres, il sait ne pas les confondre. Mais l'exposé même des faits, avec toute la nuance et la délicatesse qu'il sait lui donner, et la part de non-dit qu'il sait respecter, montre bien que le problème lui tient à coeur, et qu'il le voit comme un des éléments principaux qui limitent l'évolution sociale, la freinent, voire la font régresser. C'est toute la question du racisme, et du racisme à rebours, qui est posée là, sous son aspect le plus radical, et dans toute sa complexité intrinsèque, sans facteurs extérieurs, au niveau le plus profond, celui des "mentalités", comme on dit, des moeurs. Et dans l'occurrence, ce qui est montré par JRB est une réaction clanique de la famille juive, dont il fait bien toucher les tenants et aboutissants, certes, mais qui apparaît au lecteur comme sans tolérance, ni respect de l'individu Joseph, lui-même peu apte à se battre contre les siens, pour défendre sa liberté de choix en amour. Il en est souvent de même, on le sait, à même époque, dans les différentes familles spirituelles.

Au sein de cette seconde partie, d'autres thèmes courent et l'histoire de la fabrique Simler, à Vendevre, continue de nous être contée: les débuts sont très

difficiles. Il faut savoir répondre à la demande et à ses évolutions, sans retard; on est âpre en affaires, même entre corrégionnaires. Et c'est là que se place un épisode singulier qui va asseoir les Simler dans Vendœuvre, mais sur un fondement tel qu'il laisse le lecteur très mal à l'aise: tous les dimanches soirs, Hippolyte et Myrtil Simler, les patriarches, s'accordent le plaisir d'une promenade en ville. Un dimanche de novembre 1872, où leur conversation les montre hantés par l'énorme dette résultant de l'emprunt qu'ils ont dû consentir, malgré eux, pour l'installation de leur entreprise dans cette ville, il fait grand vent, et, sur la fin de leur promenade, passant devant la fabrique Lefombère, le principal fabricant de Vendœuvre, ils aperçoivent, dans la nuit,... un début d'incendie dans un bâtiment annexe de cette usine. Ils rentrent chez eux sans rien dire à personne. Après un moment de malaise, ils ressortent pour aller alerter le propriétaire. Leur fils Joseph sauve, au péril de sa vie, un vieillard impotent qui vivait dans les bâtiments, deux chevaux, les registres de la fabrique. Tout le monde s'étonne qu'à la collecte publique entreprise pour venir au secours du gardien, qui a tout perdu et où les dons varient de "*quarante sous à quatre-vingts francs*", souscription du maire, les "*Nouveaux Etablissements Simler*" s'inscrivent, sous la plume de M. Hippolyte, pour "*deux mille francs*". Seuls, son frère, lui et le lecteur savent la cause secrète de cette générosité, de cette prodigalité, même. Lefombère prie les Simler de se substituer à lui "*dans l'exécution des ordres laissés en souffrance par le sinistre...*" On voit la suite. Et sans doute beaucoup d'autres chefs d'entreprises, d'autres origines, auraient-ils agi de même dans les mêmes circonstances.

Romain Rolland, le 11 mars 1914, venant de lire le manuscrit de ... *et Cie* que JRB lui avait confié, lui écrit, après avoir noté d'entrée : *Je n'ai rien vu de tel en France depuis Balzac et Zola*, et longuement développé sur la vie, la puissance de l'oeuvre et de la réalité qu'elle peint:

Vous rendez-vous bien compte de ce que vous avez fait? Savez-vous qu'aucun pamphlet contre les Juifs ne leur a fait tant de mal que ne leur en fera peut-être ce poème épique à leur gloire? Quoi, vraiment! si différents de nos races, si absolument irréductibles? Je ne l'aurais pas pensé. Et votre talent est si fort qu'on ne peut plus voir vos personnages autrement que vous ne les voyez...

JRB lui répond, entre autres, dans une très longue lettre qui tient sept pages imprimées, sur ce point précis:

Reste l'avertissement que vous me donnez: mon livre risque de faire plus de mal aux Juifs qu'aucun pamphlet. C'est ici la question que je me pose et me repose sans cesse depuis un an. J'écris par nécessité intérieure. Mais ce que j'écris, je ne le choisis pas pour satisfaire mon goût, je le choisis pour servir aux besoins de la vérité. Je songe à une préface où je dirai: "Ce livre est un cas extrême. Comme tel, il ne présente pas une image générale de la condition

*des Juifs en France dans les dernières années du XIXème siècle*⁵. Il est par lui-même l'expression fidèle d'une vérité. Il ne prétend pas contenir en soi toutes les faces de la vérité." ⁶ Et j'y annoncerai le roman, dont les premiers chapitres sont écrits depuis plusieurs années, bien avant que je pense à ...et Cie, dont le héros est un cousin parisien des Simler, et qui décrira entre les années 80 et 1910, le développement intellectuel et la destinée toute différente d'un jeune juif français – (Songez à Henri Franck, à André Spire, à moi, à tant d'autres [...])

Suit un long développement où il affirme notamment, à partir de sa propre expérience forgée à travers de trop amères conjonctures pour conserver un doute à ce sujet:

*Le Juif est à sa place en France, comme ouvrier ou comme tout petit bourgeois*⁷. J'en connais beaucoup – [...] Comme bourgeois, le Juif se corrompt inévitablement.⁸

Et il élaie sa conviction sur plusieurs faits (par exemple, Spinoza horloger ou "Les Rabbins célèbres, du Talmud [qui] étaient l'un charpentier, l'autre orfèvre, un troisième corroyeur"), puis, il annonce:

*François le héros du roman dont je vous parlais tout à l'heure [...] après avoir atteint aux sommets de la puissance bourgeoise, du luxe, des satisfactions dilettantes, du goût artistique et de la diversité philosophique, fera abandon de tout, et deviendra ouvrier.*⁹

Et il revendique ses propres affinités avec Jésus, saint François d'Assise et Tolstoï....

Du reste, l'épilogue, pour ce qui concerne notre sujet, fournit sans doute une clé qui rejoint le contenu de cette lettre à Rolland. Le cousin Benjamin Stern, après s'être battu pendant la guerre de 70, est parti en Amérique où il est devenu, d'une manière "exempte de toute tache", à ce que dit la presse, multimillionnaire (60 millions de dollars). Il revient en 1889, pour voir l'Expo Universelle et rend visite à ses cousins Simler dont il radiographie – si le terme ne paraît pas trop anachronique – l'entreprise de manière fort critique, à juste titre, à partir de son expérience technique et commerciale plus avancée. Mais ce qu'il cherche surtout, dans la famille, est quelqu'un qui ne soit pas encore englué dans le triple carcan de Français, [de] Bourgeois et [de] Juif. Et il repère une "nature" dans le fils de Joseph, Louis, lycéen de quatorze ans, et sa cousine de vingt-deux ans, Laure. Les douze dernières pages du livre sont pour ainsi dire un long monologue de Ben (diminutif américain de Benjamin) qui développe un singulier discours, sans doute seulement en partie compréhensible par son jeune petit cousin Louis, lors d'une promenade où il l'entraîne dans la campagne printanière, au-dessus de Vendevre. Certes, le discours est bien d'un Américain, mais il est surtout d'un Juif qui a compris l'essence de la culture de son peuple – on hésite

forcément sur le terme, vu la complexité de la réalité que l'on cherche à désigner ainsi – du moins, qui l'a comprise, aux yeux de JRB, selon ce que lui en pense et que voici: les peuples, la civilisation ne progressent que grâce à certains êtres élus qui ont la force de ne pas rester enfermés dans leur groupe.

Un pays n'a jamais rien pensé de grand que par ses solitaires. Ce n'est pas en ressemblant aux gens qu'on leur sert, mais en différant d'eux. Un pays a besoin de ses dissidents autant que de ses conformistes.

Et le vrai Juif a une vocation particulière à cela, pour gagner vers l'universalité, sans tabous ni oeillères. Lorsque j'écris *"le vrai Juif"*, cela ne correspond pas à la réalité du discours très complexe de Ben Stern: il veut désigner celui qui relève sa communauté, qui ne la laisse pas s'endormir et se scléroser. Le *"dissident"*, disait-il, et, dans un autre passage, il récuse le terme de *"mission"* accolé souvent par les *"professeurs"* à ce rôle. Il voit aussi bien Louis dans la peau d'un ouvrier ajusteur ou d'un crieur de journaux, mais ne veut pas qu'il se laisse enfermer par la famille dans l'entreprise. Qu'il se mesure à la vieille civilisation française et européenne, rendez-vous manqué par son père (allusion à son manque d'audace pour quitter le clan, au moment où il aurait pu épouser Hélène Le Pleynier), mais qu'il ne doit pas rater lui-même, pour le bien de cette civilisation, comme pour le sien propre.

* * *

On sait que le livre s'imprimait lorsque la catastrophe de 1914 commença et que JRB, malgré ses trois enfants et sa trentaine, volontaire pour le front, devait l'assumer, comme on dit maintenant, dans toute son horreur matérielle et morale, jusqu'au bout: blessé de plus en plus gravement trois fois, au fil des ans et au hasard des fronts, y compris l'enfer de Verdun, secoué dans la profondeur de ses convictions socialistes et humanitaires, voulant donner sens à ses souffrances au coeur des contradictions entre ce qu'il vit et sa foi dans l'homme, son dévouement à la démocratie que lui paraît incarner, au-delà de toutes sortes de réalités sordides, la France, sa patrie, et rejeté sur la rive d'une paix armée désespérante avec des millions d'autres, au début de 1919.

Et la judéité, au milieu de tout cela? Curieusement, les oeuvres de fiction nées après cette épreuve ne lui font plus place directe et explicite¹⁰, mais la *"question juive"* est assez souvent évoquée dans les écrits de pensée de JRB, jusqu'au début des années 30.

Pour ce qui concerne la fiction, il faut examiner *La Nuit kurde*: JRB a gardé cette oeuvre cinq ans en portefeuille. Quels ont été les états successifs du manuscrit? On l'ignore, mais l'auteur a confessé avoir conçu son livre à partir d'un entrefilet lu dans un quotidien de Poitiers au début de juillet 1920 sur l'attaque d'un village grec d'Asie Mineure par une bande de Turcs et le viol

d'une trentaine de jeunes filles. Dans le livre, les Turcs sont devenus des Kurdes, mais ils sont musulmans; l'action est placée dans une époque incertaine, mais qui ne connaît pas encore les armes à feu. Surtout, le héros est fils d'un chef kurde et d'une esclave chrétienne et l'amour qui le fera revenir sur les lieux de l'attaque de sa tribu est celui d'une jeune chrétienne, Evanthia. Ils en mourront tous deux, sous les pierres d'une lapidation à laquelle il est condamné par la communauté naguère attaquée, et dont la valeur symbolique – car Evanthia le rejoindra volontairement dans son supplice – n'enlève rien à sa réalité sauvage.

Bien qu'il ne soit pas ici question de Juifs, on aura compris le sens fondamental de ce conte: au moment où, au sortir de la guerre, les chauvinismes et oppositions ethniques de toutes origines se déchaînent, profilant à l'horizon des catastrophes encore bien pires que celles d'où l'on sort à peine, JRB, qui continue d'être hanté par tous ces problèmes, élève et élargit, presque sans l'avoir voulu au seul niveau conscient et rationnel, la question à ses limites universelles, en y incluant du reste une dimension volontairement psychanalytique¹¹, qui dresse son oeuvre comme un *signum* tragique, élevé symboliquement contre toute exclusion et contre toute violence, traçant la voie du seul avenir possible, même s'il reste mythique, alors comme maintenant, celui du respect et de la compréhension des différences, de la connaissance mutuelle et de la fraternité universelle.

Du reste, le *Prélude* qui ouvre le livre, daté précisément de juillet 1920, après avoir adressé à la France un hymne délicat et précis où trouvent place tous les éléments, y compris sa famille, qui, de l'enfance à l'âge adulte, ont concouru à sa formation, nous décrit comment, par la littérature, l'art et les voyages, son imaginaire lui a fait dépasser les limites de la France et de l'Occident, pour trouver la purification absolue, loin des "*libéralités pesantes*" de l'Occident, dans "*l'instinct de départ*" qui est le fondement même de la grandeur de l'Orient, à ses yeux:

*Pas de musulman dévot*¹², écrit-il, *qui ne sache que sa foi lui commandera, un jour, de trancher avec ses aises et de quitter ses biens [...]. Il deviendra l'égal du dernier mendiant; [...] il "marchera la route", uniquement tendu vers le but d'un pèlerinage que les conditions de la vie mettaient souvent à des années de distance. S'il meurt en chemin, il sera enterré où il se sera couché; un tertre anonyme abritera ses restes. Mais [...] cette agonie lui ouvrira le Paradis [...]*

L'Occident, ajoute-t-il, ne réserve cela qu'à "*quelques moines*". Evoquant plus loin Rimbaud, Gauguin et Stevenson, il dit que c'est à partir de la secousse qui l'a alors ébranlé qu'il a écrit *La Nuit kurde*, et définit – c'est la dernière phrase de ce *Prélude* – cette oeuvre comme *la simple équipée d'une âme séparée de ses attaches, qui a jailli hors du temps et de l'espace, à la rencontre de ses semblables*. Remarquons ce *ses semblables*, qui exprime, mieux que de longs commentaires, où il en est maintenant de sa méditation.

Ayant atteint ces sommets – aussi simples et dérisoires qu'ils puissent peut-être apparaître à certains –, il n'en descendra plus. Et c'est à leur lumière qu'il envisagera toute action spécifique juive dans le monde contemporain. On pourrait citer plusieurs textes¹³; contentons-nous de deux.

Dans *Destin du siècle* (Rieder, 1931)¹⁴, à mes yeux l'un des plus beaux livres de réflexion qui soient sortis d'une plume française dans ce siècle¹⁵, la quatrième et dernière partie, intitulée *L'Homme moderne*, envisage contradictoirement les atouts et handicaps de l'humanité de ce temps-là pour aller de l'avant: après avoir analysé les rôles du marxisme, de Napoléon, de Nietzsche, dans la formation de l'esprit, de la civilisation moderne, il en vient à tenter de situer la religion juive par rapport à la chrétienne et à l'islamique qui, écrit-il, "ont usé [toutes deux] de cette esquivé [repousser à une autre vie le droit pour l'homme de jouir de la bonté divine] et de l'hypothèque prise sur la vie future. Un peuple, ajoute-t-il, s'y est refusé: les Juifs." Pour eux, c'est, explique-t-il, la perpétuité du peuple, qui se substitue à l'espoir de la vie future, et la perpétuité de leur Peuple le Peuple élu. La morale chrétienne est une morale d'individus, la morale juive une morale de société. JRB parle, à son propos, de fétichisme de l'avenir, de fanatisme de la félicité publique, mêlés à un scepticisme de l'individu à l'égard de soi-même (la fameuse ironie juive). Mais il estime que cette hypothèque prise par Adonai¹⁶ sur la millième génération à naître dans le Peuple élu n'est pas plus valable (que la chrétienne), dans la mesure où elle ne concerne qu'un petit peuple, et non l'humanité tout entière.

Et, après le voyage qui le mène à la fin de l'hiver 1925, à l'inauguration de l'université (hébraïque) de Jérusalem¹⁷, dont il rapporte une relation si riche et précise dans les reportages publiés par *Le Quotidien* et *L'Intransigeant*¹⁸, la manière dont il résume la leçon de cette entreprise – l'implantation d'une université de cette origine-là, à cet endroit-là –, dans l'allocution qu'il prononce le 10 novembre 1925, à Paris, lors d'une conférence organisée par l'Union Universelle de la Jeunesse Juive, confirme ce que nous venons d'avancer en des termes dont la netteté dispense de commentaires¹⁹:

La plus belle définition qu'on ait donnée du Mosaïsme est en même temps la plus humaine, c'est celle qui en fait une lettre de naturalisation universelle. C'est pourquoi je vois, entre toutes les universités du monde, le rôle, la place, la raison d'être de l'université de Jérusalem. Ce rôle, elle le jouera, cette place, elle la tiendra légitimement tant qu'elle demeurera, comme le peuplement juif lui-même en Palestine, en dehors des Nations, au-dessus des Nations, j'ajouterai: en dehors et au-dessus d'une petite nation juive palestinienne.

Si tant d'hommes sont venus à elle de tous les coins du monde, avec confiance et avec espoir, c'est qu'aujourd'hui où nous sommes tombés dans le morcellement, le particularisme, le nationalisme, où l'esprit, le libre esprit lui-même est en train de tomber dans le balkanisme, les yeux se dirigent ardemment vers tous les débris d'universalisme qui subsistent parmi les

peuples, vers tout ce qui, en quelque endroit du monde que ce soit, nous parle d'unité et restitue le grand rêve de compréhension réciproque que – follement, peut-être – l'humanité ne cesse de poursuivre.

Qu'ajouter à cela, plus de soixante-dix ans après ? Par la suite, et jusqu'à sa mort, à travers les souffrances et les tragédies, plus jamais, que je sache, JRB n'a dit autre chose. Me sera-t-il permis d'ajouter que je crois qu'il avait raison ?

NOTES

1. Au sens où lui-même emploie ce terme, il faudrait écrire *petit-bourgeois* C'est tout le problème du statut social des hauts cadres techniques, non propriétaires d'entreprises, mais riches et intégrés, alors. La génération de Jean et de ses frères, même si leur évolution idéologique à tous trois reste assez exceptionnelle, dans ce milieu, marque un changement déjà net par rapport à l'avant-guerre de 14.

2. Voir l'article d'Antoinette Blum *L'Altérité du Juif dans l'oeuvre de J.-R. Bloch* dans le volume *Europa Provincia Mundi*, Essays offered to H. Dyserinck, p. 121-131, s.d. L'auteur, cependant, force un peu le trait dans son appréciation, je crois, pour les besoins de sa "démonstration".

3. On sait que le roman puise beaucoup d'informations dans la propre histoire de la belle-famille de Jean-Richard, celle de sa femme Marguerite, qui était la soeur d'Emile Herzog (André Maurois, auteur, entre autres, de *Bernard Quesnay*: la comparaison des deux oeuvres en dirait long sur la manière dont les deux beaux-frères ont assumé respectivement leur judéité...).

4. Voir, dans *Carnaval est mort* (Gallimard, 1920), notamment *Notre Jeunesse*, *De l'utilité en art et pour en finir avec l'art pour l'art*, mais aussi des articles de *L'Effort* non recueillis, comme *Renaissance classique ou renaissance révolutionnaire* (Mai 1911) ou *Lettre à M. Nozière* (Juillet - Septembre 1911).

5. Expression bizarre quand on sait que le référent du roman concerne essentiellement les années 71 et 72 de ce siècle, puis 1876, avec des "flashes", dans les derniers chapitres, sur 1877, 80, fin 82, mai 86, et, l'épilogue, mai 1889.

6. C'est du reste ce qu'il a fait dans sa seconde préface au livre, datée du 18 mai 1914, mais non reprise dans l'édition de 1925, réimprimée en 1947, seule édition dont on pouvait encore acquérir quelques exemplaires, naguère, chez des libraires consciencieux. La belle édition des *Amis du livre progressiste*, hors commerce, de 1963, comporte, elle, toutes les préfaces et avertissements, y compris la préface inachevée de 1912.

7. Antoinette Blum, dans l'article cité, présente les idées de cette lettre et celles de Benjamin Stern, à la fin de *...et Cie*, comme identiques. Je crois que le développement que JRB leur donne par le biais de son personnage est beaucoup plus complexe.

8. Je serais tenté d'ajouter: *Et les autres ?!*...

9. Ce volume, qui ne fut pas réalisé, devait être, selon les notes de JRB du 2 août 1928 (*Europe*, n° 135-136, mars-avril 1957, p. 156-157), un "livre-raccord", entre *... et Cie* et *Le Faiseur de Fédérations*, cycle dont, seul, *Sybilla (La danseuse)* eut le temps de voir le jour.

10. A part quelques personnages secondaires du *Dernier Empereur* (Myriamsky), ou de *Sybilla* (Justin Simler, devenu ministre, et son beau-fils, Jacoli).

11. Voir, à ce sujet, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?*, Paris, Éd. sociales, 1981, p. 58 à 72, notamment les pages 63-69 (Note de la psychanalyste Jacqueline Mechali-Bessias).

12. Remarquons tout de même, au passage, que ce Juif va chercher une des leçons capitales de sa philosophie dans l'éthique musulmane. Qu'en serait-il possible, de ce point de vue, trois-quarts de siècle plus tard ? Je pose la question sans oser y répondre.

13. Voir l'adresse au congrès de l'Union universelle de la Jeunesse Juive (juillet 1926), publiée dans le n° de la revue *Chalom* (p. 4), n° de juin ou juillet 1926 (?); le texte *Notre conscience et l'Orient*, paru dans *La Revue bleue*, en 1926 aussi (mais référence précise impossible); le texte *Quel service les Juifs peuvent-ils rendre au monde?* paru dans la revue *Palestine* (n° de décembre 1927). Cet article, le plus intéressant et approfondi des trois, comporte des analyses sur la religion juive qui mériteraient développement, mais les limites en volume de cette étude ne me le permettent pas.

14. Voir les pages 265 à 274 du livre.

15. Le livre n'a jamais été réédité. Rendons cependant justice au seul organisme "officiel" français qui l'ait récemment "reconnu": le dictionnaire du *Trésor de la langue française*, qui l'a inclus dans le corpus informatique de ses textes de référence.

16. Nom donné à Dieu dans l'Ancien Testament et la Bible juive.

17. Sur ces questions, je renvoie à l'article de Michel Trebitsch, *Les intellectuels juifs en France dans les années 20*, in *Combats pour la Diaspora*, n° 21, 3^e trimestre 1987, p. 43-56.

18. Tous ces textes sont recueillis sous le titre *Le Robinson juif*, dans le n° 495 d'*Europe*, juillet 1970.

19. Tout le texte mériterait citation: les limites de ce travail me contraignent à n'en donner que quelques phrases de la fin.

Wolfgang ASHOLT (Université d'Osnabrück)

Jean-Richard Bloch: Sybilla (1932)

En automne 1932, lorsque les journaux firent des spéculations sur les prochains prix Goncourt, deux noms surtout furent cités: Céline pour son *Voyage au bout de la nuit* et Jean-Richard Bloch pour *Sybilla*. Aucun des deux ne l'eut, mais, tandis que les oeuvres de Céline étaient dès 1962 rassemblées dans la collection de la Pléiade, celles de Jean-Richard Bloch allaient tomber dans l'oubli et Gallimard hésite toujours à rééditer les oeuvres de cet auteur. Jean-Richard Bloch, qui, avant la Première Guerre mondiale, fut l'éditeur de la revue socialiste d'avant-garde *Effort*, compte parmi les premiers auteurs que la NRF ait publiés¹; il a été co-fondateur de la revue *Europe* et plus tard co-directeur avec Aragon de *Ce Soir*, il a été l'ami de Romain Rolland et de Roger Martin du Gard et fut certes "un auteur extrêmement lu entre les deux guerres"²; mais malgré tout, dix ans après la parution de l'excellente monographie de Jean Albertini *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?*³, on ne commence que maintenant à redécouvrir l'importance que cet auteur et son oeuvre ont eue pour l'entre-deux-guerres⁴. Cet oubli est spécialement imputable à deux "idées reçues": Bloch qui avait, au moment du Congrès de Tours, milité en faveur d'une adhésion à la III^e Internationale, avait ensuite suivi la politique du PC avec une certaine distance, pour enfin se rapprocher de lui, à partir du Front populaire et jusqu'à sa mort en 1947; on en avait conclu que c'était donc – et pas seulement en comparaison de Céline – un auteur plutôt traditionnaliste.

Même s'il ne s'agit pas maintenant de relativiser son adhésion au communisme et à l'URSS stalinienne, – en 1941 en tant que communiste et juif, Bloch dut fuir en URSS et il a, par ses émissions à Radio-Moscou, participé à la Résistance –, ce qui devrait tout de même nous donner à réfléchir, c'est ce que Klaus Mann note dans son journal à propos du Congrès des écrivains soviétiques d'août 1934: "J.-R. Bloch contre Radek. Même fortement. Cette dispute au fond pour nous le plus intéressant du congrès"; il se dit "touché" par le discours de Bloch⁵ et, lors du *Congrès international pour la défense de la culture*, en 1935, congrès organisé pour la plus grande partie par Bloch lui-même, il évoque le discours de celui-ci: "L'été dernier au Congrès des écrivains de Moscou il a été question du problème de la liberté. Je crois que c'est Jean-Richard Bloch qui a lancé le débat là-dessus et je me rappelle comme cela m'a fait dresser l'oreille. C'est cela qui ouvre les plus larges et les plus importantes perspectives".⁶ A l'occasion de la publication du roman *Sybilla* de

mai à octobre 1932 dans la NRF, c'est justement ce problème de la liberté qui sera au centre d'une vaste correspondance entre Bloch et Jean Paulhan portant sur leurs conceptions théoriques de la langue et de la littérature. Ceci oblige à remettre en question le prétendu "traditionnalisme" de Bloch. C'est pourquoi je vais d'abord essayer de présenter brièvement les positions de Bloch en matière de "littérature et engagement" ainsi que ses conceptions du roman et de la langue, ce qui me fournira l'assise théorique nécessaire à l'analyse du roman, le dernier que Jean-Richard Bloch ait écrit.

A la fin de l'année 1930, JRB publie dans la revue *Europe* un essai qu'il reprend et place en premier dans *Destin du Siècle*, une compilation de ses essais. Le titre *Nommer les choses* ne renvoie pas seulement au devoir de l'écrivain, il témoigne également d'une confiance dans la langue et la littérature, qui se situe dans la tradition des Lumières. Si Bloch cite Vauvenargues: "Peu d'erreurs vivaient, clairement exprimées"⁷, c'est parce qu'il croit qu'il incombe aux écrivains et aux intellectuels "de parler bien, d'appliquer aux faits que je puis embrasser des termes qui les circonscrivent sans mauvaise foi et les définissent avec autant d'exactitude et de bonheur qu'il est en moi".⁸ Cette manière d'user de la langue postule la liberté sans limite de l'écrivain – et pas seulement de lui –, comme il l'affirme entre autres dans sa discussion avec Karl Radek. Dans *l'Avvertissement* de son *Offrande à la Politique*, il revient sur son argumentation de *Nommer les choses* pour postuler encore plus clairement: "Nul dogme, nulle affirmation de parti, nulle obédience, si ce n'est à l'honneur intellectuel."⁹ On comprend mieux qui est visé par ce postulat en lisant l'essai *L'Objection de conscience* où il constate: "Le parti a toujours raison. [...] Et ses thèses répondent point par point à toutes les inquiétudes, réfutent toutes les objections. Rien n'est laissé dans l'ombre. Tout est amené à une douce clarté. Merveilleuse machine pour ne pas penser!"¹⁰

Il fallait s'attendre à ce que cette conception de la liberté de l'écrivain et de son engagement soit attaquée et qu'on lui fasse le reproche de subjectivité complaisante ou d'individualisme petit-bourgeois, comme le formulera E. Galpérine dans son article dans *Commune*, de novembre 1933.¹¹ De même on trouve dans un éditorial non signé, ayant pour titre "*Commune* et les intellectuels en France" et paru dans la même revue au printemps de 1934, c'est-à-dire peu avant le congrès de Moscou: "Le problème de l'individualisme est là, dans toute sa grandeur, problème auquel s'attache ardemment JRB. Ici, on peut le dire, fourmillent des illusions, entretenues par la marée du capitalisme. Sur ces illusions, les trotskistes tâchent de jouer ainsi que l'actif de la «révolution» fasciste."¹² Se voyant ainsi qualifié, Bloch a dû se sentir provoqué par les attaques de Radek contre Proust et Joyce, ainsi que par les reproches d'«individualisme» dirigés contre sa propre personne: "La littérature du capitalisme moribond dégénère intellectuellement [...] s'adresse à l'irrationnel, à l'inconscient et au subconscient."¹³ Il répond par deux interventions. Dans l'une, il souligne la différence entre les attentes du public français et celles du

public de l'Union soviétique, mais il définit surtout ce qui constitue la nature même de l'écrivain: "l'homme qui prend conscience par opposition" et qui donc postule formellement la liberté absolue:

quelle que soit la nature de la société, il y a et il y aura des artistes qui utiliseront les formes courantes du langage et il y aura ceux qui feront l'essai de formes nouvelles. [...] Il est inévitable et nécessaire qu'il y ait des écrivains pour un million de lecteurs, des écrivains pour cent mille lecteurs, et des écrivains pour cinq mille lecteurs. Quand une société est en train de réaliser la grande volonté socialiste d'être une société sans classes, il lui incombe de veiller, plus qu'une autre, à ce qu'il ne s'introduise pas, dans l'art, des notions de masse.¹⁴

Bloch va compléter cette condamnation extrêmement virulente du "réalisme socialiste" par une deuxième intervention qui répond directement à Radek lui reprochant son "individualisme", et qui place le débat dans une perspective historique et idéologique. Certes, il refuse "l'individualisme" comme étant une "déviations petite-bourgeoise", mais par contre il revendique "les vieux mots d'ordre" "individu et liberté": "parce que ces images ont conservé dans notre pays une vigueur révolutionnaire prodigieuse et ce serait une faute grave de la méconnaître".¹⁵ Pour lui, mépriser cette tradition signifierait que l'on ôterait à l'écrivain la liberté dont il a absolument besoin pour écrire; et, en plus, qu'on abandonnerait l'héritage de la Révolution française et qu'on en arriverait "même à pousser les grandes masses occidentales vers le fascisme".¹⁶ Ainsi Bloch prend clairement position dans la question du "réalisme socialiste" qui, selon Radek, incarnait la conscience du destin du monde. Le respect des données individuelles et des traditions nationales de même que le droit évident aux expériences esthétiques, comme conséquence de la liberté rendue possible par la révolution bourgeoise, voilà ce qui, pour Bloch, fait partie des conditions que postule une littérature, qui pourtant ne nie pas l'engagement: son "spectacle total" *Naissance d'une Cité* (1937) va démontrer qu'expérience littéraire et engagement politique ne s'excluent pas.

Au cours de l'hiver 1931-32 et en relation avec *Nommer les choses* ainsi qu'avec la troisième partie du *Destin du Siècle*, *Quelques Cadavres de Mots*, au moment donc où Bloch termine *Sybilla*, Jean Paulhan et JRB discutent du glissement de sens des mots et, par là, de la relation entre signifiant et signifié. Bloch développe sa conception des "mots morts" comme s'appuyant non sur le "halo d'idées dont le mot s'est entouré"¹⁷ et, allant plus loin que dans *Nommer les choses*, il demande à l'écrivain "de créer ou d'utiliser des mots neufs". Ce n'est que de cette manière que l'on pourra éviter la confusion qui se développe entre la réalité exprimée originairement par le mot et que la littérature en particulier a codifiée, et cette réalité transformée qui continue cependant à être désignée par le même mot. Dans sa réponse, Paulhan critique le sectarisme

“idéaliste” d’une telle conception qui, d’un côté, ne lie le mot qu’à un “halo d’idées”, c’est-à-dire au signifié, mais qui, d’autre part, en réclamant des néologismes, implique également un nouveau “signifiant”.¹⁸ Paulhan ne contredira pas Bloch lorsque celui-ci rétorque que par “halo d’idées”, il entend la simultanéité “d’une part qui est vocable, langage, bruit et une part de nature tout opposée qui est idée, pensée, esprit.”¹⁹ Tout de même Paulhan se demande si la relation qui existe parfois entre “signifiant” et “signifié” n’est pas si peu équilibrée “que l’on puisse pour tout simplifier parler en gros de vocable dans un cas, de l’idée dans l’autre”.²⁰ Il remarque en outre que le lecteur, pour lequel il veut remplacer les “cadavres de mots” par des néologismes, n’a peut-être, pour des mots comme “religion”, justement pas fait de différence entre “vocable” et “idée”; mais face à la critique de Bloch,²¹ le danger de la confusion est pour lui écarté. Paulhan croit pouvoir formuler ainsi le paradoxe: “là où il y a pouvoir, il n’y a pas de mots, et là où il y a des mots, il n’y a pas de pouvoir.”²² Donc, une analyse linguistique attentive telle que Bloch veut la faire résout en partie le problème. Dans une lettre du 20 janvier qu’il commence par l’exclamation: “Comme *Sybilla* est beau. Comme je suis fier que la *urf* le donne”, Paulhan revient sur ce paradoxe: la discussion sur la “puissance des mots” avait mené à une impasse. Paulhan aurait observé que celui qui croit en la “puissance des mots” voit avec évidence ces derniers faire leur effet, tandis que celui qui n’y croit pas, ne trouve aucune trace de cette puissance et ne voit au contraire que le banal effet du “signifié”.²³ Pour lui, on ne peut supprimer cet antagonisme qu’en quittant le domaine où la différence entre “langage” et “matière”, entre “pensée” et “esprit” est indispensable, c’est-à-dire notre monde réel, situé dans l’histoire, pour se rendre dans celui de l’“absolu, cet infini que nous exigeons à tout instant du poète.”²⁴ Cet univers du langage poétique, Paulhan le désigne comme “la vérité pressante, la plus pressante et la plus proche, et celle-là même que nous réclamons et exigeons tous les jours”.²⁵ Tandis que Bloch n’avait vu que la possibilité “de découvrir des mots nouveaux, qui s’appliquent aux choses nouvelles”²⁶, Paulhan constate qu’il y a également une dialectique entre l’auteur et le lecteur; ainsi, plus le lecteur peut s’occuper du “signifiant” des mots, moins l’auteur aura eu besoin de le faire et inversement: plus le lecteur a dû faire l’effort d’analyser le “signifié”, plus l’auteur aura dû le faire avec le “signifiant”; ainsi “la distance qui s’insère entre notre parole et son objet, et qui rend la plupart de nos discours et de nos réflexions inefficaces”²⁷, comme Bloch l’affirme, ne sera supprimée que dans une interaction entre auteur et lecteur; pourtant, dans *Sybilla*, un tel “travail sur le signifiant” – ce que Paulhan réclame, utilisant la terminologie Tel-Quelienne – ne joue pratiquement aucun rôle. Cependant, comme le remarque Jean Schlumberger dans une lettre à Bloch, le fait que “les paroles d’un personnage tiennent beaucoup plus de place que sa personne”²⁸ indique que l’auteur tient justement à découvrir les “formules toutes faites” et les “phrases d’esthètes”²⁹ de ses personnages et ainsi de signaler les “cadavres de mots”. C’est ce qui rendra difficile au lecteur de pratiquer une lecture

automatique; et la puissance précisément de ces mots et du milieu qui les a produits, devient inopératoire. Dans la suite de *Nommer les choses*, JRB n'a pas peur de laisser parler "tels quels" ses personnages, car ce n'est que de cette façon que derrière les "cadavres de mots", on pourra découvrir que la réalité sociale a changé. Bien entendu, il ne s'agit pas seulement de mots isolés dans lesquels le "halo d'idées" serait devenu anachronique, il s'agit tout autant d'expressions, de phrases, d'un discours, d'un style, qui semblent avoir été empruntés à une autre époque, à "la belle époque". Les néologismes qu'il revendique, le langage qui témoignerait des changements intervenus dans la réalité (sociale), tout ceci n'apparaîtra que dans l'expression exotique utilisée par l'héroïne; malgré ses réflexions, Bloch n'est pas encore prêt à une rupture définitive avec le "parler bien".

L'objet général de cette construction est de peindre, par l'entremise de créatures vivantes et souffrantes, la difficile éclosion d'un ordre nouveau du monde à travers les épaisseurs mourantes de la vieille grande société humaniste et individualiste.³⁰

C'est cet immense but que JRB se propose en projetant d'écrire *Le Faiseur de Fédérations*, cycle en cinq volumes dont seul *Sybilla* sera publié en 1932.³¹ Dans une autre lettre il écrira, parlant cette fois directement de notre roman:

les personnages, si vivants soient-ils, ne sont pas mes véritables héros. Mes héros, mes héroïnes, sont les idées qui s'entrechoquent, pour détruire ou défendre notre société, la refondre ou la préserver. Mes bonshommes, mes bonnes femmes ne sont que les véhicules de ces forces qui les dominent et les débordent de toutes parts.³²

Il est en parfaite concordance avec l'analyse a posteriori que Sartre fera dans *Qu'est-ce que la littérature*:

A partir de 1930, la crise mondiale, l'avènement du nazisme, les événements de la Chine, la guerre d'Espagne, nous ouvrirent les yeux. [...] Notre vie d'individu, qui avait pu dépendre de nos efforts, de nos vertus et de nos fautes [...] était gouvernée jusque dans ses plus petits détails par des forces plus obscures et collectives et [...] ses circonstances les plus privées reflétaient l'état du monde entier.³³

Il n'est guère possible de mieux décrire le monde romanesque de Bloch. Même s'il faut considérer que ce n'est que le panorama entier du *Faiseur de Fédérations* qui aurait pu pleinement réaliser un tel programme³⁴, notre analyse devra s'appuyer sur cette intention de l'auteur, telle qu'il l'a affirmée et défendue face à ses détracteurs, les partisans du réalisme socialiste orthodoxe qui lui firent plus tard le reproche d'individualisme. A cette époque en tout cas,

Bloch est d'avis que l'"éclosion d'un monde nouveau" ainsi évoquée ne doit pas être un simple événement passager mais plutôt un processus:

Il serait aussi criminel de sacrifier la civilisation actuelle à des valeurs inexactes de l'homme nouveau que d'essayer d'arrêter, d'émasculer, de tuer cet homme nouveau pour sauver des valeurs mortes de la civilisation.³⁵

Comme il le dira plus tard dans ses discours de Moscou, il considère les acquis de la révolution bourgeoise comme un héritage de valeur, même s'il voit la nécessité de parvenir à un nouvel ordre social. C'est pourquoi le roman de Bloch ne peut se contenter d'exemplifier par des personnages individuels de roman l'histoire contemporaine, l'histoire sociale, ou l'histoire des idées. Le roman se veut plus qu'un simple reflet direct de ce qui se passe dans la France des années 20: si on le compare à d'autres récits, romans ou drames de l'auteur, on ne trouve dans ce roman pratiquement pas de trace des événements politiques, économiques ou même sociaux. Il a (consciemment) éliminé toute relation directement applicable entre texte et contexte. Ce silence de Bloch sur un domaine qui est pour lui décisif est 'éloquent' dans le sens donné par Pierre Macherey: il renvoie à une dimension qui est d'autant plus importante qu'elle est absente et qui, même si ce n'est qu'indirectement, influence à la manière décrite par Sartre, tous les personnages du roman jusqu'aux moindres détails. Le fait que Bloch représente dans ce but des personnages du "Monde" intellectuel, artistique et politique parisien – pour autant que ces catégories d'une "Belle Epoque" sur le déclin puissent encore être appliquées aux "années folles" – a non seulement rendu indispensable un nouveau procédé romanesque mais démontre également combien Bloch est certain que la fin de ce même monde est proche.

Le roman, divisé en six parties qui représentent les six jours durant lesquels se déroule l'action – l'ouverture mise à part – ne montre certes pas encore un nouveau monde en train de se créer: du début à la fin du roman, en effet, le "monde" semble continuer à vivre tranquillement. Pourtant la scène finale, dans laquelle le narrateur s'efface, signale un changement de perspective. Lorsque la danseuse Sybilla, souvent comparée par les critiques à Isadora Duncan, raconte qu'elle a dansé dans le train, dans un compartiment de troisième classe, devant la "populace" ou, comme elle dit, devant les "prolètes" – le narrateur ne manque pas de préciser: "elle veut dire prolétaire mais c'est le mot allemand qui lui vient" (p. 344) et elle résume ainsi cette expérience: "Je crois que je n'ai jamais mieux dansé de ma vie" (p. 346), alors dans les dernières pages du roman le peuple, cet acteur jusque-là absent, entre en scène, même si ce n'est que sous forme d'un compte rendu, et il ouvre de nouvelles perspectives artistiques. Et lorsque le roman se termine par les mots de Sybilla: "Maintenant?" répond-elle d'une voix

pleine de triomphe; maintenant, *nous* dansons" (p. 347), cela veut dire que le vieux monde va se trouver confronté à des changements profonds.

Cependant la présence d'une telle dimension sociale est exceptionnelle dans le roman: le reste de l'action se joue avec des acteurs pour lesquels une telle perspective ne semble pas exister, tout comme pour les individus de Sartre avant 1930. Avant que Sybilla, qui avait passé plusieurs années en Europe de l'Est et particulièrement en Union soviétique, ne refasse curieusement surface à Paris, le lecteur fait connaissance de l'écrivain Adrien de Vallade et de sa jeune femme Clotilde: ils représentent l'union idéale de l'écrivain mondain de la grande bourgeoisie et de son épouse intelligente, parfaite secrétaire, sachant recevoir. La représentation de cette parfaite harmonie ne sera mise en question que pendant le court moment de l'*Ouverture*. L'auteur/l'époux découvre avec étonnement "l'énergie active" de sa femme dans son effort pour réaliser les dernières volontés de son père mourant (p. 30). Elle lui devient tellement étrangère que le narrateur commente ainsi sa réaction: "Elle l'effraie" (p. 32).³⁶ En outre, il semble que Clotilde s'épanouisse dans ce rôle de servante de son époux. Cette idylle va être détruite par l'arrivée de Sybilla, et la danseuse n'a pas cette fonction seulement pour le couple Vallade. Déjà lorsqu'elle a rencontré le romancier et sa femme pour la première fois, cette fonction est esquissée dans une scène où le narrateur, d'ordinaire très neutre, raconte les choses du point de vue de Clotilde. Il est clair que Sybilla voit derrière la grande bourgeoise une "autre" femme qu'elle apostrophe "petite tête dure" (p. 78), et que, contre la volonté de Vallade, elle retient près d'elle en lui disant (p. 86): "Est-ce que vous imaginez que nous n'avons plus rien à nous dire?" Sybilla sait que Clotilde ne peut véritablement s'épanouir dans ce milieu; son but est visiblement de faire en sorte qu'elle se découvre elle-même, qu'elle trouve sa voie:

Une âme haute s'inscrit quelque part dans le corps. (...) Il faut la découvrir. Est-ce que vous êtes entourés de gens aveugles? Vous vivez dans le pays des morts? Elle éclate, la marque! Elle crève les yeux! personne ne s'en est aperçu? (p. 94)

Il est clair que le monde dans lequel Clotilde évoluait jusqu'à présent n'était pas prêt à reconnaître cette autre femme ni capable de le faire, et il fallait le regard d'une artiste, d'une marginale venue de loin et entrant dans cette société fermée pour pouvoir percevoir "l'autre" Clotilde, c'est-à-dire la vraie.

Dans la deuxième partie, celle des *Nuits de lundi*, située dans la maison du ministre radical Simler, le lecteur se trouve introduit plus avant dans le "monde" et en même temps un lien s'établit avec le roman de Bloch *...et Cie*.³⁷ Des écrivains, des artistes et des hommes politiques, tous accompagnés de leur femme, se retrouvent dans cette maison où, lors des conversations mondaines, les éventuelles convictions personnelles doivent céder la place à des dialogues où l'on doit faire montre d'esprit. A nouveau l'arrivée de Sybilla va troubler

l'atmosphère. Partout on lui pardonne son impulsivité, son comportement exotique et son usage original de la langue française: on trouve même que cela ajoute à son charme. Pourtant un jour, elle apprend que Lénine vient de mourir, elle se lève pour se livrer à un "chant funèbre" rhétorique et dansé dédié à "l'immortalité du héros, la survie du héros, l'âme éternelle du héros" (p. 123) qu'elle a personnellement connu, et ce nécrologe ainsi que cette danse pour le mort charment et irritent en même temps les invités. Ceci vaut principalement pour Clotilde qui sent que Sybilla poursuit le dialogue qu'elles avaient eu l'après-midi: "Elle a dédié sans réserve, cette heure de sa vie et de son art au héros tombé, mais en même temps elle a dansé pour la jeune femme" (p. 131) et, un peu plus tard, Clotilde croit entendre la danseuse qui l'appelle: "Ce n'est plus Lénine que je danse, ce n'est plus la pauvre Sybilla, c'est toi! (...) Pour revivre, à ton tour de mourir d'abord, et de quelle mort cruelle" (p. 139). Dans ce dialogue "par regards étincelants" (p. 138) que les autres n'ont pas perçu, sont mises sur le même plan la naissance de la nouvelle Russie révolutionnaire et celle de la nouvelle femme libérée; mais tandis que Lénine peut mourir, sûr de son immortalité, Clotilde doit encore livrer combat contre le vieux monde. Bien entendu, l'auteur prend soin de relativiser le caractère extrême et exalté de Sybilla et de son image de Lénine, en faisant dire au ministre Simler, l'hôte de la soirée, commentant l'éloge un peu cliché de Sybilla:

Choisir pour sujet d'exaltation le héros le moins romantique [...] un bonhomme fermé à la littérature, à l'art, à toute poésie, à la musique, au théâtre, indifférent aux femmes [...] le politicien dans toute sa beauté! [...] l'abstraction faite homme. (p. 127)

Sybilla confirme sans le vouloir ce commentaire en désignant son héros d'"ingénieur" – et "ingénieur des âmes" devait peu après devenir un concept-clef du réalisme soviétique socialiste avec lequel justement le prétendu individualiste Bloch allait devoir s'expliquer.³⁸ Mais en ce qui concerne la danse, l'auteur place ici une parenthèse sur la carrière de Sybilla afin de mieux rendre plausible l'effet magique que celle-ci produit; relativise ainsi la critique de Simler, sans la réfuter. Ceci signifie également que la révolution d'Octobre n'est pas vue comme une révolution politique, ce que Sybilla dit clairement: "Je ne suis pas communiste, je ne sais pas ce que c'est d'être communiste! [...] Et d'ailleurs tout cela m'est égal" (p. 126). C'est ainsi qu'il devient possible de mettre en valeur une telle héroïne dans le salon de "l'ennemi de classe", mais cette perspective permet également que, par la danse qui leur est dédiée, on puisse comparer Clotilde et Lénine. Ainsi ce qui est décrit comme étant le but de la politique de Lénine: "réparer une injustice fondamentale, mettre fin au désordre, rendre l'homme plus digne et plus sain" (p. 124), peut également s'appliquer à la "nouvelle" femme incarnée par Clotilde. La dimension historique et politique va donc se trouver établie et en même temps relativisée.

La réflexion que fera un Russe blanc: "Vous croyez danser pour Oulianof et c'est la Sainte Russie, l'éternelle Russie que vous dansez!" (p. 139-40), donne à cette dimension une certaine actualité.

La troisième partie, *Mardi*, se joue également dans le monde parisien dont la futilité et la vaine se cachent derrière des dialogues mondains et des recherches d'esthétique.³⁹ Il y a, bien sûr, un contraste extrême entre "l'esprit" dont font montre les hôtes de Vallade avec une fréquence et une intensité difficilement supportables pour les lecteurs – tant ceux de l'époque que ceux d'aujourd'hui – et la lettre émouvante et directe dans laquelle Clotilde demande à Sybilla de lui donner un conseil: "Que puis-je être pour vous? En quoi suis-je capable de vous servir?" (p. 144) En même temps, Clotilde redoute les conséquences de sa propre émancipation, dont elle pressent qu'elle sera radicale et douloureuse: "Etes-vous l'ennemie venue pour détruire? Etes-vous l'apparition inespérée?" (p. 142) Et lorsque pendant la soirée, encouragée par Sybilla, elle tente quelques pas de danse, la danseuse est alors sûre de ce que l'auteur exprime dans un sous-titre faisant référence à la mythologie: *L'Aigle et Ganymède*: l'aigle sybillin peut désormais enlever Clotilde/Ganymède et l'emmener chez les Dieux, elle est prête à se laisser prendre sous son aile. Dans le mythe du prince troyen enlevé par Zeus et emporté dans l'Olympe, l'auteur voit l'utopie d'un monde meilleur, symbolisé par l'envol d'une femme libérée des chaînes et des préjugés dans lesquels la société l'enfermait.

Certes, "l'enlèvement" libérateur de Clotilde se déroule dans des conditions difficiles et contradictoires. Non seulement Clotilde a peur, mais également Sybilla sait qu'il y aura une "nouvelle" Clotilde qui va radicalement changer sa vie et la menacer. "Cette femme arrive pour détruire" (p. 204) constate avec beaucoup de clairvoyance la servante de Sybilla; elle vise ainsi le caractère violent de toute révolution, sociale ou individuelle. Par contre, les personnages de la "ville maudite" (205), qui passent en revue le mercredi dans la suite de l'hôtel où Sybilla habite, ne parviennent pas à l'inquiéter même quand ils disent: "ils épuisent ta force, ils t'arrachent à ton art, à ta mission" (p. 205). Le véritable danger vient de Clotilde et, dans la cinquième partie, Sybilla va fuir devant le danger de voir sa vie basculer. Cette fuite, dont la portée va être soulignée par le sous-titre *Jeudi ou Sybilla en France* ne semble d'abord motivée que par un désir de paix et par la "durée" de la nature, par opposition à l'"hypocrisie" et à l'agitation de la vie parisienne. Cependant les causes profondes, – et ce n'est qu'ainsi que le comportement étrange de Sybilla⁴⁰ s'explique en comparaison avec d'autres escapades semblables –, se trouvent dans ses craintes de ce qu'une relation avec Clotilde pourrait déclencher: "qui m'assure que je ne fais pas erreur (non sur ses dons et son tempérament, ils sont hors de doute, mais) sur la nécessité de ce que j'allais entreprendre?" (p. 243) C'est pourquoi, malgré la magnificence du paysage hivernal de la Sologne et du Berry et malgré un divin repas dans un petit restaurant rustique, le tout laissant présager une atmosphère arcadienne, Sybilla ne peut vraiment profiter de cette idylle dans la nature. La

panne de la Mercedes de son admirateur allemand Von Sprangel lui confirme, dans son hasard, la nécessité de ce qu'elle a toujours éprouvé en se plongeant dans la "France profonde": "*Retourne, Sybilla, retourne! C'est par là qu'il te faut aller!*" (p. 289) Elle poursuit donc son voyage entre Châteauroux et Limoges par le train, mais elle ne va pas vers le sud, elle rentre à Paris, juste au moment où Clotilde, égarée et désespérée par la fuite de Sybilla, fuit également par le train, mais pour retrouver sa mère dans le Limousin. Le fait que, comme dans un rêve, Clotilde aperçoive de la fenêtre du train Sybilla en train d'attendre sur le quai de la gare, fait partie des "hasards objectifs" tout comme la panne de Sybilla – mais ces hasards permettent à Clotilde de saisir une dialectique qu'elle avait jusque-là ignorée: "Elle a compris que les contraires peuvent coexister, dans certaines natures, non pas en ennemis, mais en alliés. Qui accepte Sybilla, doit accepter ses visages multiples." (p. 346) Maintenant, Clotilde est prête à accepter ces contradictions ("La Clotilde de samedi est une femme pleine d'expérience et de sagesse", p. 340), en sachant pertinemment qu'un changement radical va intervenir. "Le drame a eu lieu, il reste encore à l'état de drame invisible. A quel moment il éclatera dans le monde des corps, nul ne peut le prévoir" (p. 335). Et c'est ce drame latent qui donne au mot de la fin prononcé par Sybilla ("maintenant, nous dansons") sa deuxième dimension, une dimension individuelle.

L'une des difficultés que l'on éprouve pour rendre véritablement compte de l'aspect historique de *Sybilla* réside dans le fait que Bloch n'a jamais écrit la suite annoncée sous le titre *Clotilde*. Les *Cahiers de notes* de Bloch laissent parfois percevoir qu'il a en effet conçu un cycle complet, toutefois les passages qui concernent *Clotilde* ne contiennent pas de considérations plus claires sur d'éventuels aspects historiques, sinon dans des remarques comme: "tout subordonné au grand oeuvre, la transmutation de la bourgeoisie en or". Par contre l'influence de Bergson apparaît clairement dans ses "cahiers" quand il parle par exemple de la conception bergsonienne d'"énergie vitale" reformulée par Bloch: "dans le conflit entre la vie et le mort, je tenais a priori la vie pour gagnante". La guerre ébranlera chez Bloch cette confiance absolue en la vie. Comme ses personnages, il perdra son "optimisme foncier" et découvrira "l'immense bagarre que sont réellement la vie et la société" mais cette notion d'"énergie vitale" détermine encore le cycle projeté: "cherchons plutôt les formes nouvelles de civilisation et de morale, aptes à s'appliquer à l'homme que nous sommes effectivement devenus et au monde que cet homme a créé". Ceci représente au fond une variante, mûrie par la guerre et par la révolution, de son "optimisme foncier" et de sa vitalité profonde.

Alors, lorsque ses contemporains échouent dans "la grande bagarre de la vie", Bloch ne cherche pas les causes de ces échecs dans l'homme ni dans son manque de volonté de se réaliser: "Nous ne pouvons pas cesser d'être ce que nous sommes. C'est donc notre civilisation qui doit se transformer et mourir dans sa

forme actuelle.” C’est cette nécessité de se réaliser soi-même qui entraîne la nécessité de changer la société: c’est pourquoi Bloch donne à l’élan vital de ses personnages une dimension révolutionnaire, du moins chez ceux qui sont capables de véritablement s’élever (*L’Aigle et Ganymède*): pour une Clotilde qui a maintenant changé, le monde ne peut plus rester ce qu’il était au début du roman. Il y a une analogie certaine entre le combat individuel et les conflits avec la société qui ainsi sont devenus nécessaires pour rendre les changements possibles; toutefois Bloch ne livre pas véritablement une “vision du monde” capable d’intégrer et d’explicitier globalement ces conflits. Ceci ne tient pas au fait que l’auteur serait incapable de le faire ou que ce ne soit pas son intention, – dans la revue *L’Effort* qu’il dirige avant la guerre, il a milité pour une révolution socialiste – mais plutôt qu’il ne voit pas, après la guerre et après la révolution russe, d’idéologie capable de réaliser cela. Si dans *Sybilla*, le peuple ne joue pratiquement aucun rôle, pas plus que la lutte des classes, ceci découle de la conception de l’“individu et de la liberté” que Bloch considère comme “vieux mots d’ordre de nos civilisations occidentales” toujours valables. Si l’individu cherche à se réaliser lui-même, alors la société se transformera, jusqu’à la destruction, comme Bloch le postule: “car à tout compte fait, il n’y a pas de destinée inutile”.⁴¹

Sans le recours à la mythologie classique – car il ne peut, chez notre auteur, être question de “mythologie moderne” – il semble qu’un changement radical, c’est-à-dire le déclin de la vieille société et la naissance de la nouvelle, ne soit pas même pensable. Le mythe de Ganymède n’est pas seul à renvoyer à cette dimension, également les Sibylles antiques avaient, outre la fonction de prédire l’avenir, celle d’annoncer la volonté des dieux en ce qui concerne l’histoire des humains. La Sybilla moderne montre donc le chemin menant à un avenir meilleur, ce qui va dans le sens de la quatrième églogue de Virgile.

Ultima Cumaevi venit iam carminis aetas
 magnus ab integro saeculorum nascitur ordo

...

tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
 desinet ac toto surget gens aurea mundo.⁴²

Cette citation avait été reprise par Raphaël pour son inscription sur les Sibylles à Santa Maria della Pace; Bloch lui apporte la variante de “nouvelle femme” mise pour le “puer” de Virgile. Même si le mythe n’est pas présent tout au long du roman, sa fonction d’ouvrir des directions pour l’avenir correspond à ce que déjà Cassirer avait, dans sa *Philosophie des Formes symboliques*, désigné comme “dialectique de la conscience du mythe”, c’est-à-dire que quelque chose est en même temps réalisé et transcédé.⁴³ La nouvelle époque annoncée par la danseuse de même que l’enlèvement brutal de Clotilde de son milieu sont symboliques de la révolution et de l’émancipation; mais, sur le plan

de la forme, il n'aurait pas été possible de les représenter en tant que tels dans une fiction romanesque. Dans l'*Avant-propos* de *Carnaval est mort* écrit en 1919, Bloch déclare qu'il entend son époque comme celle de l'ENTRE DEUX MYTHES: les grands mythes ou plutôt leur fonction et leur interprétation telles qu'elles se sont transmises jusqu'à nous sont devenues obsolètes depuis la "Grande guerre" et Bloch espère qu'alors un nouveau mythe naîtra de l'esprit de la révolution. Dix ans plus tard, le scepticisme de Bloch face à la révolution qui est déjà pris en compte par le stalinisme, a certes grandi; mais c'est justement dans une telle situation, où le présent semble sans issue, que la capacité de la pensée mythique représente un espoir de changement pour un avenir peut-être proche. Et c'est en cela que, la crise se faisant de plus en plus sentir en ce début des années 30, *Sybilla* ne représente pas seulement l'expression de l'inquiétude personnelle de l'auteur, mais plutôt celle de toute la société française d'alors. Les idéologies tant traditionnelles que révolutionnaires ont échoué: c'est pourquoi il semble qu'un changement de cette société sclérosée et pourtant difficile à ébranler soit peu vraisemblable et que la représentation de la réalité de l'époque dans une fiction romanesque soit pratiquement impossible. Il n'y a que le mythe qui donne une possibilité d'échapper au dilemme; Bloch partage d'ailleurs cette position avec d'autres auteurs des années 30. Pourtant, ce qui le distingue des autres, c'est le fait que la structure du roman ne soit que peu empreinte du mythe et que la dimension mythologique soit réduite à un petit nombre de scènes, même si celles-ci sont des scènes centrales. C'est pourtant cette dimension qui élève le roman au-dessus des simples descriptions de milieu et de caractères, traditionnelles dans les romans naturalistes et psychologiques. A travers cette dimension mythologique non seulement le roman *Sybilla* mais aussi tout le cycle conçu par Bloch gagne sa profondeur et son unité – même si aujourd'hui leur lecture s'en trouve alourdie.

Sur la base de ces réflexions, l'on voit la dimension historique de *Sybilla*; et c'est parce que l'on perçoit la relation entre l'"élan vital" de la réalisation personnelle et le changement de la société que l'on est autorisé à faire le rapprochement entre Clotilde et Lénine, entre la révolution dans le domaine artistique et individuel et dans le domaine politique. Les parallèles établis entre des phénomènes qui, en soi, ne devraient pas donner lieu à des rapprochements, ne sont bien sûr pas le résultat de la simple idéologie, au contraire ils se font uniquement sur une base artistique et sentimentale dans "la danse funèbre" de *Sybilla*. Grâce à son art qui ne se sert pas du langage et se soustrait donc à une argumentation explicite, *Sybilla* peut oser de telles analogies dont seules elle et Clotilde peuvent prendre conscience, et donc aussi le lecteur. Il semble que, parmi ces possibilités ouvertes par l'art, il n'y a guère que les femmes qui soient capables de telles "révolutions" dans l'univers du roman. Dans une recension de cette oeuvre, Hermann Hesse parle "du dessin beau et noble de l'âme des

femmes” quand “elle s’éveille pour la première fois, encore embrumée”.⁴⁴ Toutefois, à l’encontre de cette discrète sympathie, les critiques ont plutôt été justement irrités par ces deux personnages féminins.⁴⁵ Bloch lui-même parle de ces critiques dans une lettre à Paulhan:

En outre, une femme, qui ne se contente pas d’être une belle esclave pour ces messieurs, [...] une femme qui se mêle d’avoir non seulement de la supériorité (on l’admettrait encore) mais de l’enthousiasme (ce qui est le comble du ridicule); et enfin qui s’avise d’introduire idées et «politique» dans les mouvements de son art, de puiser en eux une part de cet enthousiasme.⁴⁶

Le défi lancé ainsi à son influence va poursuivre le même but. Le fait que Bloch montre symboliquement un changement radical à travers ces deux personnages féminins représente davantage une provocation pour ses contemporains que cela ne le sera pour les contemporains d’Aragon lorsque celui-ci choisira – choix plus orthodoxe – Clara Zetkine comme symbole de la “nouvelle femme” dans *Les Cloches de Bâle*. Pourtant, cette position correspond bien à l’importance que Bloch accorde à l’individu, dans la tradition de l’époque de l’affaire Dreyfus et du bergsonisme, et Bloch ne reviendra pas vraiment sur cette position, même après 1934.⁴⁷

1. J.-R. Bloch, *Lévy*, NRF, 1912.
2. Ainsi Cacérés dans ses mémoires (*Allons au-devant de la vie*, Paris, 1981, p.163), cité d'après F. Sick, *Literaturpolitik und politische Literatur. Zum Selbstverständnis französischer Romanschriftsteller im Umkreis der Volksfront*, Heidelberg, 1989 (Studia Romanica, N° 73), p. 226, note 23.
3. J. Albertini, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?* Paris, Éditions sociales, 1981.
4. Voir surtout les travaux de T. Gorilovics et de W. Klein.
5. Klaus Mann, *Tagebücher 1934–1935* (éd. J. Heimannsberg e.a.), München, 1989, p. 56 et 52.
6. Kl. Mann, dans W. Klein (éd.), *Paris, 1935*, Berlin DDR, 1982, p. 155.
7. *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931, p. 28.
8. *Ib.*, p. 27.
9. *Offrande à la politique*, Paris, Rieder, 1933, p. 11.
10. *Ib.*, p. 120–21.
11. E. Galpérine, *Jean-Richard Bloch et l'idéologie partisane*, *Commune*, nov. 1933, p. 245.
12. *Commune* 2 (1934), p. 135–138. A part quelques allusions positives à Trotski, ce passage devrait se rapporter surtout aux *Deux tentations* (dans *Offrande à la politique*) où l'histoire se trouve renversée: les apôtres, désobéissant à saint Paul, établissent, après la mort de Jésus, le royaume de Dieu dans un pays pour ensuite être anéantis par Vespasien/Titus.
13. K. Radek, *Littérature bourgeoise et littérature prolétarienne*, *Commune* 13/14 (1934), p. 46 et 51.
14. *Paroles à un congrès soviétique*, *Commune* 13/14 (1934), p. 104 et 106. Dans une note, Bloch renvoie au débat dans lequel il prend position: "Les paragraphes précédents visent directement le conflit qui partage en ce moment la littérature et l'art soviétiques et que l'on pourrait assez grossièrement résumer dans la lutte de l'art "objectif, utilitaire", énergétique, qui célèbre l'édification socialiste, et de l'art psychologique, qui [...] n'exclut aucune poursuite de forme, de langue ou d'expression. Imaginons d'un côté Zola, de l'autre Gide." (*ib.*, p.105).
15. *L'individu contre l'individualisme*, *Europe*, juin 1966, p.90–91.
16. *Ib.*, p. 91.
17. Lettre à Jean Paulhan (non datée, de l'été 1931).
18. Lettre à JRB du 16 déc. 1931, *Huit lettres à Jean-Richard Bloch*, dans J. Paulhan, *Traité du ravissement*, Paris, 1983, p. 187–217.
19. Voir note 17.
20. *Ib.*, p. 196.
21. Voir *Vieux cultes, nouvelle Religion*, dans *Destin du siècle*, p.149–158.
22. Voir note 18, p. 197.
23. *Ib.*, p. 208.
24. *Ib.*, p. 213.
25. *Ib.*, p. 214–215.
26. *Destin du siècle*, p. 150.
27. *Ib.*, p. 190.
28. J. Schlumberger, Lettre du 25 oct. 1932, Bibliothèque Nationale, Fonds JRB, Correspondance.
29. *Sybilla*, Paris, Gallimard, 1932, p. 119. (Par la suite cité avec l'indication de la page de cette édition.)
30. JRB, lettre à Jean Paulhan du 4 juin 1932.
31. Depuis 1933, JRB s'engage de plus en plus comme essayiste et journaliste à *Europe*, *Vendredi*, *Ce Soir*; il participe à des congrès antifascistes, à des congrès d'écrivains, s'engage

1. J.-R. Bloch, *Lévy*, NRF, 1912.
2. Ainsi Cacérés dans ses mémoires (*Allons au-devant de la vie*, Paris, 1981, p.163), cité d'après F. Sick, *Literaturpolitik und politische Literatur. Zum Selbstverständnis französischer Romanschriftsteller im Umkreis der Volksfront*, Heidelberg, 1989 (Studia Romanica, N° 73), p. 226, note 23.
3. J. Albertini, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?* Paris, Éditions sociales, 1981.
4. Voir surtout les travaux de T. Gorilovics et de W. Klein.
5. Klaus Mann, *Tagebücher 1934-1935* (éd. J. Heimannsberg e.a.), München, 1989, p. 56 et 52.
6. Kl. Mann, dans W. Klein (éd.), *Paris, 1935*, Berlin DDR, 1982, p. 155.
7. *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931, p. 28.
8. *Ib.*, p. 27.
9. *Offrande à la politique*, Paris, Rieder, 1933, p. 11.
10. *Ib.*, p. 120-21.
11. E. Galpérine, *Jean-Richard Bloch et l'idéologie partisane*, *Commune*, nov. 1933, p. 245.
12. *Commune* 2 (1934), p. 135-138. A part quelques allusions positives à Trotski, ce passage devrait se rapporter surtout aux *Deux tentations* (dans *Offrande à la politique*) où l'histoire se trouve renversée: les apôtres, désobéissant à saint Paul, établissent, après la mort de Jésus, le royaume de Dieu dans un pays pour ensuite être anéantis par Vespasien/Titus.
13. K. Radek, *Littérature bourgeoise et littérature prolétarienne*, *Commune* 13/14 (1934), p. 46 et 51.
14. *Paroles à un congrès soviétique*, *Commune* 13/14 (1934), p. 104 et 106. Dans une note, Bloch renvoie au débat dans lequel il prend position: "Les paragraphes précédents visent directement le conflit qui partage en ce moment la littérature et l'art soviétiques et que l'on pourrait assez grossièrement résumer dans la lutte de l'art "objectif, utilitaire", énergétique, qui célèbre l'édification socialiste, et de l'art psychologique, qui [...] n'exclut aucune poursuite de forme, de langue ou d'expression. Imaginons d'un côté Zola, de l'autre Gide." (*ib.*, p.105).
15. *L'individu contre l'individualisme*, *Europe*, juin 1966, p.90-91.
16. *Ib.*, p. 91.
17. Lettre à Jean Paulhan (non datée, de l'été 1931).
18. Lettre à JRB du 16 déc. 1931, *Huit lettres à Jean-Richard Bloch*, dans J. Paulhan, *Traité du ravissement*, Paris, 1983, p. 187-217.
19. Voir note 17.
20. *Ib.*, p. 196.
21. Voir *Vieux cultes, nouvelle Religion*, dans *Destin du siècle*, p.149-158.
22. Voir note 18, p. 197.
23. *Ib.*, p. 208.
24. *Ib.*, p. 213.
25. *Ib.*, p. 214-215.
26. *Destin du siècle*, p. 150.
27. *Ib.*, p. 190.
28. J. Schlumberger, Lettre du 25 oct. 1932, Bibliothèque Nationale, Fonds JRB, Correspondance.
29. *Sybilla*, Paris, Gallimard, 1932, p. 119. (Par la suite cité avec l'indication de la page de cette édition.)
30. JRB, lettre à Jean Paulhan du 4 juin 1932.
31. Depuis 1933, JRB s'engage de plus en plus comme essayiste et journaliste à *Europe*, *Vendredi*, *Ce Soir*; il participe à des congrès antifascistes, à des congrès d'écrivains, s'engage

dans la guerre d'Espagne et dans le Front populaire, dans la Résistance (à Moscou), il n'a presque plus de temps pour la littérature proprement dite: au cours des 15 années qui séparent *Sybilla* de sa mort, il n'écrit que les deux drames: *Naissance d'une Cité* (1937) et *Toulon* (1943).

32. Lettre à Marcel de Coppet, un ami de jeunesse et beau-frère de Roger Martin du Gard (14 déc. 1933).

33. *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 242.

34. Dans ses *Cahiers*, JRB qualifie le *Faiseur de Fédérations* de "roman des destins interrompus" et conçoit les 5 volumes selon le schéma suivant: I François – II La Fédération (comment on fait une Fédération) et la guerre (comment on défait une Fédération) – III L'Homme de quarante ans – IV La Danseuse (Filer du commerce vers l'intelligence, de l'intelligence vers l'art) – V Le sionisme et les colonies (Brigas). (Cité d'après *Europe*, N° 135/36 (avril-mars 1957), p. 157.

35. JRB, *Cahiers* (9 août 1929 – juin 1930), BN, Fonds JRB.

36. Le père de Clotilde avait émis le vœu d'entendre, avant de mourir, jouer un quatuor de Beethoven. Dans une Odyssée un peu bouffonne, sa fille parvient à acheter la nuit un des phonographes encore rares à l'époque, à se procurer les disques souhaités chez un vieux juge en retraite, et à ainsi donner au mourant l'illusion d'entendre un véritable quatuor. (Voir JRB, *Le Phonographe*, dans *Naissance d'une culture*, p. 143–154).

37. Ce roman, publié avant la fin de la guerre, en 1918, par la NRF, décrit l'ascension économique et sociale de la famille Simler, des Juifs fabricants de textile qui, pour fuir les Allemands en 1871, avaient dû quitter l'Alsace et se réfugier en Normandie.

38. C'est ainsi que, dans le discours de clôture qu'il prononça au Congrès des écrivains de 1934, Gorki explique, sans d'ailleurs avoir au préalable consulté les vénérables personnalités qu'il cite: "Romain Rolland et André Gide ont pleinement le droit au titre d'«ingénieurs d'âmes»". Jean-Richard Bloch, André Malraux, Plisnier, Aragon, Toller, Becher, Nexø, ces hommes richement doués savent haïr, mais savent également aimer." (*Discours de clôture, Commune* 13/14 (1934), p. 97)

39. Un marginal comme le Russe exilé Souslof, établit particulièrement bien cette réaction: "Voilà bien Paris, son indifférence aux idées, son attachement au spectacle d'idées. Dans la vie, ces gens-là ne voient qu'un ténor chargé de les amuser, et, dans l'homme, que le ténor" (p. 186), même si, pour être bien compris de son public, il parle dans le même style qu'eux.

40. *Sybilla* est décrite comme "Une tour de silence (Elle) demeure lointaine et inaccessible" (p. 236).

41. Toutes les citations sont empruntées à JRB, *Projets, Europe*, mars-avril 1957, p. 153–165.

42. Vergil: *Eclagues* (éd. R. Coleman), Cambridge U.P., 1977, p. 52.

43. E. Cassirer, *Philosophie der symbolischen Form*, 2. Teil: *Das mythische Denken*, Bd. 2, Darmstadt, 1958, p. 282.

44. H. Hesse, *Neue Zürcher Zeitung* (2 avril 1933).

45. Dans une lettre du 6 juillet 1932, Paulhan décrit la réaction du cénacle littéraire parisien selon le schéma suivant: *Lecteurs non écrivains*: enthousiastes dans la proportion de neuf sur dix; un sur dix trouve le roman passionnant mais demande à savoir où il va. *Ecrivains*: Groupe Europe: Guehenno, Berl. etc. enthousiastes dans la proportion de neuf sur dix; un sur dix se réserve (sens du roman n'est pas encore clair). Groupe *nrf*: enthousiastes: quatre sur dix; froid: un sur dix; horrifiés: cinq sur dix (parlent de roman-feuilleton etc.). Groupe Thérive (prolétaires): favorables avec quelques réserves (le sens de l'ouvrage n'apparaît pas encore), critiques de style. Groupe *Divan*, puristes, etc.: reprochent des sentiments empoués, six sur dix; fortes réserves sur le style (quatre sur dix). Indépendants et sauvage: dans l'ensemble très favorables (marquent parfois la surprise de lire S. dans la *nrf*).

46. Lettre à J. Paulhan du 28 févr. 1933.

47. Il prit une telle position encore au congrès de 1935 (voir F. Sick, *op. cit.*, p. 240), ce qui lui valut l'approbation d'un auteur tel que Klaus Mann.

dans la guerre d'Espagne et dans le Front populaire, dans la Résistance (à Moscou), il n'a presque plus de temps pour la littérature proprement dite: au cours des 15 années qui séparent *Sybilla* de sa mort, il n'écrit que les deux drames: *Naissance d'une Cité* (1937) et *Toulon* (1943).

32. Lettre à Marcel de Coppet, un ami de jeunesse et beau-frère de Roger Martin du Gard (14 déc. 1933).

33. *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 242.

34. Dans ses *Cahiers*, JRB qualifie le *Faiseur de Fédérations* de "roman des destins interrompus" et conçoit les 5 volumes selon le schéma suivant: I François – II La Fédération (comment on fait une Fédération) et la guerre (comment on défait une Fédération) – III L'Homme de quarante ans – IV La Danseuse (Filer du commerce vers l'intelligence, de l'intelligence vers l'art) – V Le sionisme et les colonies (Brigas). (Cité d'après *Europe*, N° 135/36 (avril-mars 1957), p. 157).

35. JRB, *Cahiers* (9 août 1929 – juin 1930), BN, Fonds JRB.

36. Le père de Clotilde avait émis le vœu d'entendre, avant de mourir, jouer un quatuor de Beethoven. Dans une Odyssée un peu bouffonne, sa fille parvient à acheter la nuit un des phonographes encore rares à l'époque, à se procurer les disques souhaités chez un vieux juge en retraite, et à ainsi donner au mourant l'illusion d'entendre un véritable quatuor. (Voir JRB, *Le Phonographe*, dans *Naissance d'une culture*, p. 143–154).

37. Ce roman, publié avant la fin de la guerre, en 1918, par la NRF, décrit l'ascension économique et sociale de la famille Simler, des Juifs fabricants de textile qui, pour fuir les Allemands en 1871, avaient dû quitter l'Alsace et se réfugier en Normandie.

38. C'est ainsi que, dans le discours de clôture qu'il prononça au Congrès des écrivains de 1934, Gorki explique, sans d'ailleurs avoir au préalable consulté les vénérables personnalités qu'il cite: "Romain Rolland et André Gide ont pleinement le droit au titre d'«ingénieurs d'âmes». Jean-Richard Bloch, André Malraux, Plisnier, Aragon, Toller, Becher, Nexø, ces hommes richement doués savent haïr, mais savent également aimer." (*Discours de clôture, Commune* 13/14 (1934), p. 97)

39. Un marginal comme le Russe exilé Souslof, établit particulièrement bien cette réaction: "Voilà bien Paris, son indifférence aux idées, son attachement au spectacle d'idées. Dans la vie, ces gens-là ne voient qu'un ténor chargé de les amuser, et, dans l'homme, que le ténor." (p. 186), même si, pour être bien compris de son public, il parle dans le même style qu'eux.

40. Sybilla est décrite comme "Une tour de silence (Elle) demeure lointaine et inaccessible" (p. 236).

41. Toutes les citations sont empruntées à JRB, *Projets, Europe*, mars-avril 1957, p. 153–165.

42. Vergil: *Eclogues* (éd. R. Coleman), Cambridge U.P., 1977, p. 52.

43. E. Cassirer, *Philosophie der symbolischen Form*, 2. Teil: *Das mythische Denken*, Bd. 2, Darmstadt, 1958, p. 282.

44. H. Hesse, *Neue Zürcher Zeitung* (2 avril 1933).

45. Dans une lettre du 6 juillet 1932, Paulhan décrit la réaction du cénacle littéraire parisien selon le schéma suivant: *Lecteurs non écrivains*: enthousiastes dans la proportion de neuf sur dix; un sur dix trouve le roman passionnant mais demande à savoir où il va. *Ecrivains*: Groupe Europe: Guehenno, Berl. etc. enthousiastes dans la proportion de neuf sur dix; un sur dix se réserve (sens du roman n'est pas encore clair). Groupe *nrf*: enthousiastes: quatre sur dix; froid: un sur dix; horrifiés: cinq sur dix (parlent de roman-feuilleton etc.). Groupe Thérive (prolétaires): favorables avec quelques réserves (le sens de l'ouvrage n'apparaît pas encore), critiques de style. Groupe *Divan*, puristes, etc.: reprochent des sentiments empoules, six sur dix; fortes réserves sur le style (quatre sur dix). Indépendants et sauvage: dans l'ensemble très favorables (marquent parfois la surprise de lire S. dans la *nrf*).

46. Lettre à J. Paulhan du 28 févr. 1933.

47. Il prit une telle position encore au congrès de 1935 (voir F. Sick, *op. cit.*, p. 240), ce qui lui valut l'approbation d'un auteur tel que Klaus Mann.

***Une difficile amitié: Jean-Richard Bloch et Henri Bachelin
(d'après leur correspondance)***

La correspondance échangée entre Jean-Richard Bloch et Henri Bachelin s'ouvre par une lettre de celui-ci, du début de novembre 1910, et se clôt sur une lettre du même, du 1^{er} janvier 1919; elle couvre un peu plus de huit années, et se répartit de manière très inégale.

Ont été conservées 101 lettres de Bachelin (elles se trouvent dans le Fonds Jean-Richard Bloch à la Bibliothèque Nationale de Paris, dossier IV, ff. 11 à 145) et 99 lettres de Bloch (elles se trouvent à l'Université d'Austin au Texas – USA: Harry Ransom Humanities Research Center). A ces lettres l'on peut ajouter les cartes, billets, lettres ou télégrammes attestés: 4 pour le premier et 10 pour le second; ainsi l'on peut comptabiliser un total de 105 numéros pour Bachelin et 109 pour Bloch. Voici pour chaque année le décompte :

	Bachelin	Bloch
1910 (nov.-déc.)	7	7
1911	42	40
1912	23	23
1913	19	21
1914	7	11
1915	1	1
1916	3	4
1917	0	0
1918	2	2
1919	1	0

Si l'on observe que les quelques lettres de 1914 sont, pour la plupart, écrites avant la guerre, l'on constate que la majeure partie de la correspondance se place entre novembre 1910 et août 1914, les années 1910 et 1911 étant particulièrement riches, réunissant, à elles seules, près de la moitié des lettres et plus que les années 1912–1914 réunies. Un tableau détaillé montrerait que la répartition à l'intérieur de ces années 1912–1914 est assez inégale, surtout en 1913 où la correspondance s'interrompt en septembre. A part trois ou quatre billets échangés en octobre – novembre, la reprise ne se fait vraiment qu'en avril 1914.

Avant d'étudier cette correspondance peut-être faut-il présenter sinon Jean-Richard Bloch, au moins Henri Bachelin beaucoup moins connu¹.

Originaire de Lormes, bourg de l'arrondissement de Clamecy, ville natale de Romain Rolland, il est de cinq ans l'aîné de J.-R. Bloch, puisqu'il est né le 27 mars 1879. Il vit dans un milieu tout à fait différent de celui que connaît Jean-Richard Bloch.

Son père, ouvrier journalier, exerçait les fonctions de sacristain; sa mère rêvait d'avenir pour lui et, désireuse de le voir acquérir une position sociale, voulait qu'il devînt prêtre: écoles maternelle et primaire chez des religieuses et des religieux, puis petit séminaire. En 1895, il revêtit la "robe noire" et entre au grand séminaire de Nevers. Il y reste deux ans. En octobre 1897 – il a dix-huit ans et demi – il s'engage pour quatre ans: Nevers pendant neuf mois et demi, puis Brest. Il ne donne à l'armée que ce qu'il lui doit, attendant que passe le temps, mais lisant, jouant de la musique et écrivant un journal (qu'il détruira).

Rendu à la vie civile en juin 1901 (il a bénéficié d'un congé de convalescence à la suite d'une scarlatine), il monte à Paris, où il trouve une place d'employé de banque. Il veut être écrivain. Il écrit des poèmes, entre en 1903 en relations avec Jules Renard, un compatriote, qui l'aide dans ses débuts; grâce à lui, décidé à se faire connaître, il publie une mince plaquette de vers: *Horizons et coins du Morvan*; il publie aussi dans *L'Echo de Clamecy* quelques contes. Il fait la connaissance d'un autre compatriote, Paul Cornu, qui l'introduit dans des cercles littéraires. Il rencontre des écrivains: Hugues Lapaire, Charles-Louis Philippe, Jules Romains; il entre en correspondance avec Emile Guillaumin; il publie poèmes et contes.

Bientôt il décide de s'orienter plutôt vers la prose. Encouragé par J. Renard, il écrit surtout des contes et des nouvelles, dans les années 1906-1909, et il s'attelle à un roman, qui doit être "l'histoire d'un chef-lieu et canton"; ce sera *La Bancale*, qu'il termine en 1910 et qu'il revoit pour la publier dans *Les Cahiers nivernais*, que dirige Paul Cornu. Il se met à l'école de Flaubert sur qui il écrit une étude, de Maupassant, de Ch.-L. Philippe et de J. Renard.

En juillet 1910 Grasset publie *Robes noires*, ensemble de trois nouvelles, dont deux avaient déjà paru dans le *Mercure de France*. C'est l'époque où Bachelin vient d'entrer en relation avec Gide, qui voit en lui un nouveau Ch.-L. Philippe et l'introduit à la *La Nouvelle Revue Française*.

Des *Cahiers nivernais*, *La Bancale* passe à la NRF, où elle paraît en septembre et octobre 1910. Immédiatement après, le roman est repris en volume; c'est l'un des premiers ouvrages publiés par le comptoir d'édition de la NRF.

Pendant ce temps-là, J.-R. Bloch, après avoir réussi l'agrégation d'histoire à 23 ans, était nommé professeur au lycée de Poitiers en 1909. Il terminait une pièce, *L'Inquiète*, commençait à écrire des contes, dont *Lévy*, qu'il a envoyé à la NRF, espérant l'y voir publiée. Mais le manuscrit dort dans un tiroir.

En juin 1910, il vient de lancer "*L'Effort*, revue bi-mensuelle de littérature et d'art". Dans le premier numéro – dont il envoie un exemplaire à Romain

Rolland – il écrit un article sur le théâtre du Peuple. C'est avec Romain Rolland le début d'une longue amitié. J.-R. Bloch s'intéresse à la littérature de son temps et s'attache surtout à celle qui lui semble capable de redonner vie à l'art. Il souhaite une renaissance fondée sur "la reconstruction de la société par ses éléments neufs et encore sains".

Dans le numéro de novembre 1910 il publie un article intitulé: *Robes noires*. Il voit en l'auteur un artisan de cette renaissance qu'il appelle de ses vœux et il l'associe aux autres Nivernais originaires de cette province "d'où sortent pour l'heure tous nos meilleurs écrivains, morts ou vifs, Charles-Louis Philippe et Jules Renard, pour commencer. Puis M. Romain Rolland, M. Guillaumin, vous-même Monsieur Bachelin."²

Ce dernier saisit l'occasion pour écrire à J.-R. Bloch et c'est le début de leur correspondance. Bachelin, qui ne date que rarement ses lettres de façon complète, écrit un "mercredi", sans doute le 9 novembre, à en juger par ce que répond J.-R. Bloch le 20 novembre. Cette première lettre, assez longue, révèle bien H. Bachelin. S'il se félicite – rapidement – des appréciations favorables de J.-R. Bloch, il reprend un certain nombre de remarques faites dans l'article et désire "[s]'expliquer". Suit alors une série, numérotée, de huit points, qui permettent à Bachelin de se présenter, situant son origine, résumant sa vie, parlant de ses œuvres.

La réponse, du 20 novembre, a tardé à venir; J.-R. Bloch explique pourquoi: absorbé par la réécriture d'un acte de *L'Inquiète*, pris par les discussions avec Antoine, il n'a pu trouver le temps. Il écrit longuement, manifestant sa sympathie et il revient sur son article et les remarques de Bachelin: discussion littéraire qui montre un J.-R. Bloch sensible à l'art de son correspondant; pour finir, – preuve de sa confiance – il l'assure que les colonnes de *L'Effort* lui seront largement ouvertes.

En cette fin de novembre et jusqu'à la mi-décembre les lettres se succèdent. Les deux hommes sont en sympathie. Ils discutent de leurs lectures, de Kipling, de Tolstoï. J.-R. Bloch se renseigne davantage sur ce qu'a déjà publié Bachelin; il lui demande conseil à propos de Claudel qu'il connaît mal et ne comprend pas. Bachelin lui répond longuement et, le 27 novembre, lui donne son avis sur Claudel: "Il est vraiment tout entier dans *L'Arbre*"; s'il ne goûte ni *Tête d'or*, ni *La Ville*, il a "plus que de l'enthousiasme pour *L'Echange*, *Le Repos du septième jour*, et surtout *La Jeune fille Violaine*. Cela déborde le monde. Et c'est bien d'un fleuve qu'elle coule parallèlement au *Cantique des cantiques*."

Bachelin parle ainsi de ses goûts littéraires et des dégoûts pour le monde littéraire, faisant une exception pour le milieu de la NRF, qui vient de publier *La Bancalé*. Il se fait l'intermédiaire auprès de Gide pour rappeler Lévy, oublié dans un tiroir, par un secrétaire négligent, Pierre de Lanux; c'est grâce à Bachelin que Gide et Bloch entrent en relations et que Lévy sera publié dans *La Nouvelle Revue Française*.

Bientôt, le 18 décembre, les deux hommes se rencontrent à Paris, où J.-R. Bloch est venu pour les répétitions de *L'Inquiète*; la sympathie grandit entre eux. Le soir même, Bachelin envoie un conte de Noël pour le numéro de décembre de *L'Effort: La messe de minuit*.³ De nouveau, ils se retrouvent le 21 décembre chez Jules Romains, avec Georges Chennevière. A la suite de quoi Bachelin envoie, le 2 janvier 1911, une longue lettre à J.-R. Bloch, dans laquelle il se situe par rapport à ces "hommes de culture"; il sent trop sa différence, lui l'autodidacte des lettres, par rapport à l'agrégé Bloch, le professeur Romains; mais si ce dernier lui paraît un arriviste dédaigneux, il aime en J.-R. Bloch la compréhension qu'il manifeste. Entre eux deux l'amitié est grande.

Si Bachelin a aidé J.-R. Bloch à franchir les portes de la NRF et l'a mis en relation avec Gide, à son tour Bloch mène Bachelin à Romain Rolland, qu'il rencontre à la fin de janvier 1911. Bachelin lui parle du "cloaque", du "bourbier" dans lequel il vit et dont J.-R. Bloch et Romain Rolland essaient de le sortir⁴. Dans plusieurs lettres de janvier à mars 1911, J.-R. Bloch pousse Bachelin à quitter son emploi à la banque pour se lancer dans la mêlée littéraire; ce dernier hésite encore, mais c'est Gide qui le décide, l'engageant à la fin de mars, pour préparer une nouvelle édition de *La Mère et l'enfant* de Charles-Louis Philippe. C'est le moment, où, collaborant à *L'Effort*, Bachelin y publie un article sur *Nouveaux Prétextes*⁵, qui plaît à J.-R. Bloch.

Malgré un nuage vite dissipé, à la suite de remarques de Bloch à propos de *Sports aux champs*, que venaient de publier les *Cahiers du Centre*, l'amitié entre eux est très confiante. Elle se marque par un long article de J.-R. Bloch: *Henri Bachelin*, consacré surtout à *La Bancalé*: "L'art de Bachelin est, décidément, un de ceux qui se lèvent avec des annonces de maîtrise. [...] Désormais il y a un écrivain de plus dans notre pays."⁶

Dans les nombreuses lettres échangées d'avril à juillet 1911 l'on peut suivre la progression de leurs travaux et de leurs occupations réciproques. Bachelin parle de ce qu'il fait chez Gide, de l'avancement de ses romans: il a achevé le *Fils du charpentier*, qu'il espère voir publié à la NRF (refusé, finalement, il paraîtra chez Grasset en 1914, sous le titre *L'Héritage*); il avance bien *Juliette, la jolie*; il songe à *Berlâne* (qui deviendra *Sous les marronniers en fleurs*). J.-R. Bloch parle des *Chasses de Renault*, qui commencent à paraître dans *Vers et Prose*, de ses nouvelles: *Le Vieux des routes*, *Comment on fait une section d'infanterie*, des démarches auprès des revues et des envois infructueux à la *Revue du temps présent*, aux *Marges*, à *La Grande Revue*, au *Mercure de France*... Il souhaite passer de la nouvelle au roman. Tous deux discutent aussi de leurs lectures et échangent leurs impressions. Dans une longue lettre du 24 juin 1911, J.-R. Bloch parle de Duhamel – il veut écrire sur lui un article –, de J. Romains: *Le Bourg régénéré* et *Mort de quelqu'un* le déçoivent, après *La Vie unanime*. Dans une autre longue lettre, du 1^{er} juillet, il est question de Claudel – il vient de lire *L'Otage* –, qu'il regarde avec dédain, comme Barrès et Suarès, qu'il n'apprécie guère; il parle beaucoup aussi – et avec sévérité – de Ch.-L.

Philippe et de *Marie Donadieu*; il admire l'auteur sans doute, mais il regrette qu'il haïsse la vie; il ne partage pas l'enthousiasme général pour *La Mère et l'enfant*. A peine a-t-il exprimé sa pensée que le lendemain il se reprend et atténue sa sévérité: Philippe est un maître; mais il n'est pas le sien.

Ces lettres sont toutes de confiance et d'affection: chacun se livre sans arrière-pensée. Les discussions vont bon train, et sur *L'Otage*, que Bachelin juge "à peu près illisible", et sur Romains, et sur Philippe. Bachelin donne aussi son opinion sur les contes de son ami: *La mort d'Oedipe*, *La main blanche*, auxquels il préfère *Le Vieux des routes*, et surtout *Lévy*⁷. Ils parlent aussi de leur ami commun, Romain Rolland, alors absent de Paris.

Les deux hommes s'entendent si bien – il se rencontrent à Paris le 11 juillet – que J.-R. Bloch invite Bachelin à la Méricote, pour y passer trois jours, à l'occasion du 14 juillet, avec sa compagne, "Madame Perdrix", ainsi appelée en souvenir de Ch.-L. Philippe. Rentré à Paris, Bachelin exprime ses "amitiés affectueuses" et ses "remerciements pour ces trois jolis jours".

Après le séjour à la Méricote la correspondance reprend sur un rythme soutenu. Les deux hommes ont renforcé leurs liens d'amitié. J.-R. Bloch s'intéresse beaucoup à Bachelin; il le questionne affectueusement sur ses déboires avec la NRF: Gide n'utilise plus ses services, la NRF refuse de publier *Le Fils du charpentier*. Les lettres de juillet à octobre sont toutes remplies des discussions que Bachelin mène avec Gide et la NRF. A défaut du *Fils du charpentier* Gide accepte de prendre *Juliette la jolie*, roman que Bachelin a promis à Valette, pour le *Mercure de France*. Bachelin le refuse à Gide; mais voici que Valette change d'avis et le roman aboutit finalement chez Gide.

Ce ne sont alors que discussions, car Schlumberger fait de l'obstruction et n'en veut pas pour la revue, lui reprochant de manquer de péripéties dans sa première partie. Bachelin ne se laisse pas faire et répond aux objections; il prend J.-R. Bloch à témoin et sollicite son jugement. Dans une longue lettre, du 20 octobre 1911, celui-ci donne son avis: il aime ce roman et il conclut: "Votre talent est grand et dépasse vos juges qui n'y voient plus rien." Dans sa réponse du 21 octobre Bachelin reprend cette phrase, qui lui a mis du baume au coeur. Finalement les choses s'arrangent et, après quelques modifications, le roman paraîtra dans la *Nouvelle Revue Française*, en mai-juin-juillet 1912.

J.-R. Bloch est alors le plus sûr soutien de Bachelin, et parce qu'il aime ce qu'il écrit son ami, il publie dans *L'Effort* certains de ses contes: après *Les deux frères*, c'est *La gardeuse de chèvres*⁸. Ces contes font partie d'une série que Bachelin se propose de rassembler sous le titre *Les Misérables*, que lui déconseille J.-R. Bloch, lui proposant *Les Affligés*. Déjà J.-R. Bloch lui a proposé d'éditer cet ouvrage; il réitère en octobre son offre, qu'accepte immédiatement Bachelin: ce sera *Sous d'humbles toits*.

Pour bien marquer sa confiance J.-R. Bloch demande à Bachelin d'entrer dans l'équipe de *L'Effort*, qu'en octobre 1911 il veut renouveler.

À partir de novembre 1911 la correspondance change de rythme. J.-R. Bloch vient de s'installer à Versailles et jusqu'en avril 1912 il s'agit surtout de billets, où les deux hommes essaient de se mettre d'accord pour fixer un rendez-vous, ce qui ne va pas sans mal; en janvier 1912 Bachelin parle des "mesquines querelles qu'[il] suscite à ce sujet". Ils réussissent néanmoins à se voir plusieurs fois, semble-t-il, en novembre 1911 et aussi en décembre, puis dans les premiers mois de 1912.

La correspondance ne reprend vraiment qu'à la fin d'avril 1912, où après un voyage dans les pays nordiques, Jean-Richard Bloch s'installe de nouveau à la Mérigote. Chacun, comme par le passé, parle de son travail; il est surtout question de *Sous d'humble toits*, en préparation, dont Bachelin veut faire "[s]on livre capital" (lettre du 31 avril 1912).

À peine reprise, la correspondance s'interrompt sur cette dernière lettre de Bachelin. J.-R. Bloch n'y répond – par une très longue lettre – que le 2 août, expliquant son silence et parlant beaucoup, et avec ferveur, de *Juliette la jolie*, qui vient de paraître. Les lettres échangées ensuite, d'août à octobre, jusqu'à l'installation à Paris de J.-R. Bloch, sont, la plupart du temps, consacrées encore à *Sous d'humbles toits*: discussions sur l'ordre des textes qui composent l'ouvrage, puis envois et corrections des épreuves d'imprimerie.

Les deux hommes s'entendent toujours très bien et J.-R. Bloch prend dans *L'Effort*, au début de 1913, la défense de Bachelin, injustement mis en cause dans *Les Cahiers d'aujourd'hui*. Leurs relations sont très confiantes.

Mais bientôt tout s'envenime, au moment du lancement de *Sous d'humbles toits*, qui coïncide avec le départ de J.-R. Bloch, qui s'en retourne à la Mérigote; il laisse alors à Bachelin le soin de faire les dépôts, les envois, les services de presse, "une besogne qu'il m'est impossible de faire seul – écrit Bachelin le 8 avril 1913 – et qu'il était convenu que nous ferions ensemble". C'est alors un échange de lettres aigres-douces, qui durent plusieurs semaines, "chipotages de cuisinière", pour reprendre une formule de Bloch, auxquels celui-ci décide de mettre fin.

Le 16 mai 1913 Bachelin confie à Romain Rolland : "l'incident de mon livre m'a fait découvrir entre lui et moi de tels désaccords que c'est maintenant fini: je n'aurai plus avec lui, je crois que des relations de surface." Bachelin reproche à J.-R. Bloch son indécatesse et son orgueil. Leur correspondance s'interrompt jusqu'en juillet.

Elle reprend à l'initiative de J.-R. Bloch, à propos d'un article où Bachelin parlait un peu rapidement de Vigny prosateur. Du 10 au 18 juillet ils s'écrivent lettre sur lettre et la confiance renaît. Ils parlent de leurs travaux, de leurs projets, de leurs lectures, de Stendhal qu'ils n'aiment guère, de Chateaubriand. Ils retrouvent une "solidarité d'esprit". Bachelin parle à cœur ouvert. Ils se revoient à Paris.

Mais de nouveau leurs relations se distendent. Après une interruption pendant les vacances, la correspondance commençait à reprendre en septembre et voici

que J.-R. Bloch annonce, le 27 octobre, qu'il part pour Florence. Comment Bachelin, le sédentaire, peut-il comprendre cet homme qui bouge sans cesse? D'autant plus que J.-R. Bloch lui demande d'écrire "poste restante", ce que n'aime guère Bachelin! On ne trouve aucune lettre de décembre 1913 à la mi-avril 1914. Les quelques lettres échangées entre la mi-avril et la mi-juin, cartes ou billets, sont assez laconiques.

Ce n'est qu'en juin-juillet, au moment du retour en France, que la correspondance reprend. Bachelin écrit, le 10 juin 1914, une longue lettre, extrêmement intéressante, où il expose sa situation, son travail, ses collaborations à divers journaux et ses projets; il parle aussi de *L'Effort libre*, proposant d'y prendre une part active. Les quelques lettres échangées en juillet sont confiantes, d'autant plus que J.-R. Bloch a beaucoup aimé *L'Héritage* (l'ex-*Fils du charpentier*), où Bachelin a mis tant de lui-même. Les préventions à l'égard de J.-R. Bloch se sont dissipées.

A peine la relation s'est-elle rétablie qu'éclate la guerre. J.-R. Bloch part sans entrain, décidé cependant à faire son devoir, au contraire de Bachelin qui trépigne d'impatience et laisse libre cours à sa hargne contre l'Allemagne. Très vite l'expérience qu'ils font de la guerre va accuser un désaccord déjà évident. Tous deux paient de leurs personnes, mais autant J.-R. Bloch reste confiant et pense que le socialisme et la révolution triompheront, autant Bachelin proclame la faillite du socialisme et se range du côté de Daudet et de Maurras; il s'en explique longuement dans deux lettres des 5 décembre 1914 et 2 février 1915. Comprenant que toute discussion idéologique est inutile, J.-R. Bloch remet celle-ci à plus tard et chacun campe sur ses positions.

Le silence est alors total pendant près d'un an. Les quelques lettres de janvier 1916 sont rapides. La lettre du 5 mars de J.-R. Bloch et la réponse de Bachelin du 20 mars sont plus longues; elles confirment un désaccord complet. Mais J.-R. Bloch tente de renouer le dialogue par une lettre du 11 novembre 1916, tandis qu'il reprend lentement ses forces après la grave blessure de juillet; il donne de ses nouvelles, pour en avoir de Bachelin et dit son affection. Mais Bachelin ne répond pas.

Le 17 octobre 1918, dans une lettre à Romain Rolland, J.-R. Bloch résume la situation:

Quant à Bachelin, nos relations se sont rompues sur une lettre du début de 1916, où je le plaisantais ami- calement pour la conversion politique qu'on lui attribuait; il ne m'a jamais répondu; je me suis informé de lui, l'année suivante, auprès de sa femme, sans meilleur succès; il ne m'a pas accusé réception de mon livre et ne m'a pas envoyé ceux qu'il a fait paraître cette année. Je reconnais que j'ai eu tort de plaisanter. Mais j'étais au front; la tension morale est si forte qu'un peu de gaîté vient, de temps à autre, soulager l'esprit. Je ne lui en veux nullement; je n'oublierai jamais que si mes contes ont été imprimés, c'est à lui que je le dois.⁹

Jean-Richard Bloch ne désespère pourtant pas. A l'occasion du prix Fémina, décerné à Bachelin pour *Le Serviteur* à la fin de 1918, il lui écrit, le 7 décembre, une lettre affectueuse pour le féliciter. Mais Bachelin commence, de nouveau, à discuter, voire "discutailler"! Quelques lettres sont échangées en décembre 1918, mais, lassé, J.-R. Bloch ne répond plus à la dernière lettre que Bachelin lui envoie le 1^{er} janvier 1919.

Au moment de refermer cette correspondance le lecteur ne peut s'empêcher d'éprouver un goût amer d'insatisfaction. Voici deux hommes, d'origines différentes, qui, durant quelques années, se retrouvent, grâce à la littérature. Chacun vient avec son passé, son expérience, sa culture. Ils vivent une affectueuse amitié. Et voici qu'à des différences de caractère s'ajoute, au moment de la guerre, une divergence idéologique et l'incompréhension grandit. Il en sera de même entre J.-R. Bloch et Romain Rolland; mais entre eux aucune rupture ne se fera; les deux hommes surmonteront les difficultés. Avec Bachelin ce ne fut pas possible.

L'amitié de Bachelin avec Romain Rolland subit le même sort. Les deux hommes tenteront, après la guerre, en 1921, de se retrouver. Le dialogue tournera court. Pas plus que J.-R. Bloch, Romain Rolland ne répondra à la dernière lettre de Bachelin. Sans doute, là aussi, la lassitude...

NOTES

1. Sur Henri Bachelin il existe quelques publications récentes :

– Jean Séverin, *Henri Bachelin ou le triomphe de l'oubli*, *Bulletin de l'Académie du Morvan*, n°14, 1981, p. 3–19.

– Jean Drouillet, *Tel fut Henri Bachelin*, Association Henri Bachelin, Lormes, 1992, 42 pages.

– Henri Bachelin, *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland*, introduction et notes par Bernard Duchatelet, Centre d'Etude des Correspondances, Faculté des Lettres de Brest. L'Association Henri Bachelin (58140 Lormes, France) publie un Bulletin, *L'Horizon de Pourpre*: n°1 (1991), n°2 (1992), n°3 (1993), n°4 (1993). On y trouve des textes d'Henri Bachelin et des études sur son oeuvre.

2. Jean Richard, *Robes noires*, *L'Effort*, 1^{er} novembre 1910, p. 39. (Rappelons qu'à ses débuts J.-R. Bloch signait Jean Richard.)

3. Henri Bachelin, *La messe de minuit*, *L'Effort*, Noël 1910, p. 50–51.

4. Dans *Deux hommes se rencontrent*. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910–1918) [*Cahiers Romain Rolland*, n°15, Paris, Albin Michel, 1964], voir particulièrement sur la visite de Bachelin à Romain Rolland p. 31–33, sur la situation de Bachelin, p. 43–44 et 46–47.

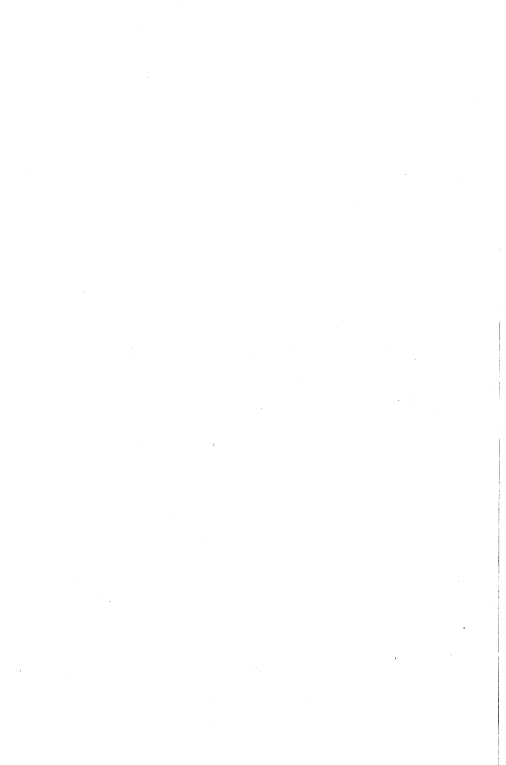
5. Henri Bachelin, *André Gide. A propos de Nouveaux Prétextes*, *L'Effort*, 20 avril 1911, p. 78–79.

6. Jean Richard, *Henri Bachelin*, *L'Effort*, 20 avril 1911, p. 77–78.

7. Jean Richard, *La mort d'Oedipe*, *L'Effort*, 15 juin 1910, p. 1–3; *La main blanche*, *L'Effort*, 15 août 1910, p. 1–3; *Le Vieux des routes*, *L'Effort*, 25 mai 1911, p. 1–4; Lévy, *La Nouvelle Revue Française*, juillet 1911, p. 62–119.

8. Henri Bachelin, *Les deux frères*, *L'Effort*, 1^{er} juillet 1911, p. 98; *La gardeuse de chèvres*, *L'Effort*, 1^{er} octobre 1911, p. 5–11.

9. *Deux hommes se rencontrent*, op. cit., p. 373.



Jean-Richard Bloch et Maxime Gorki

Jean-Richard Bloch et l'Union Soviétique: on ne saurait aborder ce vaste sujet sans évoquer les relations de l'écrivain français avec ses confrères russes et soviétiques. On connaît bien les liens d'amitié qu'il entretenait avec un certain nombre d'hommes de lettres comme Ilya Ehrenbourg, Vladimir Lidine, Viktor Fink parmi les écrivains, Ivan Anissimov, Boris Pessis parmi les critiques littéraires. C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer avant tout le problème qui fait l'objet de cet article. Après Léon Tolstoï, Gorki a certainement joué un rôle important dans l'activité littéraire de l'écrivain français.

Ce thème a déjà été partiellement abordé par Zoia Kirnoze dans un article consacré à Gorki, juge de l'oeuvre de Jean-Richard Bloch.¹ L'auteur de cet article a envisagé la possibilité de mettre en relief la "ressemblance typologique interne" des deux oeuvres respectives, en faisant remarquer que dès la parution en traduction des *Artamonov*, la critique n'a pas manqué de faire des rapprochements avec les oeuvres de Zola, de Thomas Mann et de Jean-Richard Bloch.² Il est à noter que le roman *...et Compagnie* a été édité en russe à deux reprises du vivant de Gorki, en 1927 et en 1935. L'édition de 1935 se trouvait dans sa bibliothèque personnelle, de même que celle, également en russe, des *Chasses de Renaut* (1935), cette dernière annotée de sa main.³ En conclusion de son article, Z. Kirnoze écrit que "l'oeuvre de J.-R. Bloch porte la marque d'un des sujets principaux de Gorki, celui de la confiance dans les possibilités créatrices de l'homme, dans son aptitude à résister aux circonstances défavorables qui dépassent bien des fois ses propres forces".⁴

Il va sans dire que J.-R. Bloch s'intéressait beaucoup à l'oeuvre de Gorki, une oeuvre qu'il devait bien connaître, même s'il faut reconnaître que nous ne sommes pas en mesure de désigner exactement les oeuvres effectivement lues par lui. (La plupart des livres de Gorki étaient déjà traduits en français.) Toujours est-il que, dans ses articles et ses commentaires, il a largement cité le grand écrivain russe, comme par exemple en 1925, dans *Apollon et Marsyas* où, en parlant du "drame de l'homme nouveau", il s'est référé à *Lénine et le paysan russe*: "Gorki l'a exprimé en deux phrases sanglantes: La vie est organisée avec une habileté si diabolique que, si l'on ne sait pas haïr, il est impossible d'aimer sincèrement. A elle seule, cette nécessité du dédoublement de l'âme, qui dénature foncièrement l'homme, cette loi de l'amour à travers la haine condamne la vie à la destruction."⁵

La seule rencontre entre J.-R. Bloch et Gorki eut lieu en 1934, au Congrès des écrivains soviétiques auquel Bloch prit part avec Louis Aragon, André Malraux et Vladimir Pozner.⁶ J.R.B., en évoquant en 1941 cette unique rencontre, résumait ainsi ses impressions:

Il vient d'arriver de la campagne. Je lui ai été présenté dans une pièce voisine, peu d'instant plus tôt. Je ne parle pas le russe, il ne parle pas ma langue. Nous étions une dizaine d'étrangers à l'entourer. Entrevue de pure forme mais qui me laisse de lui une image forte. Je la confronte maintenant avec la stature altière que la tribune donne à l'orateur debout au-dessus de l'assemblée.

Comme il m'est connu! Peu d'hommes ont été moins trahis par les portraits. Il est de ces rares qui ont le privilège d'être toujours tels qu'eux-mêmes, et que ne déforment jamais la gêne, la fausse honte, les grimaces de la modestie ou du protocole, le complexe d'infériorité ou le complexe de supériorité.

[...] Je le contemple de tous mes yeux. Cet homme fragile, dévasté par la maladie depuis tant d'années, aujourd'hui attaqué par l'âge, incarne précisément une force incorruptible. Il semble fait d'un cœur de chêne éternel. Son cheveu touffu, sa forte moustache d'ouvrier parisien, son nez goguenard, son oeil brillant et malin, son teint hâlé, sa charpente robuste, sa haute taille, sa carrure, comment imaginer des forces de négation au travail au fond d'une telle carène?⁷

Dans les archives de Maxime Gorki, à l'Institut de littérature mondiale à Moscou, sur un formulaire de la *Literaturnaia Gazeta*, on trouve cet hommage de J.-R. Bloch qui date du jour même de l'ouverture du Congrès où Gorki a présenté son rapport sur *La littérature soviétique*: "Avec émotion j'ajoute moi aussi mes applaudissements à ceux qui saluent le grand Gorki, le pionnier de la littérature révolutionnaire. J.-R. Bloch, le 17 août 1934."⁸ Le lendemain de l'ouverture du Congrès, la presse soviétique a reproduit ce texte.⁹

Maxime Gorki, de son côté, a apprécié hautement l'oeuvre littéraire de Jean-Richard Bloch. Dans son discours de clôture du Congrès, il disait: "Dans une certaine mesure, chaque homme de lettres est un guide pour ses lecteurs - on peut dire, je pense, que Romain Rolland, André Gide ont le droit le plus légitime d'être appelés «les ingénieurs des âmes». Jean-Richard Bloch, André Malraux, Plisnier, Aragon, Toller, Becher, Nexö - il n'est pas besoin de les énumérer tous, [...] sont les juges sévères de la bourgeoisie de leurs pays, ils sont tous des hommes qui savent haïr, mais qui savent aussi aimer."¹⁰

En 1936, après la mort de Gorki, la *Pravda* a publié les "Condoléances des amis et des admirateurs de Gorki" dont un télégramme de Bloch: "Je partage le chagrin du peuple soviétique. C'est une perte irréparable pour l'humanité, pour la littérature mondiale moderne et pour la conscience révolutionnaire."¹¹

Dès que la nouvelle de la mort de Gorki arrive en France, Bloch adresse une lettre aux membres de la Maison de la culture à Paris. Les réponses d'écrivains tels que Romain Rolland, Gide et Aragon, seront publiées par lui dans la revue

Commune.¹² Quant à la revue *Europe*, elle a publié "Adieu à Gorki" de Romain Rolland et l'article de Jean-Richard Bloch, "*Gorki est mort!*" où on lisait:

Ce nom n'est pas seulement celui de l'écrivain aimé auquel nous devons des oeuvres qui n'ont point de semblables, "Les Vagabonds", "La Mère", "Ma vie d'enfant", "Dans les bas-fonds"... Gorki est l'exemple héroïque du prolétaire, du "vagabond", qui, par la seule force de son génie, de sa volonté et de sa puissance de désincarnation, s'élève vers les sommets de la possession de soi-même et de la dignité créatrice [...] Le prolétariat russe s'est serré autour de Gorki comme autour de l'homme en qui il voyait l'image agrandie de son propre visage. Il retrouvait en lui les échos de sa conscience, il reconnaissait, tracée par sa main, la légende même de son aventure. [...] Nous nous serrons, nous aussi, autour de cette grande figure, à la fois réalité essentielle et essentielle transfiguration.¹³

A côté des revues *Commune* et *Europe*, l'*Humanité* a consacré à son tour des pages entières à Maxime Gorki. Le numéro du 21 juillet 1936 a publié un extrait de *La Mère*, ainsi que les réactions d'écrivains français dont l'article de Romain Rolland, "*Mon ami le plus cher*" et celui de Jean-Richard Bloch, "*L'exemple héroïque*". Les *Nouvelles littéraires* du 20 juin 1936 annonçaient à leur tour la nouvelle, mais c'est le numéro du 27 juin qui devait être consacré à sa mémoire, avec l'article de Bloch, "*Le romancier du peuple*". Un mois plus tard, le journal *Literaturni Leningrad* (Le Leningrad littéraire) a repris cet article en traduction sous le titre "*L'écrivain du peuple*".¹⁴

Le 25 juin 1946, l'Association France-URSS dont Jean-Richard Bloch fut l'un des fondateurs, organisa à la salle Pleyel une séance solennelle à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de l'écrivain russe. C'est sous la présidence de Georges Duhamel que le public put entendre le discours de Bloch "*Pour le X^e anniversaire de la mort de Gorki*".

Dans ce modeste article, il n'était pas question, bien entendu, d'aborder tous les aspects de ce vaste sujet qui attend encore son développement dans d'autres études. Nous espérons néanmoins avoir pu démontrer par l'exemple de Bloch et de Gorki que les relations et les influences mutuelles entre écrivains français et soviétiques (russes) furent à la fois profondes et fructueuses.

1. Z.I. Kirnoze, *Tvortchestvo Jana Richara Bloka v otsenke M. Gorkogo. Gorkovskie tchtenia* 86, Gorki, Volgo-Viatskoïé knijnoïé izdatelstvo, 1986, p. 163-166.
2. Cf. p. 164.
3. Cf. *Litchnaia biblioteka A.M. Gorkogo v Moskve*. Opissaniye. (La bibliothèque personnelle de Gorki à Moscou) 2 vol., Moscou, Nauka, 1981.
4. P. 165. La traduction est de moi.
5. *Europe*, 15 avril 1925, N° 28, p. 488-489.
6. Dans *Vladimir Pozner se souvient* (Paris, Messidor, 1989) est publiée une photo rare et peu connue où l'on peut reconnaître, de droite à gauche, V. Pozner, Gorki, J.-R. Bloch et, au deuxième rang, debout, Nikolaï Boukharine. Ce livre contient aussi les souvenirs de V. Pozner sur Bloch, p. 77-79.
7. *Instantanés de Gorki, La Littérature internationale*, 1943, N° 3, p. 62. L'article a paru d'abord en russe sous le titre *Vstretchi s Gorkim* (Rencontres avec G.) dans *Internatsionalnaia Literatura*, 1941, N° 6, p. 140-141. On l'a reproduit également dans Jean-Richard Bloch, *France, oh France! Oeuvres choisies*, Moscou, Ed. "Radouga", 1982, p. 360-364.
8. *Arkhiv A.M. Gorkogo*. Vol. 8 (Correspondance avec les hommes de lettres étrangers), Moscou, Éditions de l'Académie des sciences d'URSS, 1960, p. 408-409.
9. *Literaturnaia gazeta*, N° 105, 18 août 1934.
10. *Pervi vsessojuzny sezd sovietskyh pisatelej 1934* (Stenografitcheski otchet), Moscou, les Éditions "Hudojestvennaja literatura", 1934. (Premier congrès des écrivains soviétiques. Compte rendu sténographique). Il est à noter que, pendant longtemps, ce document qui contenait des textes de N. Boukharine, de K. Radek et de tant d'autres hommes de culture victimes de la répression stalinienne, n'était guère accessible aux chercheurs. Il faisait partie des "fonds spéciaux" des bibliothèques. Une édition en fac-similé a vu le jour en 1990 aux Éditions "Sovjetski pisatel" de Moscou.
11. *Pravda*, N° 168, 20 juin 1936, p. 3.
12. J.-R. Bloch, *La couronne de Gorki (Hommage de la Maison de la culture)*, Commune, N° 36, août 1936, p. 1448-1464.
13. *Europe*, N° 163, 15 juillet 1936, p. 290-292.
14. *Pisatel naroda*, N° 32, 11 juillet 1936, p. 1.

Jean-Richard Bloch 1939–1941
De l'interdiction de Ce Soir au départ pour l'URSS

De 1941 à 1944, Jean-Richard Bloch est le seul intellectuel français de renom à être présent en URSS, où il devint une des voix françaises de la radio soviétique. La conscience d'être doublement menacé, dans une France occupée par les Allemands, comme communiste et comme juif, l'impossibilité où il se trouve d'exercer son métier de journaliste et d'écrivain, l'ont conduit à un choix, resté exceptionnel sinon unique, parmi les intellectuels communistes ou sympathisants. Choix dicté par les événements, favorisé par les instances communistes nationales et internationales, influencé par les sympathies pour l'URSS et le communisme de Jean-Richard Bloch? On ne peut manquer de s'interroger sur les raisons qui ont amené un des intellectuels les plus lucides, dès 1933, sur la nature du nazisme, un des plus fermes partisans de l'alliance internationale antifasciste, à se rendre dans une URSS alliée à l'Allemagne hitlérienne par un pacte de non-agression. Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question, qu'à son retour d'URSS, éprouvé par les conditions de vie après l'attaque allemande du 22 juin 1941, convaincu que lui et sa femme ont dû d'être restés sains et saufs à l'hospitalité soviétique, accablé par les morts tragiques de sa mère à Auschwitz, de sa fille France et de son gendre Frédo Sérazin exécutés pour leurs activités de résistance, il n'est pas revenu sur les conditions de son départ. C'est aux correspondances¹ échangées durant la période 1939–1941 qu'on demandera, sinon de nous livrer les ressorts les plus intimes d'une décision, du moins de nous aider à l'éclairer quant à ses fondements politiques et moraux.

Lorsqu'éclate la nouvelle d'un pacte de non-agression entre l'URSS de Staline et l'Allemagne de Hitler, signé à Moscou, le 22 août 1939, par Molotov et Ribbentrop, Jean-Richard Bloch se trouve en vacances à la Mérigote, à Poitiers. C'est Aragon, co-directeur de *Ce Soir*, qui, resté à Paris, se charge d'annoncer et d'expliquer la nouvelle. Dans son éditorial du 22 août, il défend l'idée que l'annonce d'un pacte de non-agression a fait reculer la guerre et que les accords germano-russes n'empêchent nullement la conclusion d'un pacte tripartite entre la France, l'Angleterre et l'URSS. De sa province, Jean-Richard Bloch rédige un article dans lequel il approuve le pacte comme un succès de la diplomatie soviétique, comme la réponse à la mauvaise volonté de Londres et

Paris à conclure avec l'URSS; le pacte aurait, en quelque sorte, "passé un lacet" autour du cou de Hitler². L'article qui devait paraître dans le numéro de *Ce Soir* du 25 août daté du 26 août, ne parut pas, le journal ayant été saisi, puis interdit. Dans ce même numéro saisi, Aragon prend la responsabilité de réaffirmer clairement les principes de base de l'antifascisme, à savoir que "la lutte contre l'hitlérisme nous paraît toujours devoir être menée sans merci"³.

Commentant la position d'Aragon à cette date, Pierre Daix la caractérise avec justesse comme celle d'un "communisme national", liant l'approbation du pacte à la défense d'une ligne antifasciste nationale. Position qui reflète d'ailleurs celle que défend le Parti communiste français, qui vote au parlement les crédits de guerre, le 2 septembre (après l'entrée des troupes allemandes en Pologne, le 1^{er} septembre, la mobilisation générale est décrétée en Angleterre et en France; le 3 septembre, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne). Le PCF maintient cette position jusqu'à la fin septembre 1939, date à laquelle il doit adopter la ligne de l'Internationale et la tactique de lutte contre la guerre impérialiste.

Après la saisie et l'interdiction de *Ce Soir*, Aragon se met à l'abri à l'ambassade du Chili. Mobilisé le 3 septembre, il rejoint son régiment et n'intervient plus publiquement sur les événements politiques. Jean-Richard Bloch regagne Paris le 26 août et se rend immédiatement dans les bureaux dévastés de *Ce Soir*. Il retourne à la Méricote le 1^{er} septembre, après y avoir mis à l'abri sa mère qu'il est allé chercher à Chambéry; dès le 2 septembre au soir, il quitte Poitiers pour Paris. Il entreprend alors des démarches pour tenter de faire rapporter l'interdiction du journal. Une lettre à sa femme nous apprend qu'il a eu un long entretien avec Pierre Mortier, mobilisé au Conseil supérieur de la Défense nationale (celui-ci assurait être déjà intervenu auprès de Giraudoux, Commissaire à l'Information); Jean-Richard Bloch lui raconte aussi qu'il a demandé "un rendez-vous à Kérillis, une audience à Herriot", qu'il a vu longuement "Jacques et d'autres de nos amis" (Jacques Duclos?)⁴.

Journées de septembre éprouvantes pour Jean-Richard Bloch qui parle de "bagarre formidable" autour et pour le journal, dans une lettre à son vieil ami Marcel Cohen⁵; il se dit "moulu, vidé" d'autant plus que le mois se clôt sur la dissolution du PCF par le gouvernement Daladier, l'interdiction définitive de *Ce Soir* avec toute la presse communiste. Dans cette même lettre à Marcel Cohen, la première qu'il lui adresse depuis un mois, Jean-Richard Bloch révèle à quel point il a été atteint au tréfonds de lui-même par les événements qu'il vient de vivre. A un des ses plus anciens amis, militant communiste depuis les années vingt, il fait part, et à lui seul, semble-t-il, de son ébranlement intérieur. Sans qu'il y soit jamais parlé politique à mots découverts à cause de la censure postale, la lettre est transparente; elle parle du déchirement provoqué par la politique soviétique en des termes non équivoques:

la chose publique à encaisser, absorber, assimiler, l'énorme à réduire, l'impossible à faire passer dans la filière du possible [...], l'inhumain à amadouer, chercher le feu dans ce qui paraît à la glace et reconnaître un frère dans celui dont tout à coup le fusil semble vous mettre en joue; retrouver le continu dans la brisure, nier la faille autour du fossé, s'avancer sur le vide en jurant qu'il y a un pont...⁶.

L'écrivain a recours à une métaphore, celle du "soleil grandiose, rouge et froid" dont il dit qu'il constitue "le phénomène le plus inattendu, le plus déconcertant, le plus irritant, le plus énigmatique, le plus déterminant, le plus riche de conséquences qu'on ait vu".⁷

Enfin, il révèle comment le doute a été sublimé en foi:

Jouer toute l'intégrité de sa vie morale, intellectuelle, sociale, civique et privée sur une carte, la carte Confiance, dont l'image au lieu d'un Hector ou d'un Charlemagne porte un Joseph, qui a pour baudrier le mot "souviens-toi des précédents", et sur son écu la devise: "C'est quand tu croiras comprendre le moins, que tu seras le plus près de la compréhension".⁸

On ne peut exprimer avec plus de lyrisme la résolution d'une crise morale dans un acte de foi, d'essence quasi-religieuse, en les destinées de la Russie stalinienne. Malgré le pacte, Jean-Richard Bloch garde, en définitive, ses certitudes, certitudes forgées au cours des années trente, sur les destinées révolutionnaires de l'URSS, certitudes qui ont fait de lui non seulement un militant mais un "croyant", selon le mot, en 1938, d'un de ses plus anciens amis, Roger Martin du Gard.

Une fois la crise passée, Jean-Richard Bloch est inébranlable et s'attache à conforter les amis que la tactique stalinienne a troublés ou désespérés, comme Francis Jourdain. En février 1940, celui-ci donne un bon témoignage de l'éclatement des anciens réseaux communistes ou communistes:

mal renseigné sur ce qui se passe dans le vaste monde, je ne le suis pas du tout sur ce qui se passe dans le petit monde rural de nos amis et sous le crâne de ceux-ci.

Répondant à une lettre de Jean-Richard Bloch, il tient à formuler ses réserves sans trop de précautions épistolaires:

mais il faut convenir que les bénéficiaires de notre bienveillance a priorique prennent peu de souci du trouble dans lequel nous jette leur prétendu réalisme, leur illusion, fallacieux réalisme, qui confond le jeu de dames et le jeu des hommes, qui prend les pauvres bougres d'hommes pour des jetons interchangeables, donne 4 preuves d'une intelligence non pas simpliste, mais chimérique [...] *Et d'ajouter*: Attention! Ne pas déshumaniser! Toujours est-il qu'elle est pénible l'attente à laquelle nous condamnent ceux dont nous ne

voulons pas croire qu'ils commettent un crime mais dont nous sommes à peu près sûrs qu'ils commettent – ce qui est, paraît-il, plus grave – une faute.⁹

Francis Jourdain ne peut être plus clair dans la condamnation morale de la politique stalinienne.

Privé de tribune à la suite de l'interdiction de *Ce Soir*, Jean-Richard Bloch ne renonce pas à défendre le pacte. Un article de lui, conservé dans ses archives, daté du 16 octobre 1940, destiné à la revue communiste américaine *New Masses*¹⁰, permet de connaître son analyse de la situation nationale et internationale. A la mi-octobre 1940, et malgré l'entrée de l'Armée Rouge en Pologne le 17 septembre, Jean-Richard Bloch se fait toujours le défenseur du pacte: conséquence des hésitations des démocraties, et surtout de l'Angleterre, à conclure des accords avec l'URSS contre le danger hitlérien, le pacte est, selon lui, une "solution hardie" imaginée par Staline pour rompre l'isolement de l'Etat socialiste. La politique stalinienne d'expansion n'est évoquée que sous une forme métaphorique ("la reprise, par l'Etat soviétique, de ses frontières ethniques en Pologne, son avance foudroyante vers la mer Baltique et vers l'Europe centrale"), comme un élément nouveau "profondément troublant pour les bourgeoisies occidentales et même pour le fascisme mussolinien". Cependant Jean-Richard Bloch voit bien que le pacte marque "le retour de la diplomatie soviétique aux traditions du pur léninisme qui ne fait pas de différence entre les différentes variétés de capitalisme", il reconnaît que les causes "de ce qui peut apparaître comme un lâchage sensationnel et scandaleux" sont encore obscures. Cette minimisation des conséquences internationales du pacte peut s'expliquer dans la mesure où Jean-Richard Bloch, victime de la répression anticomuniste comme directeur de journal, est avant tout préoccupé par les conséquences du pacte en politique intérieure et soucieux de montrer les liens entre anticomunisme et "munichisme". Selon lui, l'anticommunisme gouvernemental est la vengeance des "vaincus de Munich" et des intérêts capitalistes; il est le signe qu'il y a eu substitution, à l'intérieur comme à l'extérieur, du danger bolchevik au danger nazi. C'est avec force que l'ancien directeur de *Ce Soir* réaffirme sa conviction qu'il ne "fait pas de doute que la destruction de l'hitlérisme ne reste le but de guerre à la fois essentiel et primordial, réfléchi et spontané du peuple français tout entier, sans en excepter les communistes".¹¹ Dans quelle mesure, quand il écrit ces lignes, Jean-Richard Bloch est-il informé que cette position antifasciste nationale est alors mise entre parenthèses par les dirigeants clandestins du P.C.F., à la demande du Komintern? A-t-il eu connaissance de la nouvelle ligne imposée par Staline à tous les partis communistes des pays en guerre, ligne impliquant l'abandon du "communisme national" (illustrée en France par l'ordre de désertion donné à Thorez, début octobre), l'objectif de lutte contre la guerre impérialiste et le refus de choisir entre impérialismes rivaux? En tout cas, une lecture de ce texte révèle Jean-Richard Bloch assez peu à l'aise avec des analyses de type "léniniste": il

semble envisager pour l'Allemagne une hypothèse révolutionnaire pouvant conduire à la victoire du communisme; il esquisse une analyse de la guerre en cours comme marquant "la Sainte Alliance du Christ et du Capital".

A l'automne 1939, la répression gouvernementale contre les communistes solidarise définitivement Jean-Richard Bloch avec la politique du parti. L'ampleur de la répression lui paraît telle qu'il n'hésite pas à écrire à Paulhan que le procès Dreyfus "n'est qu'un grain de sable auprès".¹² Il tint à apporter son témoignage en faveur des 44 députés communistes emprisonnés, lors de leur procès devant le tribunal militaire, en mars 1940.¹³

Son approbation du pacte sépare Jean-Richard Bloch de nombre d'intellectuels avec lesquels il a mené le combat antifasciste, en premier lieu de Romain Rolland, mais aussi de Jean Cassou et des plus anciens collaborateurs d'*Europe*, Luc Durtain, René Lalou, René Arcos, Charles Vildrac, ainsi que de nombre d'intellectuels côtoyés dans les luttes pour le Front populaire, la défense de l'Espagne républicaine, contre l'esprit de capitulation devant les puissances fascistes.

Au sein de la revue *Europe*, l'unanimité antifasciste éclate à la suite de la démission, le 27 août 1939, de deux membres du Comité de direction, René Lalou et Luc Durtain¹⁴. Celui-ci a d'ailleurs fait paraître dans *L'Oeuvre* une lettre où il s'adresse à ses amis communistes.¹⁵ Le même jour a paru dans *L'Oeuvre* le manifeste de l'Union des intellectuels français, signé par Victor Basch et des scientifiques de renom dont Paul Langevin et les Joliot-Curie, disant leur stupéfaction devant la volte-face de l'URSS.¹⁶

Bien que Romain Rolland refuse de donner un caractère public à sa rupture avec l'URSS de Staline pour qu'elle ne soit pas exploitée par les adversaires, sa rupture n'en est pas moins nette et immédiate. Dès qu'il a lu le texte du pacte et appris la rupture des pourparlers anglo-français par le gouvernement soviétique, il donne sa démission de l'Association des Amis de l'Union Soviétique, et l'écrit à Jean Cassou, le 30 août. Il note dans son *Journal*:

Tous mes amis de Paris sont dans le plus douloureux désarroi. Ma revue *Europe* se désagrège. Lalou et Durtain veulent y publier une violente protestation, et démissionner. Jean-Richard Bloch et Aragon s'obstinent absurdement à soutenir la légitimité du pacte.

A Jean Cassou, rédacteur en chef d'*Europe* qui, dès les lendemains du pacte, lui a écrit pour suggérer une "dissolution provisoire et silencieuse d'*Europe*", il dit son approbation, le 30 août:

Je pense absolument comme vous; et ce m'est réconfort, dans le désarroi des esprits à cette heure, de trouver en vous cette juste modération, aussi éloignée de l'esprit de panique violente de Lal(ou) et de Dur(tain) que de l'esprit d'acceptation désespérée de Bl(och) et d'Ara(gon)...¹⁷

La condamnation de la politique soviétique reste entière: quelles que soient les raisons qui ont conduit l'URSS à signer le pacte et quelque avantage qu'elle en retire,

elle a manqué gravement à ses devoirs, dans le combat:

- 1^o envers nos démocraties d'Occident, dont nous faisons indissolublement partie, qui sont notre chair et notre sang;
- 2^o envers l'Internationale Communiste, dont elle a sacrifié, sans aucun égard, les partis fidèles de France, de Grande Bretagne, des autres pays, en les livrant aux suspicions furieuses et aux vengeances de la réaction.¹⁸

Après avoir eu vent de projets concernant *Europe*, nourris par Jean-Richard Bloch, il fait connaître à Jean Cassou, à la mi-septembre, son hostilité à cette idée: "sa parution, sous la direction de la minorité du Comité, ne ferait qu'accuser la scission qui s'est produite et l'élargir encore: car je me refuserais à y participer"¹⁹. Il se tient toujours à une vigoureuse condamnation de la politique soviétique: "le coup porté ne saurait être oublié. Ce n'est pas seulement la raison qui est offensée. Ce sont des valeurs morales, très profondes au coeur des masses, et que je revendique pour ma part. On ne les méconnaît pas en vain [...]".²⁰ Si on en croit le compte rendu, établi par Marty à Moscou, des conversations qu'il eut avec Jean-Richard Bloch, fin avril-début mai 1941, Romain Rolland se montrait violemment opposé à toute forme de collaboration avec l'URSS et le PCF, depuis le tournant de l'automne 1939. "En janvier 1940 Jean-Richard Bloch a montré les "Cahiers du Bolchévisme" (et la résolution du P.C.F.) à Romain Rolland. Celui-ci en fut très mécontent et posa la question: Oui ou Non faut-il battre Hitler?"²¹ Que Jean-Richard Bloch n'ait pas compris la réaction de Romain Rolland à la lecture d'un numéro des *Cahiers du Bolchévisme*, intégralement placé sous le signe de la lutte contre la guerre impérialiste, montre à quel point il s'est sans réserves rallié à la politique soviétique.

On peut donner comme exemple de la fracture morale créée, au sein de l'intelligentsia de gauche, par le pacte germano-soviétique et par le ralliement du PCF en octobre 1940 aux mots d'ordre de lutte contre la guerre impérialiste, en recourant au témoignage de Jean Cassou, compagnon de route du communisme, avant août 1939, dans le combat antifasciste.

Celui-ci évoque dans ses mémoires la visite qu'il a rendue, au lendemain de l'interdiction de *Ce Soir*, à Jean-Richard Bloch, qu'il trouva seul dans les bureaux dévastés du journal. Venu lui serrer la main dans le malheur, il venait aussi lui affirmer que, désormais, c'en était fini entre eux mais qu'il souhaitait qu'un jour ils se retrouvent côte à côte (Jean Cassou a été, selon le témoignage de Jean-Richard Bloch lui-même, le seul à lui donner cette marque d'amitié en tant que co-directeur de *Ce Soir*)²². La conviction que Jean-Richard Bloch s'est rallié inconditionnellement à la politique officielle communiste explique la méfiance que lui manifesta, malgré leur amitié ancienne, un homme comme

Cassou, entré dans l'action résistante clandestine active dès les débuts de l'Occupation. Celui-ci m'a, en effet, de son vivant commenté le dîner – raconté par Vercors dans *La Bataille du Silence*²³ – auquel il participa en décembre 1940, chez René Arcos, avec des intellectuels en majorité communistes ou communistes, réunis à l'initiative de Jean-Richard Bloch (qui a également fait inviter Vercors), Henri Wallon, Francis Jourdain, Frédéric Joliot-Curie, Jean Bruhat, Jean Lurçat. Durant la soirée, tous les présents, pour se remonter le moral, rapportèrent des faits dont ils avaient été témoins qui pouvaient annoncer un réveil de la population; le vieux Francis Jourdain qui avait reçu par la poste la feuille clandestine *Pantagruel*, l'avait fait circuler et tous s'étaient interrogés sur les moyens de se le procurer et de la diffuser.²⁴ Cassou préféra, dans une assemblée où dominaient les communistes et sympathisants qui étaient là, selon lui, pour la "fraternisation" et "contre la guerre impérialiste", garder le silence sur ses activités clandestines, notamment ses liaisons avec l'équipe du Musée de l'Homme de Boris Vildé et Anatole Lewitsky (qui avaient préparé, à la fin septembre 1940, le lancement du journal clandestin *Résistance*).²⁵ Il faudra attendre l'entrée de l'URSS dans la guerre, après l'attaque allemande du 22 juin 1941, pour que renaisse selon le mot de Cassou, "la même fraternelle confiance".²⁶

La disparition de *Ce Soir* laisse Jean-Richard Bloch dans une situation matérielle difficile. Dès septembre-octobre 1939, il effectue des démarches auprès de Georges Duhamel²⁷, nommé par Giraudoux responsable des programmes de la Radiodiffusion, pour entrer à la Radiodiffusion Nationale (les entretiens qu'il a avec les responsables de la Radio ne donnent rien, car il refuse les "préalables" qu'on exige de lui, comme il l'écrit à Paulhan²⁸). C'est à la littérature, délaissée depuis quelques années, qu'il décide alors de revenir. Il propose à Paulhan, pour la *Nouvelle Revue française*, un récit des derniers jours de *Ce Soir*, récit qu'il qualifie de "divertissement pour le temps de la censure autour d'un thème sérieux".²⁹ Paulhan en ayant accepté l'idée, Bloch lui envoya *Le Panier à papiers* en décembre 1940. Le directeur de la NRF refusa le récit qu'il trouva "manqué" sur le plan littéraire, l'auteur n'ayant pas, selon lui, suffisamment "débrayé" de la politique.³⁰ Au courant de la situation matérielle et de l'isolement moral de Jean-Richard Bloch, lui ayant donné des signes d'amitié à partir de l'automne 39, Paulhan ne peut se défendre d'une certaine mauvaise conscience: "si je vous avais mieux dit, et plus souvent, l'admiration que j'ai pour votre oeuvre, je serais moins embarrassé pour vous écrire aujourd'hui".³¹

Paulhan admirait Lévy (et il avait publié *Sybilla* dans la NRF).³² Le manuscrit de la nouvelle refusée ayant disparu, il est difficile de dire si les critiques du directeur de la NRF nous paraîtraient justifiées aujourd'hui; Paulhan critiquait les liens trop étroits de l'oeuvre avec la politique (notamment les allusions à des personnages réels). Ce fut toujours au nom de la même conception de la littérature que Paulhan refusa d'autres textes dont le sujet lui paraissait trop

politique, c'est-à-dire "trop forcément mêlé de complaisance et de parti-pris".³³ Il propose alors à Bloch de traduire le *Faust* de Goethe. Ce que celui-ci accepte avec joie, se vouant à cette tâche, à partir de mai 1940, avec angoisse et passion.

A cette date, Paulhan se trouve en plein désaccord politique avec Jean-Richard Bloch. En mai 1940, il lui écrit encore que l'attitude des communistes français qui n'ont pas rompu avec la politique de l'URSS est "odieuse et indéfendable". Cependant il tient à lui manifester son appui comme écrivain, ne voulant pas que celui-ci puisse penser qu'il était exclu de la NRF pour des raisons politiques. Aussi est-il extrêmement ennuyé lorsque Bloch se plaint de ne pas figurer dans le dernier catalogue des auteurs des éditions de la NRF.³⁴

Malgré les divergences politiques qui les séparent, Paulhan a suffisamment donné de preuves de sympathie pour que Jean-Richard Bloch lui décrive sans fard sa situation:

Je vous demande de noter que je me trouve aujourd'hui en butte à un boycott absolu. Revues, journaux, périodiques, micros, me sont interdits par une sorte de concert qui est soit implicite soit l'effet d'une consigne, je n'en sais rien, je l'attribue plutôt à cette noble frousse qui est le signe glorieux de ce temps.³⁵

Il parle même de "blocus silencieux". Ce "blocus", il tente désespérément de le lever. Quelques jours avant le déclenchement de l'attaque allemande, il fait état, dans cette lettre à Paulhan, de démarches qu'il a faites auprès de Victor Basch, avant que celui-ci ne soit reçu en audience par Paul Reynaud, pour l'adjurer "de faire en sorte que la fracture qui menace de diviser la France n'aille pas en s'approfondissant"; et de dénoncer "les Zoretti, les Bonnet, toutes les créatures d'Abetz"; de Reynaud, il dit qu'il "est avec Churchill et Mandel peut-être le seul de nos hommes politiques à vouloir sincèrement la fin de l'hitlérisme", mais qu'il est "cerné d'intrigues venimeuses".³⁶

Déjà dur à supporter durant les longs mois de la "drôle de guerre", l'isolement politique et intellectuel que connaît Jean-Richard Bloch lui paraît intolérable dès que se produit l'attaque allemande, le 10 mai. Là encore, la correspondance échangée avec Paulhan est précieuse car elle permet de suivre presque au jour le jour l'évolution idéologique de Jean-Richard Bloch. Dans ses lettres du 28 mai et du 5 juin 1940, en pleine campagne de France, Jean-Richard Bloch tient au courant Paulhan, qui reproche aux communistes français de n'avoir pas exprimé publiquement leur patriotisme et leur attachement à la nation après l'attaque allemande³⁷, des démarches qu'il a effectuées, dès le 10 mai, au ministère de l'Information, en vue de mettre son nom, son crédit "à la disposition sans réserve du pays". Il l'informe du fait qu'il a été reçu à deux reprises par le Secrétaire général du Ministère et qu'il a développé la thèse suivante: devant le péril, il faut repartir à zéro; ce qui précède le 10 mai entre dans le domaine de la discussion historique, de la controverse rétrospective qu'il faut remettre à plus

tard. Mais comme il en informe Paulhan, ses interlocuteurs lui ont fait comprendre qu'on exigerait de lui déclarations et désaveux préalables.

Jean-Richard Bloch a d'ailleurs demandé à Edmond Vermeil d'intervenir en sa faveur auprès d'un collaborateur immédiat de Frossard, ministre de l'Information dans le gouvernement Paul Reynaud; mais Vermeil lui a écrit qu'il s'est "heurté à une fin de non-recevoir absolue et intransigeante".³⁸ Refus que Jean-Richard Bloch commente ainsi dans une de ses lettres à Paulhan: la rancune partisane a fait échouer "cette grande solidarité", "cette vaste collaboration du peuple français qui naissait du choc".³⁹

Il n'apparaît pas étonnant que, dans le contexte anticommuniste de l'époque, en pleine campagne de France, devant l'avance allemande, une telle démarche, assortie par Jean-Richard Bloch du refus de se désolidariser de la politique du PCF et de l'URSS alors alliée à l'Allemagne, ait échoué (on ignore, en outre, si cette démarche a été faite "motu proprio" ou avec l'accord des responsables clandestins du Parti). Cependant cette démarche permet de saisir sur le vif ce "communisme national" qui est et restera celui de Jean-Richard Bloch. Dans cette offre de repartir à zéro, de ramener le pacte germano-soviétique d'août 1939 à un événement conjoncturel, ne faut-il pas voir le désir de revenir à une ligne antifasciste, ligne impliquant de désigner clairement l'ennemi hitlérien et nécessitant à l'intérieur un vaste rassemblement? Trop âgé pour être mobilisé en 1939-40, le communiste de 1940 ne réagit-il pas, à ce moment, comme le militant socialiste de 1914 qui pensait que la défense de la nation envahie nécessitait l'union de tous?

L'été 1940 qu'il passe à la Méricote n'abat pas les espoirs de Jean-Richard Bloch en un redressement à venir de la situation, ni sa volonté de résistance. A Georges Duhamel, il écrit, en août, que "les dés ne sont pas jetés, que l'histoire n'est pas finie".⁴⁰ Un peu plus tard, il lui écrit qu'il constate dans sa campagne la naissance "d'un grand événement", celle d'«une profonde, une délicieuse unité entre les Français»; il évoque face au "mensonge", à la "haine", à "l'ordure" déversés par la presse et la radio, "un esprit de discernement et de résistance populaire, qui est bien un des spectacles les plus étonnants de cette époque".⁴¹ On pourra peut-être juger exagérément optimiste cette vision des choses, mais elle témoigne de la confiance qu'a gardée Jean-Richard Bloch dans les destinées du peuple français.

En tout cas, Francis Jourdain reconnaît, début avril, que Jean-Richard Bloch, plus jeune et plus courageux, "garde tout de même un meilleur moral que le sien".⁴² Francis Jourdain, on l'a vu, profondément ébranlé par le pacte, a cependant concédé à son ami, comme celui-ci l'y invite, qu'il faut juger les événements avec recul pour en avoir une "vue panoramique"⁴³; mais le compagnon de route de toujours ne se prive pas, dans un langage codé, mais aisément déchiffrable, de dénoncer l'instrumentalisation des militants français par Staline: "on était en droit de souhaiter que les travaux devenus nécessaires ne soient pas effectués au détriment des stocks longuement, laborieusement

accumulés et que soudain nous voyons fondre comme beurre en poêle".⁴⁴ En réalité le vieux militant était, comme il l'écrit en septembre 1940, en proie à un "désespoir désespéré".⁴⁵

A René Maublanc, alors en vacances en Loire-Inférieure occupée, Jean-Richard Bloch résume sa vision révolutionnaire des choses: "Une lutte gigantesque commence [...] Peut-être n'y parviendrons-nous pas tout de suite, ni même de notre vivant. Il n'en faut pas moins entamer la lutte sans retard".⁴⁶ Pour être bien comprise, cette phrase doit être replacée dans son contexte; Jean-Richard Bloch se place clairement dans une perspective de révolution socialiste, à plus ou moins long terme, perspective qui nourrit son optimisme et sa volonté de combat. Maublanc, à cette date, communisant, dit partager cet optimisme, et même à un degré plus grand encore, en raison, lui, des conséquences des événements internationaux actuels et à venir (il évoque le "moment que choisira l'URSS"). Notons, car le fait est rare, l'allusion admirative que fait Maublanc à de Gaulle et à la radio de Londres, allusion que ne relèvera pas Jean-Richard Bloch sur le moment.⁴⁷

Au début septembre 1940, Jean-Richard Bloch semble bien renseigné sur la situation à Paris; il donne, en effet, toujours sous forme codée, des informations sur l'attitude des Occupants à l'égard du parti:

A Paris, la manière forte a succédé, à l'égard d'un ancien parti d'extrême gauche, aux coquetteries par lesquelles on avait essayé d'amadouer ledit ex-parti, en juillet. Manière très forte même.⁴⁸

Il donne également des informations sur les débuts de la mise en oeuvre de la politique antisémite: "évacuation systématique des fonctionnaires non-aryens" dans les "administrations «françaises» centrales de l'Abetzland" et des échos sur la nouvelle presse parisienne. Enfin il faut constater qu'il a, malgré son antifascisme, intériorisé, un temps, les analyses pacifistes du parti: "les impressions que donnent les soldats occupants sont de plus en plus encourageantes".⁴⁹

Autre témoignage sur son état d'esprit au début de l'occupation allemande, durant l'été 40, celui de Jean Bruller, le futur Vercors. Après avoir reçu une lettre de Jean-Richard Bloch, il lui écrit: "C'est que j'admire le magnifique espoir dont déborde votre lettre – mais que je ne parviens pas à le partager".⁵⁰ A la différence de Jean-Richard Bloch qui a la conviction que la défaite et ses suites sont des conséquences de la trahison des classes dirigeantes, effrayées par la possibilité d'une révolution sociale, Bruller nourrit son pessimisme de la constatation que la défaite est quelque chose de pire encore,

une effroyable incurie, un monument de gabegie [...], un manque de conscience généralisé de la part des chefs [...]. Et pour le bas eh! bien, c'est là que réside je crois la trahison des Grands. Et elle date de loin; abêtir la masse.⁵¹

Vercors tiendra plus tard à rendre hommage à l'homme qui ouvrit pour lui en cet "été sinistre", "la première fenêtre sur l'espoir":

Huit grandes pages de belle écriture souple et puissante. Huit pages d'espérance. «Le peuple de France» disait-il. Cette fuite sur les routes? Débâcle organisée par l'ennemi lui-même, par cette mise au point diabolique d'une technique d'utilisation des vieilles peurs ancestrales [...] Mais qu'est-ce? disait-il. Rien. Un accident. On ne peut pas détruire un peuple, et il est là, il se retrouvera, il se retrouve déjà, l'ennemi est déjà vaincu.⁵²

A quel moment Jean-Richard Bloch a-t-il envisagé de partir pour l'URSS, ne se sentant plus en sécurité en France? Un document en russe trouvé dans les archives du Komintern à Moscou révèle que cette éventualité a été envisagée avant la mi-octobre 1940. En effet, ce document daté du 17 octobre 1940, signé du chef du personnel de la section des Cadres du Comité exécutif de l'Internationale Communiste, fait état d'une demande de la direction du PCF et de son représentant auprès du Comité exécutif de l'Internationale pour que Jean-Richard Bloch et sa famille puissent entrer en Union Soviétique. Cette demande a été appuyée par le responsable de la section des Cadres en raison de la situation difficile de Jean-Richard Bloch ("Aujourd'hui il court un grand danger en France") et en raison de sa fidélité au parti: Jean-Richard Bloch est présenté comme un grand écrivain, un grand militant du Front populaire, entré au parti en avril 1938, qui s'est toujours bien comporté, a prouvé son dévouement au parti et à l'URSS, notamment en témoignant au procès des députés communistes.⁵³

Dès le 1^{er} octobre 1940, Bloch écrit à ses amis Cohen: "nous laissons nos décisions mûrir spontanément à la faveur des événements et circonstances", énumérant les trois possibilités qui s'offrent alors à lui, le retour à la Méricote pour l'hiver, le campement à Paris dans un autre appartement ou des "visées vers d'autres longitudes ou latitudes".⁵⁴

A la mi-novembre 1940, Jean-Richard et Marguerite Bloch ont reçu des passeports soviétiques à leur nom, de l'ambassade soviétique à Paris. Dans une lettre à sa fille Claude (qui, mariée au poète Arturo Serrano y Plaja, républicain espagnol, put avec lui quitter la France à destination du Chili en janvier 1940), il lui annonce à mots couverts mais aisément déchiffrables que, lui et sa femme, "ont reçu à l'improviste, à leur grande surprise et émotion, leur nationalité soviétique et leur passeport, fruit d'une décision spontanée de C. des Com. du peuple".⁵⁵

Jean-Richard Bloch ne cache pas qu'il pense se rendre en URSS dès que le voyage sera devenu possible, ajoutant que "leurs perspectives personnelles dans leur pays natal sont devenues assez sombres" et que lui, en particulier, "privé de la possibilité d'exercer son art, se voyait réduit au chômage le plus stérile. On m'a même assuré que sa sécurité personnelle n'était plus garantie".⁵⁶ Il évoque l'éventualité de se mettre en route vers la Noël si les formalités exigées

“par les pays qu’ils ont à traverser s’accomplissent normalement – ce qui n’a encore rien d’assuré” (ils doivent, en effet, traverser l’Allemagne nazie). Bien qu’allusive, cette lettre est claire: l’ambassade soviétique a fourni des passeports soviétiques et s’est chargée d’obtenir l’autorisation de passage par l’Allemagne, dès octobre 1940. En outre, elle apporte plusieurs éléments d’information essentiels: d’abord elle confirme que Jean-Richard Bloch a été vivement encouragé à partir: “les amis”, écrit-il, les ont pressés de ne pas différer le départ (des proches, des membres de la direction du parti?) pour des raisons de sécurité; puis elle confirme que ce projet est resté secret selon le conseil reçu des Soviétiques (leurs seuls enfants sont au courant, écrit-il); enfin, qu’a joué fortement pour Jean-Richard Bloch, la possibilité de pouvoir “mener une vie de travail honorable” par “l’exercice de son art”.⁵⁷

À l’automne 1940, Jean-Richard Bloch garde toute sa confiance dans la politique stalinienne; évoquant les entretiens Molotov-Hitler, n’écrit-il pas à Marcel Cohen, début décembre, que ce qui a commencé à en filtrer “va remarquablement dans le sens des présomptions et n’est pas de nature à déconcerter ou à décourager, tout au contraire”.⁵⁸ Pourtant c’est le sentiment de précarité qui domine: “Est-ce qu’on va être forcés de partir? Est-ce qu’on va être fourrés dans un camp, en prison”, s’interroge Marguerite Bloch, dans une lettre à Marguerite Cohen, à la Noël 1940.⁵⁹

Au début de l’année 1941, le physicien Paul Langevin va, à son tour, être invité en URSS. Il vit alors en résidence surveillée à Troyes où les autorités d’Occupation l’ont envoyé. Son arrestation par les Allemands, le 30 octobre 1940, son incarcération à la prison de la Santé (où il reste jusqu’au 7 décembre) ont suscité des protestations de la communauté scientifique internationale.⁶⁰ Elles suscitèrent aussi les premières manifestations de résistance communiste dans l’Université (avec la fondation par Jacques Decour, Jacques Solomon et Georges Politzer de l’*Université libre* clandestine). Proche du parti communiste sans lui donner son adhésion, Langevin, comme vice-président du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (1934–1936), président du Comité mondial de lutte contre la guerre et le fascisme (1935–1939), a vigoureusement dénoncé la politique expansionniste de l’Allemagne hitlérienne et son idéologie raciste. Admirateur de l’URSS, ferme partisan de l’alliance franco-anglo-soviétique, il a exprimé publiquement, au lendemain du pacte germano-soviétique, sa stupéfaction devant la volte-face soviétique d’août 1939; mais il a protesté contre la répression menée par le gouvernement Daladier à l’encontre des communistes et est venu en mars 1940 témoigner au procès des députés communistes inculpés.

Tandis que l’invitation soviétique à Jean-Richard Bloch est restée secrète, une certaine publicité est donnée à l’invitation adressée à Langevin. Dans son numéro du 27 janvier 1941, l’*Université libre* clandestine annonce que l’Union Soviétique a offert l’hospitalité au savant “poursuivi par les autorités d’occupation, frappé par le gouvernement de Vichy” (Langevin a été démis de

ses fonctions au Collège de France par le gouvernement de Vichy, le 20 novembre 1940, à la demande des autorités allemandes). On sait par les archives conservées par Paul Langevin que, dès la mi-décembre 1940, le physicien Kapitza, ami de Langevin et membre de l'Académie des Sciences de l'URSS, a fait des démarches auprès du gouvernement soviétique pour inviter le savant, soulignant l'intérêt de sa présence pour le développement de la science soviétique.⁶¹

Peut-on en conclure qu'à la fin de l'année 1940, les Soviétiques ont envisagé de faire venir en URSS des intellectuels communistes ou sympathisants dont la situation, sous l'occupation allemande, est précaire? Si rien ne permet de dire que Jean-Richard Bloch ait été à l'origine de cette invitation, il est certain, en revanche, qu'il a joué un rôle d'intermédiaire entre l'ambassade soviétique et le savant. Jean-Richard Bloch rencontre Langevin, dès sa libération de la Santé (à la suite des protestations internationales), début décembre 1940.⁶²

Début janvier 1941, Jean-Richard Bloch rend visite à Langevin à Troyes en compagnie d'un membre important de l'ambassade soviétique.⁶³ Une lettre de Paul Langevin à Jean-Richard Bloch, le 17 janvier 1941, confirme clairement les contacts pris à cette occasion: "Puis-je vous demander de bien vouloir faire parvenir les lettres ci-jointes à M. Kisselov, après en avoir pris connaissance. Ma réponse à Kapitza est conforme à ce que je vous en avais dit lundi dernier".⁶⁴ Langevin hésitait à faire des projets d'avenir avant d'être fixé sur sa situation administrative. Il estimait vraisemblable d'avoir à quitter le Collège de France et l'Ecole de Physique et de Chimie: "j'accepterai, au moins pour quelques temps, l'offre qui m'est faite. Je souhaite vivement que cela nous permette de partir ensemble – mais serai-je autorisé à partir?"⁶⁵

Langevin pressent à juste titre que l'autorisation de départ sera difficile à obtenir. Des documents, conservés dans les archives du Ministère de l'Education nationale à Vichy, prouvent que le ministre, Jérôme Carcopino, ne voyait pas d'inconvénient à autoriser Langevin à accepter l'invitation de l'Académie des Sciences de l'URSS, mais que les autorités allemandes s'y sont opposées "absolument" (document daté du 7 avril 1941 en provenance du Cabinet du Ministre de l'Education Nationale, faisant état d'une conversation avec Fernand de Brinon).⁶⁶ La personnalité hors pair de Langevin, son prestige de savant et de militant antifasciste, joints au fait qu'il avait désapprouvé publiquement le pacte germano-soviétique, peuvent expliquer que les Occupants aient choisi d'en faire un otage.

Des échanges que Jean-Richard Bloch a eus avec Langevin, il ressort que celui-ci envisageait plutôt un séjour de courte durée, destiné à lui permettre de retrouver des conditions de travail propices. Dans l'esprit de Jean-Richard Bloch, il s'agissait surtout de mettre le savant à l'abri des persécutions allemandes. D'ailleurs, dès son arrivée à Moscou, il soumet à André Marty les noms d'intellectuels (dont celui de Langevin) qu'il estime menacés et qu'il suggère d'inviter en URSS.

Aux premiers mois de 1941, Jean-Richard Bloch sentant les menaces s'appesantir sur lui comme communiste et comme juif, ayant des difficultés à être publié, a donc pris la décision de partir pour l'URSS. Sûre et efficace une prise en charge s'est présentée, à destination d'un pays dans le destin duquel il a foi. Ainsi s'explique qu'il n'ait pas véritablement envisagé un départ pour les Etats-Unis, à l'instar d'autres intellectuels menacés comme juifs et/ou comme antifascistes, André Breton, Victor Serge, Claude Lévi-Strauss, Max Ernst et parmi les communistes, Vladimir Pozner, Fernand Léger.

La correspondance avec Jean Paulhan offre, là encore, un reflet fidèle de l'état d'esprit de Jean-Richard Bloch. Dès janvier 1941, celui-ci est informé par Paulhan de l'existence d'un comité chargé d'organiser les départs pour l'Amérique de professeurs et d'intellectuels français: le 23 janvier, Paulhan lui annonce qu'il est "sur la piste"⁶⁷ et qu'il a, d'autre part, écrit à Armand Petitjean⁶⁸ (critique de la *N.R.F.* qui, après sa démobilisation, travaille aux Chantiers de Jeunesse à Vichy). Un peu plus tard, il lui signale que la Légation du Chili où travaille un ami d'Aragon, s'occupe activement des intellectuels qui veulent partir pour l'Amérique.⁶⁹ Paulhan effectue des démarches en faveur de Jean-Richard Bloch au ministère de l'Education Nationale pour savoir dans quelles conditions celui-ci pourrait obtenir une invitation pour les Etats-Unis.⁷⁰

Au début février 1941, Paulhan donne des nouvelles plutôt pessimistes de ses démarches et de celles effectuées par Petitjean: "Vichy fera traîner les choses, et probablement refusera" – "à cause de *Ce Soir* etc..." précise-t-il.⁷¹ Il lui conseille cependant d'essayer, de son côté, d'obtenir une invitation aux Etats-Unis pour des conférences. Bloch se montre touché de l'amicale sollicitude de Paulhan (notamment à l'égard de son fils prisonnier), mais il ne cherche pas à bénéficier de la "filière américaine". "Les réponses décourageantes que vous avez obtenues partout ne m'étonnent pas – lui écrit-il le 7 février. On est fait comme des rats. La trappe est bien refermée".⁷² En même temps que Jean-Richard Bloch exprime ce sentiment d'enfermement, il annonce à Paulhan qu'il vient d'apprendre par Frans Masereel qu'un visa d'entrée au Chili est parvenu à la légation de ce pays à Vichy pour lui et sa femme, comme pour Aragon et sa femme.⁷³ Sans doute, Jean-Richard Bloch est-il à ce moment trop engagé vis-à-vis des Soviétiques pour envisager un autre pays d'accueil; il écrit à Paulhan qu'il ne voit guère le moyen d'utiliser "cette précieuse faculté qui (lui) est offerte à l'improviste". On comprend qu'ayant repoussé l'idée de partir pour le Chili où il était invité, Jean-Richard Bloch n'ait pas réellement envisagé de partir pour les Etats-Unis. D'ailleurs, il écrit clairement à Paulhan le 11 février qu'il se gardera de rien solliciter:

Me sachant "marqué" je n'aurai pas la simplicité d'attirer sur moi le regard des Puissants, qui sont aujourd'hui des Malveillants et des Bêtes [...]. Je laisserai agir les événements sans me soucier de leur donner la moindre impulsion. Ce fut ma règle de conduite pendant toute la "première guerre".

Elle me semble être la seule où la dignité et la prudence trouvent à la fois leur compte. En outre, cette possibilité flatte un puissant souhait de ne pas m'éloigner d'ici, de la France, de mes compatriotes et même, (mais ceci très à l'arrière plan, il me faut l'avouer) de mes enfants, de ma mère et de mes proches. Il va se passer ici de si grandes choses, la France est au moment de devenir un lieu si auguste, Paris un tel Golgotha, tant de douleur, d'énergie, de passion, de sacrifice, d'espoir vont se disputer la place, un tel acte tragique va se jouer dans ces dix lieux carrés ruisselants d'histoire, que je n'ose songer à ce que seraient ma vie et ma pensée dans un autre hémisphère [...].⁷⁴

Emouvante lettre, une des rares lettres de cette période dans laquelle Jean-Richard Bloch dévoile ses réactions les plus intimes et les plus contradictoires. Au moment même où nous savons qu'il a proposé à Langevin de partir avec lui pour l'URSS, il exprime sa répugnance profonde à s'éloigner de France, en même temps qu'un certain fatalisme (ne pas devancer le destin). "Je partirai si la porte de la trappe présente une fissure, je ne la pratiquerai pas de mes mains".⁷⁵

Dans une conférence prononcée en 1946 sur Staline, Jean-Richard Bloch rappela que, clandestin en zone occupée, il avait travaillé plusieurs mois avant son départ en liaison avec les premières organisations clandestines de résistance.⁷⁶ Malheureusement, il ne donne aucune autre précision. On peut supposer que, depuis l'hiver 1940-1941, il était entré en contact avec les milieux de la résistance universitaire communiste où militait sa fille France et qu'ayant rencontré plusieurs fois Paul Langevin à Troyes, au début 1941, il avait connaissance de l'action menée autour de l'*Université libre*, feuille clandestine fondée par Georges Politzer, Jacques Solomon (gendre de Langevin) et Jacques Decour dont le premier numéro, lancé après les manifestations en faveur de Langevin des 8 et 10 novembre, porte la date de novembre 1940. Cette supposition est étayée par une information donnée par Jean-Richard Bloch lui-même à Marty, lors des conversations qu'il eut avec lui à son arrivée à Moscou: "Les deux premiers numéros de "La Pensée libre", revue des sciences, des arts, de la littérature, avec des articles de Jean-Richard Bloch devait être éditée, à son départ par le Parti" (10 mai 1941).⁷⁷ *La Pensée libre*, première revue clandestine destinée aux intellectuels, fondée par Decour, Politzer et Solomon, et dont le premier numéro porte la date de février 1941, est essentiellement rédigée par des intellectuels communistes, violemment anti-nazis, restés fidèles à l'URSS et au système soviétique, et s'inscrivant dans les analyses politiques et l'orientation stratégique du PCF; mais comme l'a montré Roger Bourderon, à propos notamment des écrits clandestins de Politzer sur le racisme hitlérien, parus dans le premier numéro de *La Pensée libre*⁷⁸, Politzer contribue, par son action, à la réorientation stratégique en cours au sein de l'Internationale et des partis nationaux, au début 1941, "liant la libération nationale à la libération sociale, à la stratégie de Front national axée sur l'objectif unique de la libération nationale". (C'est à la mi-mai 1941 que le PCF lance son

appel à la constitution d'un "front national de l'indépendance de la France"). Stratégie de Front national qui est celle de Jacques Decour lorsqu'il cherche à faire de *La Pensée libre* une revue qui ne soit pas étroitement communiste et s'ouvre à tous les écrivains résistants⁷⁹; en liaison avec Jean Paulhan et Jacques Debû-Bridel, il mettra sur pied le premier *Comité national des écrivains*, après la constitution du *Front national*.

Nous n'avons aucun moyen de savoir – les textes étant anonymes ou signés de pseudonymes – si les articles rédigés par Jean-Richard Bloch pour *La Pensée libre* ont été publiés dans les deux numéros parus. Seuls les textes de Politzer, *L'obscurantisme au XX^e siècle*, *Révolution et contre-révolution au XX^e siècle*, ont pu être identifiés. Il est sûr, en tout cas, qu'à la veille de son départ pour l'URSS, au printemps 1941, Jean-Richard Bloch se place clairement sur des positions "Front national":

J'ai quitté avec douleur non seulement mes enfants engagés dans la lutte nationale au sein de notre Parti Communiste français, mon fils prisonnier en zone "libre", un de mes gendres prisonnier politique à Paris, ma vieille maman malade que je n'ai pas vue depuis un an, mais encore ce peuple, le mien, – hier dupé, abandonné, vendu, – aujourd'hui foulé, dépouillé, ruiné, réduit au désespoir, et qui se prépare tout entier, la rage au coeur et les poings serrés, à sa guerre de libération.

Mais je n'ai pas quitté tant d'êtres chers et de camarades valeureux que pour mieux collaborer à leur affranchissement, lequel ne trouvera son accomplissement qu'au sein de la grande Internationale des peuples libres. Car plus que jamais, la lutte pour la patrie apparaît comme un épisode inséparable de la lutte mondiale pour l'Internationalisme.⁸⁰

On sera donc moins étonné qu'à ce point de son évolution, reflétant à sa façon l'esprit Front national qui commence à s'affirmer au plus haut niveau, Jean-Richard Bloch ait pu, reçu à son arrivée à Moscou par le représentant du Parti communiste français auprès de l'Internationale, se livrer à une analyse positive du rôle de De Gaulle dans la Résistance:

Dans le silence et dans l'écrasement, dans le désespoir accru par l'incompréhension, une voix inconnue, celle de Londres, a lancé dès le début "pas battus, espoir!" [...] 95 % de Français écoutent de Gaulle. Tous les projets d'un Français tiennent compte de la lutte de de Gaulle contre les Allemands. C'est une des formes du sentiments national, favorable aux Français qui se battent.⁸¹

Aux yeux de Jean-Richard Bloch, de Gaulle et Staline relèvent alors d'une même légitimité, à la fois populaire et nationale.

NOTES

1. Les lettres adressées à JRB auxquelles il est fait référence dans cette étude sont conservées dans le *Fonds Jean-Richard Bloch* à la Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, Nouvelles Acquisitions françaises.

Les lettres de JRB adressées à Marcel Cohen, Georges Duhamel et à Jean Paulhan ont été consultées, également à la Bibliothèque Nationale, en photocopies ou microfilms. Les originales des lettres de JRB à Jean Paulhan se trouvent dans le *Fonds Jean Paulhan. Archives de Paulhan* à l'I.M.E.C. (Institut Mémoire de l'édition contemporaine).

2. Jean-Richard Bloch, *Pasquinade*, article reproduit dans *Europe*, 135–136, mars-avril 1957, p. 147–148.

3. Aragon, *Tous contre l'agresseur!*, cité par Pierre Daix dans Aragon. *Une vie à changer*, édit. mise à jour, Flammarion, 1994, p. 366.

4. Lettre de JRB à sa femme, 12 septembre 1939.

5. Lettre de JRB à Marcel Cohen, 9 octobre 1939. Jean-Richard Bloch et Marcel Cohen sont liés depuis leurs années de lycée à Condorcet, puis d'études à la Sorbonne (1903–1907). Voir Marcel Cohen, *Sur la formation de Jean-Richard Bloch dans les années d'enfance et de jeunesse, La Pensée*, septembre-octobre 1977, p. 19–24. Pour une vue d'ensemble sur Jean-Richard Bloch ainsi que pour l'étude de son engagement antifasciste dans les années trente, je renvoie à l'ouvrage de Jean Albertini, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?*, Editions Sociales, 1981.

6. JRB à Marcel Cohen, 9 octobre 1939. A cette lettre, Marguerite Cohen répondit en disant leur admiration et soulagement "de voir exprimé avec autant de beauté ce que nous pensons, sentons, espérons" (30 octobre 1939).

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Francis Jourdain à JRB (20 février 1940).

10. *Où en est l'Europe après six semaines de guerre?*, manuscrit dactylographié. Archives Claude Bloch.

11. *Où en est l'Europe après six semaines de guerre?*, p. 16

12. JRB à Jean Paulhan, (29 avril 1940). Fonds Jean Paulhan. Commentaire de Jean Paulhan dans sa lettre du 7 mai 1940: "(...) je crois, à vrai dire, que les malheurs que peut entraîner pour nous la trahison russe sont d'une gravité incalculable. Qu'au prix de ces malheurs les injustices dont vous m'entretenez sont bien qu'atroces en soi légères".

13. *Témoignage (29 mars 1940) par Jean-Richard Bloch, La Pensée*, septembre-octobre 1947, p. 3–10.

14. René Lalou et Luc Durtain à JRB, Jean Cassou et l'éditeur Denoël, 27 août 1939. *Fonds Jean-Richard Bloch*, Correspondance, tome XVIII. JRB continua à correspondre avec René Lalou, mobilisé comme officier-interprète le 25 août. Celui-ci maintint sa condamnation du pacte; le 17 septembre, "jour historique où les troupes de Staline attaquent les Polonais dans le dos", il écrit à JRB qu'il juge sa position "décourageante"; le 26 octobre, résumant positivement leurs attitudes respectives, il lui écrit: "nous sommes d'accord sur l'essentiel: il faut d'abord abattre Hitler [...]. Sur l'attitude de Staline, l'avenir, ainsi que vous le dites, nous départagera".

15. Luc Durtain, *A certains amis communistes, L'Oeuvre*, 30 août 1939 (il s'adressait, sans les nommer, à quatre romanciers communistes). Au début de l'Occupation, Luc Durtain donne des chroniques littéraires aux journaux de la Collaboration.

16. *Un Appel de l'Union des Intellectuels français, L'Oeuvre*, 30 août 1939.

17. Cité par Joseph Kvapil, *Romain Rolland et les amis d'Europe*, Prague, 1971, Státní Pedagogické Nakladatelství, p. 108

18. Romain Rolland à Jean Cassou, 30 août 1939. *Fonds Jean Cassou*, Bibliothèque Nationale.

19. Romain Rolland à Jean Cassou, 14 septembre 1939. *Fonds Jean Cassou*, Bibliothèque Nationale.

20. *Ibid.*

21. André Marty, *Conversations avec l'écrivain Jean-Richard Bloch, membre du PCF les 25, 27 avril et jours suivants*, 16 mai 1941. Moscou, Centre russe de conservation et d'étude des documents en histoire contemporaine, CRCEHC, fonds 517, inventaire 3, dossier 47.

Il s'agit probablement du 1^{er} numéro clandestin des *Cahiers du Bolchévisme*, daté 2^e semestre 1939 – janvier 1940, paru en janvier 1940, constitué d'un ensemble de textes exprimant les positions de l'Internationale sur le caractère impérialiste (et non plus antifasciste) de la guerre, avec la publication du fameux discours de Molotov (31 octobre 1939) définissant les nouveaux rapports de l'URSS avec l'Allemagne et dénonçant les buts de guerre "antifascistes" des gouvernements "impérialistes" anglais et français. *L'Appel du PCF* se plaçait clairement dans ce cadre et constituait une autocritique des positions "nationales" de septembre 1939.

22. Jean Cassou, *Une Vie pour la liberté*, Paris Robert Laffont, 1981, p. 122

23. Vercors, *La Bataille du Silence. Souvenirs de minuit*, Paris, les Editions de Minuit, 1992, p. 152-158.

24. *Pantagruel* dont le n°1 porte la date d'octobre 1940, a été le premier journal clandestin. Son créateur, Raymond Deiss, arrêté en 1941, fut exécuté à Cologne en 1943.

25. Dont Cassou est, avec Marcel Abraham et Claude Aveline, un des principaux rédacteurs. Le n°1 daté de décembre 1940, a été rédigé chez Simone Martin-Chauffier et ronéoté au Musée de l'homme. Les suivants, début 1941, seront ronéotés au domicile de Paulhan.

26. Jean Cassou, *op. cit.* p. 159.

27. JRB à Georges Duhamel, 12 janvier 1940.

28. JRB à Jean Paulhan, 19 octobre 1939.

29. *Ibid.*

30. Jean Paulhan à JRB, 1^{er} janvier 1940. Paulhan sonne plusieurs fois à sa porte, rue de Richelieu, lors de voyages rapides à Paris (il a suivi la maison Gallimard dans la Manche).

31. *Ibid.*

32. "N'allez-vous pas revenir à Sybilla?" lui écrit-il le 14 octobre 1939.

33. Jean Paulhan à JRB (7 mai 1940).

34. Voir les explications données par Paulhan sur cette affaire, dans la lettre du 7 mai 1940.

35. JRB à Jean Paulhan, lettre citée, non datée, écrite début mai 1940.

36. *Ibid.*

37. Jean Paulhan à JRB, 14 mai 1940.

38. Edmond Vermeil à JRB, 4 juin 1940.

39. JRB à Jean Paulhan, 5 juin 1940. Dans son témoignage devant le tribunal militaire de Paris, le 29 mars 1940, en faveur des 44 députés communistes poursuivis, JRB a déjà tenu à "avertir du danger qu'il y a à couper la France en deux par une répression aveugle et généralisée..." *La Pensée, Témoignage...*, art. cité, p. 10.

40. JRB à Georges Duhamel, 21 août 1940.

41. JRB à Georges Duhamel, 7 septembre 1940.

42. Francis Jourdain à JRB, 7 août 1940.

43. Francis Jourdain à JRB, 4 avril 1940.

44. *Ibid.*

45. Francis Jourdain à JRB, 12 septembre 1940.

46. JRB à René Maublanc, 3 août 1940, *Trois lettres (août-septembre 1940) par Jean-Richard Bloch, La Pensée*, septembre-octobre 1947, p. 13. Grâce à la publication de ces trois lettres, nous disposons des deux versants de la correspondance de l'été 1940, les lettres de Maublanc se trouvant dans le Fonds Jean-Richard Bloch.

47. Sur le jugement de JRB sur le gaullisme au printemps 1941, voir infra p. 136.

48. JRB à René Maublanc, 12 septembre 1940, art. cité, p. 17. JRB fait sans doute allusion aux tentatives de republication de *l'Humanité* en juillet 1940 et aux démarches auprès des autorités allemandes.

49. *Ibid.* p. 18

50. Jean Bruller à J.R.B., 20 septembre 1940.

51. *Ibid.*

52. Témoignage de Vercors dans le n° spécial d'*Europe* consacré à JRB, *Un souvenir, Europe*, 135-136, mars-avril 1957, p. 59-61.

53. Fonds 495, inventaire 270, dossier 7360. Dossier personnel de Jean-Richard Bloch, Moscou, CRCEDHC.

54. JRB à Marcel Cohen, 1^{er} octobre 1940.

55. JRB à Claude Bloch, 16 novembre 1940. Archives personnelles de Claude Bloch.

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

58. JRB à Marcel Cohen, 6 décembre 1940.

59. Marguerite Bloch à Marguerite Cohen, 25 décembre 1940.

60. Einstein est intervenu pour lui obtenir un poste aux Etats-Unis. Voir Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin. Science et vigilance*, Paris, Belin, 1987, p. 209.

61. *Fonds Paul Langevin*, Ecole supérieure de Physique et de Chimie industrielles de la Ville de Paris.

62. A la veille de son départ pour Troyes, Langevin a réuni chez lui à dîner, Henri Wallon et les Jean-Richard Bloch (lettre de JRB à Marcel Cohen, 9 décembre 1940).

63. Il dit, à mots couverts, mais transparents, à Marcel Cohen qu'il va se rendre à Troyes, avec un "haut et puissant ami", à la demande de celui-ci, en voiture "officielle" (lettre de JRB à Marcel Cohen, 8 janvier 1941).

64. Paul Langevin à JRB, 17 janvier 1941. Une copie de la lettre de Langevin à Kapitza en date de ce même 17 janvier se trouve dans le *Fonds Paul Langevin*. On y trouve également la photocopie de la lettre, en date du 15 mars 1941, du secrétaire de l'ambassade soviétique, Tarasov, faisant part officiellement à Langevin de l'invitation de l'Académie des Sciences de l'URSS.

65. *Ibid.*

66. *Archives du Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale*, Archives Nationales, 72 AJ 251.

67. Jean Paulhan à JRB, 23 janvier 1941.

68. Armand Petitjean m'a confirmé les démarches effectuées, à la demande de Paulhan, en faveur d'un départ de JRB, au cabinet du Ministre de l'Intérieur, Marcel Peyrouton où il disposait de complicités; la réponse a été négative à cause des positions politiques du P.C. (lettre du 15 mai 1994). Paulhan a également demandé à Petitjean de s'informer des charges qui pèsent sur Michel Bloch, le fils de Jean-Richard Bloch, détenu à Thiers et qui doit être jugé.

69. Jean Paulhan à JRB, 6 février 1941.

70. JRB le remercie dans une lettre du 7 février 1941.

71. Jean Paulhan à JRB, 6 février 1941.

72. JRB à Jean Paulhan, 7 février 1941.

73. *Ibid.* Il se demande qui est à l'origine de cette "prévenance": son gendre Serrano y Plaja, des poètes chiliens comme Neruda?

74. JRB à Jean Paulhan, 11 février 1941.

75. *Ibid.*

76. Il ajoutait: "lesquelles (je dois à la vérité de le dire étaient communistes et n'avaient pas attendu pour entrer dans la bagarre le 22 juin 1941, comme tant de calomniateurs s'acharnent encore à le prétendre)". *Staline, l'homme du communisme*, Paris, Editions sociales, 1949, p. 20. Cette affirmation doit naturellement être nuancée d'un point de vue historique: voir en ce qui

concerne la Résistance intellectuelle, Jacques Debû-Bridel, *La Résistance intellectuelle*, Paris, Julliard, 1970; Martin Blumenson, *Le Réseau du Musée de l'homme. Les débuts de la Résistance en France*, Paris, Le Seuil, 1979. On renvoie aussi à la thèse récente d'Anne Simonin sur les Editions de Minuit, à paraître aux Editions de l'I.M.E.C. L'affirmation de JRB est conforme à ce que sera, jusqu'à une date récente, l'historiographie communiste, tendant à passer sous silence l'adoption, à partir d'octobre 1940, des analyses de l'Internationale communiste sur la nature de la guerre impérialiste et de la tactique "pacifiste révolutionnaire" en découlant.

77. Texte cité, Moscou, CRCEDHC.

78. *Politzer contre le nazisme...*, Textes clandestins présentés par Roger Bourderon, Paris, Messidor – Editions sociales, 1984, p. 29.

79. Le deuxième et dernier numéro de *La Pensée libre* parut en février 1942. Il contenait le "manifeste des écrivains de zone occupée", rédigé par Decour, ainsi que des articles à la gloire de l'Union Soviétique. Un numéro de *La Pensée libre*, commandé par Decour, dans l'esprit Front national du manifeste, à Pierre de Lescure et Vercors a été perdu. Le manifeste de Decour parut après sa mort, dans le premier numéro des *Lettres françaises*, en septembre 1942.

80. JRB à Staline (Moscou 1^{er} mai 1941), copie dactylographiée, *Fonds Jean-Richard Bloch*, Correspondance, tome 44.

81. André Marty, "Conversations avec l'écrivain Jean-Richard Bloch, membre du P.C.F. les 25, 27 avril et jours suivants", Moscou, CRCEDHC, texte cité.

Michel TREBITSCH (Institut d'histoire du temps présent, CNRS, Paris)

Jean-Richard Bloch intellectuel européen

“Nous sommes tous propriétaires dans le monde. Les plus malheureux ont une maison, des terres, un parc. Les plus riches ont leurs propriété répandues à la surface du globe”: nulles mieux que ces premières lignes de son essai *Destin du siècle* ne sauraient exprimer la relation étroite et mystérieuse qu’il y a en Jean-Richard Bloch entre son attachement à la France et son sentiment de l’universel. “Pour moi, je possède un banc à Chartres”¹. Ce banc dans la cathédrale de Péguy n’incarne pas seulement la nation, mais aussi le peuple, la révolution, la mémoire, le patrimoine de l’humanité. L’Europe de Jean-Richard Bloch est en quelque sorte l’espace géographique, historique et mythologique où s’aventurent et s’affrontent les valeurs universelles dont la France a transmis le message.

Peut-on dire de Jean-Richard Bloch qu’il est un intellectuel européen? S’il s’agit de déceler des influences, une ouverture à la littérature et aux réalités des autres pays du continent, peut-on découvrir chez lui une écriture européenne? S’il s’agit d’analyser un discours européen qui lui serait propre, est-il possible de l’assimiler à ce milieu du “*Geist* européen”, à cette “République des esprits” qui a rêvé de préfigurer l’union politique de l’Europe? De telles interrogations l’ancrent à l’entre-deux-guerres, sinon même aux seules années 1920, antérieures à la montée des périls, alors que son oeuvre commence avant 1914 et se poursuit pendant la guerre et même au-delà. Mais il ne pouvait être question ici que d’esquisser quelques pistes, pour au moins deux raisons. D’une part, ce texte ne reprend pas mon intervention orale de Villiers-sur-Marne, qui poursuivait, à propos de Jean-Richard Bloch, une réflexion plus générale sur les intellectuels juifs, mais qui risquait de faire double emploi avec les contributions de Carmen Figuerola, Montserrat Parra et Jean Albertini, même si l’identité juive de Jean-Richard Bloch éclaire, comme j’essaierai de le montrer, sa vision européenne et son universalisme². D’autre part, les lignes qui suivent doivent être considérées comme une sorte de préface au colloque sur le même thème que doit organiser l’association Etudes Jean-Richard Bloch à l’occasion du cinquantenaire de sa mort.

S'il fallait s'en tenir aux textes, on trouverait bien peu d'évocations directes de la question européenne chez Jean-Richard Bloch. On peut traquer, au détour d'une phrase, dans ses essais comme dans ses oeuvres de fiction, dans ses récits de voyages ou dans ses reportages, une vision, parfois fulgurante, de ce qui constitue, selon lui, la spécificité, la crise, l'avenir de la civilisation européenne. On peut repérer, dans tel texte d'intervention, dans telle signature au bas d'un manifeste, des prises de position en faveur de la paix ou du rapprochement entre les peuples. Mais à aucun moment de sa trajectoire littéraire et politique Jean-Richard Bloch ne se définit comme un penseur ou un militant de l'Europe. C'est donc, selon nous, de manière plus oblique qu'il faut aborder le problème.

Ainsi, pour se faire une idée de ce que connaissait de l'Europe cet agrégé d'histoire qui s'initia aussi à la géographie de Vidal de la Blache, pourrait-on établir le relevé de ses voyages. Fasciné par la technique et la vitesse, amoureux des locomotives, des cargos et des automobiles, Jean-Richard Bloch n'est pas sans rappeler le bourlingueur impénitent à la Cendrars, sinon l'habitué des sleepings comme Valéry Larbaud ou Paul Morand. Il n'a pas hésité dans sa jeunesse à enfourcher son vélo pour sillonner les pays voisins, de Rhénanie aux Pays-Bas (et jusqu'au Danemark), puis de Rotterdam en Angleterre³. Sans doute faut-il distinguer les fugues des missions, le touriste libre de ses mouvements de l'écrivain reconnu en tournées de conférences, du journaliste en Espagne, où il se rend en mai puis en août 1936, du réfugié en Russie, qu'il a visitée dès 1934 à l'occasion du Congrès des écrivains soviétiques, et où il demeure de 1941 à la fin 1944. Il n'est guère de pays européens qu'il n'ait parcourus, souvent dès avant 1914, puis retrouvés pour raisons professionnelles au cours des années 1920-1930⁴. Même si c'est en Allemagne ou en Autriche qu'il retourne le plus souvent, que ce soit par exemple pour la représentation du *Dernier Empereur* à Berlin en 1928 ou pour des tournées de conférences qui le mèneront de Vienne à Dresde, Leipzig, Salzbourg. Ses voyages le conduisent même hors d'Europe, Maghreb frôlé en 1914 à son retour d'Italie, Sénégal jusqu'où l'entraîne, au lendemain de la guerre, un périple destiné à soigner les séquelles de ses blessures, Palestine qu'il est un des rares Européens à visiter en 1925, à l'occasion de l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem. De tous ces voyages, il rapporte images et récits, une exploitation littéraire qui s'ébauche sous le titre commun *A la découverte du monde connu*⁵.

Il rapporte aussi des contacts, des amitiés, et c'est pourquoi la source incomparable, comme à tant d'autres égards, pour se représenter le rayonnement européen de Jean-Richard Bloch, est sa monumentale correspondance. Passeur, médiateur, mentor? Les liens que tisse Jean-Richard Bloch avec un certain nombre d'intellectuels européens font ressortir peut-être avant tout la figure du

messenger, dans tous les sens du terme. Qu'il s'agisse d'amitiés profondes et durables nouées au gré des rencontres et des voyages, de relations engagées à l'occasion de projets éditoriaux, pour des revues comme *L'Effort libre* ou *Europe*, ou de manifestations et d'engagements idéologiques et politiques, la correspondance, parce qu'elle est par nature à la charnière de l'espace public et de l'espace privé, permet de caractériser ce qu'on pourrait appeler les réseaux européens de Jean-Richard Bloch. Il faut ici entendre l'expression dans un sens fort, celui de "correspondance-réseau" que nous avons tenté de définir ailleurs⁶. Elle a pour fonction de rapprocher pour des idéaux ou des objectifs communs des individus et des groupes autour d'une figure centrale, d'un personnage-carrefour. Le réseau peut être formel, la correspondance s'identifiant presque à un bulletin de liaison, ou informel, structuré et restructuré au gré des préoccupations et des conjonctures. Et c'est ainsi que nous apparaît la correspondance de Jean-Richard Bloch, en particulier sa correspondance internationale.

Il faudrait pouvoir cartographier ces relations internationales de Jean-Richard Bloch, en intégrant des données quantitatives de densité de correspondance, mais aussi des données qualitatives, en distinguant notamment les périodes. C'est ce type de travail que nous pourrions imaginer dans la perspective d'un colloque et nous nous en tiendrons ici à quelques exemples. Il faut souligner cependant qu'à peu près toute la carte de l'Europe, d'Est en Ouest, serait recouverte par ce tissu de relations. Bien entendu, nombre de ces correspondances, d'ailleurs réduites à une ou quelques lettres, tiennent à des convenances ou à des intentions déterminées. Ainsi l'Italie, à moindre degré l'Angleterre, tiennent une place importante avant 1914, en liaison avec les thèmes abordés dans *L'Effort libre* et les relations établies avec *La Voce* ou par exemple *The New Age* d'Arnold Bennett. Les correspondants espagnols et russes grossiront, quant à eux, au cours des années 1930, à mesure que se développe le combat antifasciste de Jean-Richard Bloch. Dans tous les cas, il faut noter que ce ne sont pas forcément les figures les plus connues qui fournissent les échanges les plus intéressants (Ehrenbourg, Ramuz, Rilke, Freud): ainsi trouvera-t-on plus de choses dans la correspondance de l'écrivain russe Mikhaïl Apletine, dans celle de Robert de Traz (*Revue de Genève*), dans les correspondances italiennes de Prezzolini, Salvemini, Guglielmo Ferrero.

Contentons-nous ici de signaler la densité des correspondances concernant l'Allemagne, le rapprochement franco-allemand, le pacifisme, voire les milieux européenistes, briandistes de gauche ou socialisants. Les correspondants allemands de Jean-Richard Bloch sont particulièrement nombreux, parce que, pour cet intellectuel pétri de culture germanique, l'Allemagne est un horizon permanent dès avant 1914, même si c'est avec le milieu des émigrés antifascistes des années 1930 que se noueront les liens les plus étroits. Soulignons en tout cas les échanges avec des écrivains comme Alfred Döblin, Rudolf Leonhard,

Heinrich Mann, Anna Seghers, Ernst Toller, des critiques et essayistes tels que Erich Auerbach, Otto Grautoff, Leo Spitzer. Il faut y ajouter les relations très intenses, et qui mériteraient une étude à part entière, avec des critiques bons connaisseurs de l'Allemagne, tels qu'André Germain, et surtout avec le milieu des germanistes français, Charles Andler, Félix Bertaux, Geneviève Bianquis, Edmond Vermeil, avec une mention particulière pour les centaines de lettres de l'ami de jeunesse Maurice Cahen et les plus de 90 lettres du jeune Robert Minder. On ne peut que rattacher à cet intérêt pour l'Allemagne les liens avec les militants du rapprochement franco-allemand, métis culturels comme Yvan Goll ou Albert Schweitzer, pacifistes comme Jeanne et Michel Alexandre, à la charnière du politique et du culturel comme Pierre Viénot, fondateur du Comité de documentation et d'information franco-allemand, ou le comte de Coudenhove-Kalergi, fondateur du mouvement paneuropéen.

La République des esprits

Jean-Richard Bloch appartient pleinement à cette confrérie internationale des lettres qui s'est ouverte depuis la fin du XIX^e siècle aux quatre vents de la modernité européenne. Le socialisme dreyfusien lui inspire dès sa jeunesse un internationalisme qui, à l'instar de Jaurès, ne l'éloigne pas de la nation et le sensibilise aux influences esthétiques qui se succèdent par vagues et par modes d'Allemagne, de Russie, de Scandinavie, d'Italie. Sur la question européenne comme sur tant d'autres, l'engagement littéraire de Jean-Richard Bloch n'est pas séparable de son engagement politique. Dans l'entre-deux-guerres, et jusque dans son engagement antifasciste et communiste, elle ira donc de pair non seulement avec celle de la paix, du rapprochement franco-allemand, mais plus largement avec une interrogation sur les valeurs de la démocratie occidentale affrontée d'abord à la révolution russe et à l'essor américain, puis aux régimes fascistes.

Ainsi l'ouverture de Jean-Richard Bloch aux courants de la littérature et de l'art européens est au cœur de son action de critique, d'essayiste, d'homme de revues dès avant 1914. L'expérience de sa revue *L'Effort libre* s'éclaire, on l'a dit, par les relations qui se nouent avec des revues étrangères, *The New Age* d'Arnold Bennett, *Der Sturm* d'Herwarth Walden et surtout *La Voce* de Prezzolini. L'Italie paraît même servir de modèle et de référence à *L'Effort*, qui lui consacre un "numéro italien" (25 septembre 1910) et propose les premières analyses du futurisme de Papini et Marinetti⁷. Plus largement, c'est à cette circulation internationale que s'attache l'enquête sur le rayonnement de la culture française, sur ce que la revue appelle "l'irrédentisme", dans le numéro de fin 1910, avec des articles sur sa réception en Allemagne, en Angleterre, en Grèce, dans les pays scandinaves et jusqu'en Abyssinie⁸. De même, c'est dans

L'Effort libre de novembre 1913 que Valéry Larbaud, auréolé de sa renommée de nomade planétaire et de grand traducteur, publie son article *De la traduction*, qui prend position pour la traduction littéraire contre la traduction littérale dans un important débat de l'époque⁹. Et cette ouverture à l'étranger débouche sur un projet idéologique, comme en témoignent une brochure sur l'Europe que Léon Bazalgette, l'introduit de Walt Whitman, publie aux éditions de *L'Effort libre* en 1913 et surtout l'émergence du thème de la "civilisation révolutionnaire", spontanément imaginée en termes internationaux: "Prenez un Balzac moins sa hantise de l'or, un Kipling purifié de son impérialisme, un Tolstoï mieux informé de l'Europe [...], et voyez ce que nous donnerait cet extraordinaire mélange de trois puissances, celle de la vision, celle de l'amour, celle de la production. Concevez un tel homme: vous aurez le génie de la Renaissance révolutionnaire"¹⁰.

Une analyse de même nature serait à mener sur la revue *Europe* et sur le rôle que Jean-Richard Bloch y tient, comme aux éditions Rieder, où on lui doit par exemple la mise en forme des manuscrits de Panaït Istrati, pour faire connaître les littératures européennes¹¹. Même si on les compare à la *NRF*, à *Commerce*, à la *Revue européenne*, les sommaires d'*Europe* sont exceptionnellement ouverts sur l'étranger, qu'il s'agisse de textes, notamment de jeunes romanciers qu'elle publie en feuilletons, ou de comptes rendus, où la revue se montre particulièrement à l'affût des traductions. Surtout, *Europe*, dans la foulée du pacifisme rollandien, apparaît européenne par ses options idéologiques: le dernier article qu'y publie Romain Rolland avant la Seconde Guerre mondiale ne s'intitule-t-il pas *Deuil sur l'Europe* (15 avril 1939)? Venus pour la plupart de la critique du nationalisme, pour certains, comme Jean-Richard Bloch, du mouvement et de la revue *Clarté*, les collaborateurs d'*Europe* oeuvrent pour le rapprochement franco-allemand et se reconnaissent dans l'idée de *Patrie européenne*, titre de l'article-manifeste de René Arcos dans le premier numéro de la revue (15 février 1923). C'est ce thème qu'on retrouve dans un article d'Heinrich Mann, *L'Europe, Etat suprême* (15 juillet 1923), dans une note de lecture de Jean Guéhenno sur l'essai d'Eduard Wechsler *Esprit und Geist*, sous-titrée "culture européenne et dénationalisation" (15 octobre 1929), et c'est encore Jean Guéhenno qui proclame, dans le numéro-bilan *Guerre et Paix*: "L'Europe est notre vraie patrie" (15 décembre 1930). En vérité, le discours d'*Europe* est plus internationaliste et universaliste que proprement européen. Stefan Zweig s'interroge sur *Internationalisme ou cosmopolitisme?* et Guéhenno, animateur principal de la revue à partir de 1929, est particulièrement sévère pour les européistes professionnels, se gaussant des prétentions de Keyserling à être le grand sorcier de l'Europe, opposant la figure de Jaurès mort pour l'Europe aux circonvolutions de Briand, dénonçant dans une lettre sur le désarmement l'échec du monde genevois à organiser la paix¹².

Chez Jean-Richard Bloch aussi, l'attention fixée sur l'Allemagne et sur la révolution russe permet de caractériser les options européennes. Venu, au lendemain de la guerre, du *Clarté* de Barbusse, pour arriver dans les années 1930 à *Commune* et à *Ce Soir*, sa longue collaboration à *Europe*, signe qu'il partage fondamentalement les choix de la revue, peut se lire comme la ligne de crête de ses options essentielles et permet de mesurer son évolution idéologique et politique. De la guerre à 1934, sa posture à gauche du rollandisme, mais, après le Congrès de Tours, hors de toute attache partisane, se lit en parallèle dans les *Commentaires* qu'il livre à *Europe* et dans ses diverses interventions publiques et se prolonge en partie, après le 6 février, dans son engagement antifasciste. Les pétitions et manifestes de caractère pacifiste qu'il accepte de signer sont un assez bon critère de cette continuité¹³. Entre la *Déclaration d'indépendance de l'esprit* lancée par Romain Rolland pour opposer aux affrontements nationaux une "Internationale de l'esprit" (26 juin 1919), l'appel *Aux travailleurs intellectuels* contre la guerre du Rif, qu'il signe au titre de *Clarté* aux côtés des surréalistes et d'autres avant-gardes (2 juillet 1925), la pétition contre la loi Paul-Boncour lancée par les disciples d'Alain et *Europe* (15 avril 1927), il y a à la fois cohérence et diversité. Quand montent les tensions au tournant des années 1930, c'est la même inspiration qui pousse Jean-Richard Bloch à signer le *Manifeste contre les excès du nationalisme, pour l'Europe et pour l'entente franco-allemande* publié par Jean Luchaire dans *Notre temps* (18 janvier 1931). Mais n'est-ce pas elle encore qui le fait entrer à chaud, après le 6 février 1934, dans la lutte antifasciste, donnant indistinctement son nom à l'*Appel à la lutte* lancé dans le *Populaire* à l'instigation d'André Breton (11 février 1934), au manifeste du CVIA le 5 mars suivant, à la pétition de *L'Oeuvre* contre les intellectuels de droite soutenant l'intervention italienne en Ethiopie *Pour la défense de l'Occident* (5 octobre 1935), à la pétition des "intellectuels républicains" contre la non-intervention en Espagne (décembre 1936)? On peut lire en filigrane, dans ces prises de position, l'image qu'il se fait, non seulement d'une Europe progressiste, humaniste, démocratique opposée à l'Occident chrétien de la droite nationaliste, mais aussi de la place que les intellectuels peuvent tenir dans la construction d'une identité culturelle européenne. N'est-ce pas la vision qu'il esquisse dans *Europe* en décembre 1938, rappelant les objectifs européens de la revue à l'occasion de sa "17^e année"¹⁴?

On trouverait ça et là, vers 1929-1930, quand Briand présente son projet d'Etats-Unis d'Europe, quelque allusion à l'idée de fédération, par exemple dans sa correspondance avec Larbaud¹⁵. Par ailleurs, il est en relations épistolaires, on l'a dit, avec Coudenhove-Kalergi qui tente en 1932 de l'enrôler dans le mouvement paneuropéen à l'occasion de son Congrès de Bâle. Cela va-t-il plus loin chez un ironiste trop acerbe pour se prendre au jeu des beaux discours genevois, chez un homme de gauche trop fasciné par l'expérience russe pour s'en tenir aux vertus de la démocratie libérale? Par les relations tissées parfois

dès sa jeunesse, il ne cesse de côtoyer les milieux de la "politique culturelle extérieure": ainsi le voit-on lié, notamment après son passage à l'Institut français de Florence, avec Benjamin Crémieux, qui en était le secrétaire général, Julien Luchaire, le directeur, avant de prendre en charge la coopération intellectuelle de la SDN, avec Denis Saurat, directeur de l'Institut français de Londres, et l'on retrouve dans sa correspondance des échanges avec quelques hautes figures de la coopération intellectuelle ou du BIT, Albert Thomas ou Arthur Fontaine. Mais il est loin, très loin, de la "bande du Quai" et des écrivains-diplomates qui entourent Philippe Berthelot puis Alexis Léger et les milieux briandistes. De même, ses relations avec les "intellectuels NRF" militants du rapprochement franco-allemand sont-elles à la fois amicales et distancées. Sa correspondance en témoigne, il sera très lié avec un Pierre Viénot. Mais ses rapports avec Pontigny sont révélateurs de la réserve qu'il maintient. Il connaît Paul Desjardins depuis l'avant-guerre et semble avoir été suffisamment fidèle des séances de l'Union pour la vérité pour que celui-ci le rencontre et lui écrive à plusieurs reprises lorsqu'il a le projet de transformer son association en une "université nouvelle"¹⁶. En revanche, Bloch n'ira jamais aux décades de Pontigny et son abstention semble bien motivée par sa divergence avec l'utopie d'une "Europe des esprits". C'est précisément sur la décade de l'été 1925, qui porte sur l'Europe, que nous éclaircissent les lettres de Desjardins (qui lui écrit le 19 juillet qu'on l'y attend "depuis plus d'un an") et une lettre du même jour à sa femme: "La lettre de Desjardins me soucie. Tu verras que Schlumberger vient à la rescousse pour ce fameux second entretien (du 16 au 26: "Nous autres Européens". L'Europe occidentale résume-t-elle l'humanité pensante? ou n'en est-elle qu'une province? Sa Personnalité opposée à celle de l'Asie). Je suis un peu embarrassé. Refuser un coup de plus, c'est rompre. Le dois-je? Le méritent-ils tout à fait?". De fait, comme il l'écrit en octobre à son ami André Monglond, Jean-Richard Bloch n'ira jamais à Pontigny.¹⁷

La métaphore européenne

C'est dans les essais de Jean-Richard Bloch, souvent repris de ses articles d'*Europe*, qu'on peut discerner ses positions sur la question européenne, notamment dans *Destin du siècle* (1931), où il l'aborde dans les chapitres sur le wilsonisme, sur Napoléon, sur Orient et Occident et dans la longue analyse qu'il fait du livre de Guglielmo Ferrero *La Ruine de la civilisation antique*. "Ruinée, dépeuplée, l'Europe a laissé échapper le sceptre du monde": Bloch partage le constat, à peu près unanime, du "déclin de l'Europe" diagnostiqué par le géographe Albert Demangeon après la guerre, et l'idée que la domination est passée aux Etats-Unis¹⁸. Mais c'est pour souligner, à travers son analyse du wilsonisme comme fait "lyrique" autant que politique, que cette domination est au moins autant idéologique qu'économique: "L'Europe ne laissait pas

seulement échapper de ses mains les réserves d'or patiemment thésaurisées durant des siècles, nous laissons échapper l'héritage le plus sacré de l'humanisme grec, de la pensée oecuménique"¹⁹.

S'il admet la comparaison, sous-jacente dans toute l'analyse de Ferrero, entre le monde antique et le monde moderne, c'est pour parvenir à des conclusions radicalement opposées.²⁰ La faible natalité, l'armée puisée dans les colonies, la séparation avec le monde barbare, la décomposition spirituelle et le rêve de bâtir une société universelle uniquement préoccupée de perfectionnement, qui caractérise selon Ferrero la fin de l'Empire romain, incite au parallèle avec l'Europe d'après-guerre. De même Bloch admet-il l'idée que toute l'évolution ultérieure de l'Europe est le produit de crises successives d'autorité, la révolution chrétienne venant miner la monarchie absolue romaine, la Révolution française et les idées des Lumières venant miner l'Europe chrétienne reconstituée autour du caractère sacré de la monarchie, mais, depuis le XIX^e siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, la souveraineté nationale ne parvenant pas à s'imposer comme nouveau principe d'autorité légitime, sinon dans quelques pays (Etats-Unis, Angleterre, France). Mais il refuse de pousser l'analogie jusqu'à l'idée de décadence et au pronostic de fin du monde qui baignent alors l'air du temps.

Les différences avec le monde antique l'emportent sur les ressemblances. Et tout d'abord, l'essor technologique, en nous rendant moins dépendants de la nature, nous fait passer, selon un schéma très comtien, d'une civilisation rhétorique et orale à une civilisation "bien plus fortement *accrochée*". En même temps, comme Bloch le développe à propos de Napoléon, première image complète de "l'homme moderne", cynique, assoiffé de grandeur, dont Nietzsche est le premier à faire la théorie, la Révolution de 1789, en promulguant les Droits de l'homme, a libéré "la puissance cosmique qui dormait en l'individu".²¹ Autrement dit, ce ne sont pas les phases de déclin qui lui paraissent significatives dans l'histoire européenne, mais au contraire les vagues successives de révolutions, selon une démarche qui n'est pas sans rappeler le "chaos organisateur" cher à Edgar Morin.²² Ainsi s'éclaire en partie sa lecture de la révolution russe et l'espoir qu'il y met même au cours des années 1920. En inaugurant une nouvelle séquence de l'histoire européenne, la révolution russe est la première expérience pour opposer au monde napoléonien un pouvoir spirituel regroupant les valeurs permanentes de la civilisation. Pourtant, et c'est ainsi que s'expliquent ses propres réticences, si la révolution russe ne s'est pas étendue sur toute l'Europe alors que tout le monde l'attendait après guerre, c'est essentiellement parce qu'elle n'a pas su résoudre la contradiction entre l'individu et la société, parce qu'elle n'a pas prononcé le seul mot qu'il attendait encore, "le maître mot de l'Extrême-Occident", celui de liberté.²³

Autrement dit, la vocation de l'histoire européenne est moins celle de la domination que celle de l'universel. Mais cette démarche unitaire de l'esprit européen ne se définit pas sans sa capacité à intégrer son contraire, ou plus exactement à vivre avec son autre. L'identité ne va jamais sans l'inquiétude. Cette angoisse moderne, Jean-Richard Bloch la réintroduit à propos d'une notion, celle de l'*Orient*, centrale dans les débats idéologiques et culturels de l'après-guerre. L'Europe, contrairement à ce que pense la droite nationaliste, n'est pas l'Occident ou la Chrétienté, parce que l'Orient n'est pas seulement une région de la carte, mais, selon le mot de Maeterlinck, un lobe de notre cerveau. L'Orient n'est pas hors de nous, il est une des parties de notre conscience.²⁴ On ne peut ici reprendre l'ensemble des termes d'un débat, consubstantiel au discours sur l'Europe, où l'Orient fait figure tantôt de barbare ennemi séculaire, tantôt de critique des valeurs occidentales, mais on peut saisir ce qu'a d'originale la mélodie de Jean-Richard Bloch, en quoi l'universalisme qui s'en dégage redonne cohérence à ses options littéraires et politiques, et s'éclaire notamment, en même temps qu'il l'éclaire, par son rapport au judaïsme.²⁵ Ici peut-être, par-delà l'expérience concrète des voyages, des correspondances, des engagements publics, c'est dans les oeuvres littéraires de Jean-Richard Bloch, notamment à propos de l'Italie et de l'Allemagne, qu'on peut saisir de quelle manière l'Europe fonctionne comme *métaphore*.

Jusqu'à son exil russe de la Seconde Guerre mondiale, c'est en Italie qu'après deux séjours, un voyage d'étude en 1907, des vacances en 1908, il demeure le plus longtemps, de novembre 1913 à juin 1914, pour accomplir une mission d'enseignement à l'Institut français de Florence initialement prévue pour trois ans et interrompue par la guerre.²⁶ De Florence, il parcourra le reste de l'Italie du Nord et rentrera en France sur de petits cargos par Gênes, Alger, Oran, Gibraltar et Bordeaux. Attiré autant par le dynamisme politique, social, intellectuel de l'Italie que par son passé dans la culture européenne, il gardera toujours une nostalgie profonde de Florence, de Venise peut-être plus encore, une Venise luxueuse et décadente à la Thomas Mann. Mais surtout, l'Italie a pour Jean-Richard Bloch une fonction initiatique qu'il évoque superbement en prélude à *La nuit kurde*: c'est elle qui lui ouvre les portes de l'Orient, elle qui est "le parvis du continent de la passion". Jusque là, rappelle-t-il, ses premiers voyages avaient été pour l'Europe du Nord, "pour Van Eyck et pour Rembrandt, pour les musées de Berlin, les orchestres de Munich, les docks de Hambourg". L'Italie inaugure ce qu'il appelle "ma grande infidélité française" en lui apprenant "qu'il existait un pays où les villes, la rue, la foule, l'expression des visages, le sourire des femmes, l'air du temps et la couleur des choses étaient conformes à mon vœu". L'inspiration nietzschéenne du grand Midi perce certes ici: "J'ai découvert que mon bonheur commençait où commence le soleil, et que ma destinée ne pouvait être qu'une destinée méditerranéenne."²⁷

L'autre image qui s'impose, c'est celle de l'Allemagne, familière et mystérieuse, que Jean-Richard Bloch définit comme "Europe du milieu". Cette "Mitropa", il l'évoque, à propos de son voyage à Berlin en 1928 pour préparer avec Piscator la représentation du *Dernier Empereur*, dans une sorte de récit-reportage publié en cinq livraisons dans *Europe* de décembre 1928 à avril 1929. Ici encore, nous ne pouvons que suggérer quelques pistes sur un texte analysé ici-même par Éva Vámos et dont nous préparons une édition avec Wolfgang Asholt.²⁸ L'Allemagne lue par Jean-Richard Bloch échappe à tous les clichés de l'époque parce qu'il rejette ou plus exactement inverse les images traditionnelles fondées d'une part sur un système d'antinomies avec la France, d'autre part sur la vulgate de la psychologie des peuples. "Et puis, qu'est-ce que c'est que cette façon de dire *vous, nous*, pour la France, l'Allemagne?", s'exclame-t-il: "Je n'aime pas qu'on m'aggrave de force à une collectivité, fût-ce la mienne". L'Europe du Milieu, écrit-il, c'est cette diversité qui ne veut pas dire chaos, cette "cohue composite, traversée par des fleuves immenses et des montagnes légendaires", ce carrefour du monde, ce "bazar magique": "Il a quatre portes. Par une, il ouvre directement sur l'Islam, par l'autre à Odin et aux divinités équivoques du Nord, la troisième donne une vue directe sur le Kremlin, par la quatrième nous percevons distinctement le murmure de la place de l'Opéra". Vis-à-vis de la France, royaume de l'universel abstrait, il dresse le tableau d'«un immense cuveau en ébullition», dans lequel fermente le rêve et le dessin d'une Europe nouvelle. Le comte de Coudenhove-Kalergi, dont il fait un portrait ironique, "cet homme de partout et de nulle part", né d'une princesse japonaise et d'un grand seigneur autrichien, en qui se conjuguent deux continents, n'incarne-t-il pas à lui seul "ce peuple composite aux vingt langues rivales, aux vingt frontières intérieures mais au destin unique"?

C'est dans l'Italie, porte de l'Orient, dans l'Allemagne, Europe du Milieu ouverte aux quatre points cardinaux, que Jean-Richard Bloch décèle la préfiguration d'une nouvelle conscience planétaire. Ici, son discours européen rejoint son universalisme, y compris ce que celui-ci doit à son identité juive. C'est que l'échelle européenne, parce qu'elle est l'espace même du voyage, de la pérégrination, de l'itinéraire, est la seule à laquelle puisse vivre l'éternel *Wanderer* qui réside en tout juif, si assimilé soit-il. Revenons au prélude de *La nuit kurde*: "France que j'aime tant, Français au milieu desquels j'ai si volontiers, si ardemment vécu et combattu, je voudrais me dire un homme de chez vous!". Mais c'est l'Italie qui ouvre sur les seules parties du monde où, retrouvant derrière Schwejk Don Quichotte et Charlot, paraît cette figure mondiale du solitaire, de l'inadapté dans la cohue des hommes en qui Jean-Richard Bloch reconnaît l'*inquiétude* juive qui est à la fois faiblesse et force suprêmes. Sans revenir ici à des thèmes déjà abordés ailleurs sur l'"universalisme juif" et les rapports entretenus avec lui par Jean-Richard Bloch, il faut réinsister sur cette dimension de sa conscience européenne et inter-

nationale, si l'on veut sortir d'une analyse étroite et convenue de son identité juive²⁹. Celle-ci ne se définit ni par la critique du judaïsme, que Jean-Richard Bloch ne cantonne pas à la religion, ni par la volonté d'assimilation, toujours impossible chez lui, comme l'a montré Antoinette Blum, ni même par un rejet du nationalisme, y compris du sionisme³⁰. Elle est infiniment plus prise en compte du tragique, intégration de la contradiction, refus de tout système clos et de tout absolu. Nuls mieux que les mots prononcés lors de l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem ne sauraient exprimer cet universalisme conçu comme une appartenance essentielle au peuple juif. Se demandant ce que venaient faire ces professeurs occidentaux dans le cadre oriental de cette colline mystique, alors que toutes les tentatives d'acclimater la science européenne dans un autre monde ont échoué, Jean-Richard Bloch ajoute: "C'est qu'il est un peuple sans ressemblance avec aucun autre, je ne dis pas inférieur ni supérieur à tout autre, mais qui a réalisé ce prodige de traverser vingt siècles d'histoire sans se mêler ni se perdre!". Reprenant à son compte l'expression d'un critique le baptisant "l'occidental de l'Orient, l'oriental de l'Occident", il définit la fonction du Juif comme "celle d'un témoin universel" et le judaïsme comme "une lettre de naturalisation universelle."³¹

NOTES

1. Jean-Richard Bloch, *L'orgue de Chartres*, in *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931, p. 33.

2. Michel Trebitsch, *Les intellectuels juifs en France dans les années 1920, Combats pour la diaspora*, n°21, 3^e trimestre 1987, p. 43-56.

3. Lettres à Romain Rolland, juillet 1913, in *Deux hommes se rencontrent, Cahiers Romain Rolland*, n° 15, Paris, Albin Michel, 1964, p. 193-199; Lettre à Valéry Larbaud, 23 juillet 1913, in *Correspondance Jean-Richard Bloch - Valéry Larbaud (1912-1933)*, *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, n° 29, 1991, p. 31.

4. Par exemple la Belgique, la Suisse où il retourne en 1923 (Lausanne), en 1928 (Genève), pour la représentation d'un livret dramatique tiré de *La Nuit kurde*, l'Angleterre, abordée dès 1913, où il revient en hiver 1929-1930 pour la représentation de sa fable *Sous le genou des Amazones* à l'Institut français que dirige son ami Denis Saurat, puis fin 1930 pour une tournée de conférences, la Tchécoslovaquie (Prague), la Yougoslavie où il part en reportage pour *Ce Soir*.

5. Il s'agit essentiellement des deux récits qu'il rapporte du Sénégal et publie dans la collection *Les documents bleus* à la NRF: *Sur un cargo* (1924) et *Cacaouettes et bananes* (1929).

6. Michel Trebitsch, *Correspondances d'intellectuels. Le cas des lettres d'Henri Lefebvre à Norbert Guterman (1935-1947)*, *Cahiers de l'IHTP*, n° 20, mars 1992, p. 83.

7. Jean-Richard Bloch, *Les raisons d'un futuriste et les nôtres, L'Effort libre*, janvier 1914, repris dans *Carnaval est mort*, Paris, NRF, 1920, p. 213-217. Voir Christophe Prochasson, *L'Effort libre de Jean-Richard Bloch (1910-1914)*, *Cahiers Georges Sorel*, n°5, 1987, p. 110-112.

8. Cf. Jean-Richard Bloch, *L'irrédentisme français*, repris dans *Carnaval est mort*, cité, p. 61-84.

9. Voir la *Correspondance Jean-Richard Bloch – Valéry Larbaud*, citée, notamment p. 20–41.

10. Jean-Richard Bloch, *Renaissance classique ou renaissance révolutionnaire*. *L'Effort*, n°17, mars 1911.

11. Voir Pascal Ory, *La revue Europe à l'époque de Jean Guéhenno (1929–1936)*, in *Hommage à Jean Guéhenno*, actes du colloque organisé par l'UNESCO, Paris, mai 1990, notamment p. 98–99; Nicole Racine, *La revue Europe et l'Allemagne (1929–1936)*, in Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus, Michel Trebitsch (dir.), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS Editions, 1993, p. 631–665. Nicole Racine prépare une étude sur la vision de l'Europe dans *Europe* pour une table ronde sur *Les revues européennes de l'entre-deux-guerres* (Berlin, 22–23 avril 1994), dont les actes paraîtront fin 1994.

12. Outre les articles de Jean Guéhenno (15 juillet 1931, 15 février 1932, 15 octobre 1932), voir l'éloge funèbre ambigu d'Heinrich Mann, *Briand: ce que garde ma mémoire* (15 mai 1932).

13. Voir Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 41–42, 63, 69, 80, 86, 90, 98, 106.

14. Jean-Richard Bloch, "17^e année", *Europe*, 15 décembre 1938, p. 517–526.

15. Edition citée, p. 57. Commentant Allen de Larbaud, Bloch rapproche de son projet de roman *Le faiseur de fédération* l'idée d'une fédération de villes, échappant à la tutelle de la nation et s'intégrant dans des Etats-Unis d'Europe.

16. *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, études réunies par Anne Heurgon-Desjardins, Paris, PUF, 1964, p. 279 et 282. Voir aussi *Destin du siècle*, cité, p. 68.

17. *Correspondance (1921–1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, établie et annotée par Tivadar Gorilovics, *Studia Romanica*, fasc. XIV, 1989, n. 59, p. 72.

18. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, p. 203.

19. *Ibid.*, p. 89.

20. Sur le livre de Ferrero, *ibid.*, p. 203–225.

21. *Ibid.*, p. 260.

22. Edgar Morin, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987.

23. *Destin du siècle*, cité. p. 291–296.

24. *Ibid.*, p. 312.

25. Pour une bibliographie plus détaillée sur ce thème de l'Orient, nous nous permettons de renvoyer à Nicole Racine et Michel Trebitsch, *L'Europe avant la pluie. Les intellectuels et l'idée européenne dans l'entre-deux-guerres*, *Mélusine*, n° XIV, 1994, p. 32–33.

26. Tivadar Gorilovics, *Le séjour florentin de Jean-Richard Bloch*, in Jean-Richard Bloch, *Studia Romanica*, fasc. X, 1984, p. 51–62.

27. Jean-Richard Bloch, *La nuit kurde*, Paris, NRF, 1925 (rééd. Gallimard, 1960, p. 13–14).

28. Jean-Richard Bloch, *Europe du milieu (Mitropa)*, *Europe*, n°72 à n°76, décembre 1928 à avril 1929. Voir ci-dessous Éva Vámos, "Nous avons enfin notre Don Quichotte!" ou "l'incurable propension au vagabondage intellectuel" de Jean-Richard Bloch.

29. Cf. ci-dessus note 2. Voir aussi ci-dessus la contribution de Jean Albertini, *Jean-Richard Bloch, les juifs et la "question juive"*.

30. Antoinette Blum, *L'altérité du Juif dans l'oeuvre de Jean-Richard Bloch*, in *Europa provincia mundi. Essays offered to Hugo Dyserinck*, Amsterdam–Atlanta, Protopi, 1992, p. 121–131.

31. Articles de 1925 de Jean-Richard Bloch repris sous le titre *Le Robinson juif*, *Europe*, n°495, juillet 1970, p. 130–131.

***“Nous avons enfin notre Don Quichotte!”
ou “l’incurable propension au vagabondage intellectuel”
de Jean-Richard Bloch***

Quel bazar magique, que cette Europe du Milieu. Il a quatre portes. Par l’une il ouvre directement sur l’Islam, par l’autre il touche à Odin et aux divinités équivoques du Nord, la troisième donne une vue directe sur le Kremlin, par la quatrième nous percevons distinctement le murmure de la place de l’Opéra. A l’intérieur, une cohue composite, traversée par des fleuves immenses et des montagnes légendaires.

Ces lignes parurent en 1928 dans la revue *Europe*, dans un roman-journal de Jean-Richard Bloch, qui évoquait l’ambiance des milieux intellectuels du Berlin de l’époque, ses rencontres avec Piscator lors des répétitions du *Dernier Empereur*.¹

En 1928, Jean-Richard Bloch arrive à Berlin pour les répétitions. C’est là qu’il découvre le *Chvéik* de Hasek qui obtient alors un énorme succès au théâtre. “Nous avons enfin notre Don Quichotte!” - s’exclament spectateurs et essayistes de l’époque. Dans un monde absurde, dans une Europe éclaboussée par l’histoire, la figure de Chvéik, “fils” de Don Quichotte, exprime bien le désarroi et les paradoxes auxquels Jean-Richard Bloch se trouve confronté. Face aux vicissitudes de l’époque (interdiction de livres, procès d’auteurs et d’éditeurs), des circuits intellectuels sans frontière fonctionnent à merveille autour de la revue *Europe*. Quant aux revues d’Europe centrale, elles suivent la même actualité culturelle: ainsi les lecteurs d’*Europe* et de la revue hongroise *Korunk* (Notre époque), publiée en Roumanie, sont informés en même temps des représentations de *Chvéik* à Prague et à Berlin.

Face à une société qui s’est autodétruite, l’intellectuel vagabond en quête de son identité pose les mêmes questions à Paris, Strasbourg, Budapest et Bratislava, celles-là mêmes de Don Quichotte et de Chvéik. L’Europe – le continent et la revue – c’est l’Europe qui essaie de se relever après le coup mortel de la guerre, tout comme Don Quichotte se relève après chacune de ses mésaventures, et c’est cette Europe-là qui lit, qui regarde et qui comprend Don Quichotte et son “compagnon” Chvéik. Et Jean-Richard Bloch de s’interroger:

Cette foule contient des masses inassimilables en tant que nation, mais sur qui nous exerçons une attraction puissante. Elles contribuent à augmenter le désordre magnifique où nous vivons. Quantité d'esprits qui honorent les lettres allemandes sont des juifs, des magyares, des tchèques, des polonais, slaves du sud ou slaves du nord. Je concède que désordre ne veut pas dire fécondité, mais diversité ne signifie pas davantage chaos.

Vous me racontiez qu'en parlant du roman tchèque de Jaroslav Hašek, des Allemands qui étaient tout à l'heure au théâtre vous disaient: Nous avons maintenant notre Don Quichotte.

Quel est donc ce Nous?

Ce ne sont évidemment pas la nation, la littérature allemande. C'est l'Europe du Milieu. C'est la conscience collective de ce peuple composite aux vingt langues rivales, aux vingt frontières intérieures mais au destin unique.

C'est l'esprit de tolérance et les aspirations profondément humanistes d'Europe qui ont motivé la publication par cette revue de nombreux écrits et témoignages relatifs à l'Europe centrale. Dans un monde étrange, portant les cicatrices de la guerre, écrivains et essayistes – intellectuels en quête de leur identité – s'engagent pour découvrir l'univers où ils doivent désormais vivre. Jean-Richard Bloch avouait en répondant aux questions d'André Lang avoir toujours eu "une incurable propension aux vagabondages intellectuels".² Là, on ne peut s'empêcher de penser aux motifs similaires de Don Quichotte ou au "Wanderer intellectuel" de *Destin du siècle*.³ Ce livre fut d'ailleurs immédiatement traduit en allemand et édité par Zsolnay Verlag, avec une préface de Stefan Zweig où celui-ci explique l'intérêt que Jean-Richard Bloch porte à la lutte contre toute injustice par le fait que, jeune, il a dû vivre tous les inconvénients d'être né Juif et Alsacien.⁴

On trouve des motivations semblables dans l'essai autobiographique de l'écrivain hongrois Ervin Sinkó, *En face du juge*, paru dans *Europe*.⁵ Enfant, il vit l'humiliation sous une forme plus cruelle encore dans son village natal dans le Sud de la Hongrie. Les jeunes garçons allemands du village le poursuivent en criant: "Jude". Nous voici au coeur même de l'Europe centrale avec toutes ses ethnies et tous ses problèmes et qui se raniment de nos jours. Nombre de jeunes talents de l'Europe centrale et orientale ont été découverts et édités par Romain Rolland, Jean Guéhenno et Jean-Richard Bloch dans *Europe*. L'histoire de Panaït Istrati est bien connue. Mais leur contribution à la naissance d'un des meilleurs essais de Sinkó est plutôt oubliée. Publié dans *Europe* en 1935 – parce qu'il ne pouvait pas l'être dans sa langue maternelle – il attendra quarante années avant d'être publié en Hongrie.⁶ Les pérégrinations de Sinkó et celles de ses oeuvres prennent une tournure différente à partir de ce moment. L'écrivain "apatride" – émigré de Budapest à Vienne, ensuite en Yougoslavie, puis en France – sera enfin apprécié et appuyé par *Europe*. Comme Romain Rolland et Guéhenno cherchent en vain un éditeur en France pour le long roman de Sinkó, *Les Optimistes*, Guéhenno demande à Sinkó d'écrire un essai autobio-

graphique. Il trouve le texte émouvant et le publie dans la revue. Romain Rolland partage cette opinion dans sa lettre du 1^{er} avril 1935:

Je viens de lire la confession que Ervin Sinkó vient d'écrire sur votre demande, pour Europe. Elle est poignante. Ce grand débat de conscience vient à son heure. Je crois qu'il aura un retentissement dans bien d'autres consciences. Il est exceptionnel de trouver un Tolstoyen, un pur chrétien (de coeur, sinon de race) contraint par sa conscience-même à assumer un rôle de chef dans une Révolution prolétarienne, et après s'être longtemps débattu contre la nécessité de l'action, y donner vraiment sa pleine adhésion...⁷

"Notre Messie, c'est nous-même, c'est la Révolution", écrit en effet Sinkó dans son essai, *La Clef de David* publié également dans *Europe*.⁸ Il s'intéressa au messianisme. Guéhenno lui-même se rappelle "la joie religieuse à la pensée de ce vaste pays russe" au moment de la Révolution d'Octobre.⁸ Et Jean-Richard Bloch, dans une lettre envoyée à André Monglond, se pose la question:

J'ai essayé, à plusieurs reprises, de vérifier si je n'étais pas chrétien, tant parfois l'attrance fut grande. Si j'ajoute que la foi manquait et que je ne comprends pas le chrétien sans la foi, vous tiendrez toutes les raisons pourquoi je ne le suis pas.⁹

Et dans *L'homme moderne*, il développe cette idée:

Le communisme est né de l'angoisse que, dès le milieu du 19^e siècle, quantité d'esprits européens ressentirent devant l'individualisme effréné du système napoléonien, devant le déchaînement sans contrôle de l'intelligence masculine sur le monde. Et la forme que ce communisme a revêtue est une combinaison extraordinaire du messianisme juif, du rationalisme grec, de la charité évangélique, du goût anglais pour la liberté, de l'impatience française devant la servitude, de la patience encyclopédique allemande.¹¹

Jean-Richard Bloch, dans ses écrits publiés comme dans ses carnets, revient à plusieurs reprises sur le côté mensonger de certains mythes et mystères par ailleurs flatteurs qui entourent le Messie, parlant tour à tour du "soi-disant prophétisme juif", des Juifs et de la Révolution, des écrivains juifs nés "affranchis" et "*Wanderer*" dans un monde féérique.¹²

Des réflexions semblables figurent aussi dans l'essai de Sinkó, *Les chemins de Don Quichotte*. Avec beaucoup d'ingéniosité, cet écrit et quelques autres essais de Sinkó seront publiés presque simultanément à Paris dans *Europe*, et à Cluj (Kolozsvár) dans *Korunk*. Pour cette dernière revue, les manuscrits arrivent de Moscou, via Kosice (Tchécoslovaquie), en dépit des interdictions de la police roumaine.¹³ Pour ce qui est du messianisme mensonger, on retrouve, dans une nouvelle du hongrois Sándor Barta, publiée dans *Europe*, les mêmes problèmes¹⁴: l'écrivain Zacharie qui se déguise d'abord en simple vagabond, dit

devant la foule rassemblée: "Je suis las du goût des mots. Il est temps qu'entre nous je brise les ponts mensongers des prédications et leurs bosquets d'amour. Je veux agir pour vous." Et Barta de terminer son récit par ces phrases: "Zacharie ne dit plus que ces mots: Je sais comment on peut racheter le monde: Je veux racheter le monde de ses rédempteurs!"

"Il se peut que "la Révolution" ne soit pas – ne soit jamais (au sens de l'oiseau bleu – non! rouge – l'oiseau de feu!) – écrivit Romain Rolland à Jean Guéhenno de Villeneuve en 1931.¹⁵ Chaque intellectuel avait ses doutes et les exprimait autrement. Tout un chapitre commence à s'esquisser avec des retours de l'URSS, avec des oeuvres qui – volontairement ou involontairement – faisaient la une des journaux, et dans les inédits même les surprises sont nombreuses. Mon propos n'est pas d'entrer dans toute la complexité du problème, mais je signale que Jean-Richard Bloch a écrit *Actualité de Don Quichotte*¹⁶ au retour de son voyage en URSS et que les idées principales "des chemins de Don Quichotte" sont nées en Sinkó après la parution du *Retour de l'URSS* de Gide.

Sinkó défendait encore l'URSS et croyait faire paraître sa lettre ouverte à Gide ou la diffuser sur les antennes de Radio Moscou. C'est à ce moment-là que toutes les portes se fermèrent devant lui à Moscou. (Ajoutons que c'est Tibor Déry qui a traduit en Hongrie le *Retour* de Gide, ce qui lui a valu une peine de deux mois pour propagande communiste!) Sinkó, dans sa lettre ouverte adressée à André Gide depuis Moscou, écrite d'abord en allemand, ensuite en hongrois, publiée pour la première fois en 1990 en hongrois¹⁷, prend comme exemple Don Quichotte:

Sans le christianisme Don Quichotte n'aurait jamais existé. [...] J'ai toujours considéré l'adieu de Don Quichotte comme un adieu de Cervantes à Jésus-Christ, adieu et en même temps départ vers de nouveaux jours ensoleillés. – Oui, dans la première phase de sa carrière révolutionnaire tout intellectuel est peut-être Don Quichotte, aveugle face aux phénomènes du monde. Votre livre ne fait que manifester cette première étape inévitable: par ailleurs je crois que le *Retour de l'URSS* ne sera qu'un retour provisoire." Et il termine sur ceci: "je suis plutôt d'accord avec votre dernière phrase dans le livre: L'URSS n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner."¹⁸

Un an plus tard, à Paris, il soulignera le tragique de Don Quichotte, tandis qu'ici c'est le côté comique qui l'emporte encore. Sinkó caractérise dans son essai d'*Europe* toute l'époque où naît l'utopie moderne et parle du Quichotte, de "ce mythe nouveau des relations entre l'individu et l'histoire", en disant que sa place est entre le comédien et le martyr.¹⁹

La conscience qui veut transformer l'histoire sociale, cette irréalisable aspiration morale est incarnée par cet aïeul déraisonnable, précurseur et caricature de tout intellectuel, qu'est Don Quichotte, prophète qu'aucun dieu n'a envoyé...²⁰

De pareils sentiments guident Jean-Richard Bloch quand il développe toute une théorie littéraire pour aboutir à travers les siècles aux perspectives prometteuses de l'art d'un nouveau monde. Il parle d'une loi d'airain qui domine la création intellectuelle:

l'esprit ne peut espérer vaincre que s'il vient à l'heure où de grands intérêts sociaux lui ont préparé un accueil, une audience et des alliés. Prematuré il meurt sans gloire et sans postérité... Erasme, Rabelais, Cervantes, Shakespeare pouvaient venir, le monde était prêt à les entendre... La pointe d'une forêt est toujours le diamant pur. L'avant-garde d'une classe sociale qui monte à l'assaut du pouvoir est formée des meilleurs et des plus grands de son temps.²¹

De même dans *Actualité de Don Quichotte*, déjà citée:

Quand je suis revenu de la guerre, le premier livre que j'ai ouvert a été le *Don Quichotte*. Quand je suis rentré d'URSS, ma première lecture a été *Don Quichotte*. [...] Que j'éprouve le besoin de voir clair en moi et de mieux comprendre mon temps, c'est vers lui qu'instinctivement je me tourne. Et l'expérience nous prouve que ce penchant, ce désir, ce recours se retrouvent chez des centaines et des milliers d'hommes par le monde. [...] *Don Quichotte* exercerait donc une sorte de juridiction intellectuelle, posséderait une vertu d'arbitrage, jouerait, dans la vie spirituelle de l'Occident contemporain, le rôle d'une pierre de touche.

Il parle également du passage du Moyen Age au monde moderne par des oeuvres littéraires de grande ampleur, de caractère satirique, de ton volontiers hermétique et allégorique où l'écrivain devient l'annonciateur et prophète et où le roman fait place au romancero. Il cite entre autres l'exemple de Wilhelm Meister et le rôle du héros des *Ames Mortes* "dans ce moment de choix qui coïncide avec l'ébranlement de la Russie médiévale et la création d'une Russie bureaucratique et révolutionnaire. Telle est la mission dont est chargé *Pantagruel*, tel est le message de *Don Quichotte*."²²

C'est dans cette logique que Sinkó écrira un peu plus tard sur l'*Espoir* de Malraux. Face aux procès en URSS, il ne reste que l'espoir de voir sortir victorieusement le peuple espagnol de sa lutte. La conviction ne suffit pas, il faut penser aux miracles: passant en revue des héros de Cervantes et de Balzac, de Dostoïevski et de Tolstoï, il constate:

L'Espoir est [...] un monumental reportage lyrique non seulement sur la grande guerre du peuple espagnol, mais sur l'âme et sur l'esprit cherchant le chemin de la rédemption et qui le trouvent en participant aux luttes collectives.²³

"Prêtre du soleil, citoyen du rêve"

"Certes Jean Sans Terre, c'est Ivan Goll, mais c'est aussi l'homme: c'est Don Quichotte et c'est Don Juan, c'est Ahasvérus, c'est le poète. Amant de la lune, prêtre du soleil, citoyen du rêve".²⁴

Sur le premier volet de *La chanson de Jean Sans Terre*, c'est en 1936 que paraît le compte rendu d'Audiberti dans *Europe*²⁵ où on lit: "Jean Sans Terre a l'ironique mérite de signifier Jean qui Possède la Terre."

Quelque six ans plus tôt, dans *Europe*, Panaït Istrati évoquait la mémoire de Léon Bazalgette en ces termes:

La création du comité pour la défense des victimes de la Terreur Blanche dans les Balkans, puis celle du comité contre le fascisme, dont nous devînmes membres, me firent croire qu'une ère donquichottesque allait enfin s'ouvrir à notre soif de justice. Du chevalier, nous en avons tous deux le visage, autant que le cœur.²⁶

C'est en 1932 que parut le compte-rendu de *Derniers combats de Don Quichotte* d'Henri Petit dont Georges Dupeyron nous explique:

C'est peut-être parce que nous approchons sinon des temps maudits, du moins une période particulièrement catastrophique que Henri Petit a songé à ressusciter le Quichotte [...] Le difficile c'est de faire mourir Quichotte. En réalité il ne meurt pas. Il ne peut pas mourir. Il est de ceux qui, sans adhérence avec des fausses réalités périssables et n'attachant d'importance qu'aux valeurs vraies, flottent toujours dans le souvenir et dans le rêve des hommes.²⁷

C'est ce qui s'exprime aussi dans un article critique de Jean Guéhenno sur *Le fils de Don Quichotte* de Pierre Frondaie.²⁸ Cependant ce qui attend Don Quichotte, c'est bien la mort, comme le laisse entendre le compte rendu de Jean Cassou sur le livre de Rudolf Leonhard, qui célèbre l'Espagne comme une offrande expiatoire après le spectacle des villes bombardées par les avions allemands.²⁹

Nous avons enfin notre Don Quichotte

Voyons maintenant quelle lignée sera établie entre le chevalier errant et Chvéik dans la préface du *Brave soldat Chvéik* que Jean-Richard Bloch écrit en 1932.³⁰

Hasek avait créé un personnage qui tenait précisément de M. Pickwick, de M. Prudhomme, du père Ubu, de Panurge et de Sancho Pança, mais si parfaitement représentatif du petit peuple tchèque, que ce fantoche, nommé

par lui Chvéik, et, de son métier, marchand de chiens plus ou moins volés et camouflés, était devenu rapidement populaire à Prague [...]

Venue la guerre, Chvéik n'avait pas disparu pour si peu. [...] Malheureusement pour lui, l'Empire austro-hongrois, comme la République française, était à court d'hommes. On récupérait les inaptes à la hâte. Chvéik avait été récupéré. Les aventures du brave soldat Chvéik pendant la Grande Guerre formaient un vaste roman héroï-comique, traduit dans toutes les langues de l'Europe centrale. Le succès en était prodigieux. [...] Tous les anciens mobilisés des Empires centraux s'étaient reconnus dans cette figure naïve et goguenarde. Le brave Chvéik [...] n'était pas un héros. Mais il était habité par un génie malicieux qui jouait à mettre son hôte dans des situations impossibles. L'esprit de Quichotte dans la panse de Sancho.³¹

Chvéik, l'anti-héros ou le Sancho Pança volant

Est-ce pure coïncidence si l'on retrouve les mêmes idées dans la revue hongroise *Nyugat* (Occident), sous la plume de György Bálint, dans un article consacré à la traduction hongroise de l'oeuvre de Hasek?

Il est l'antihéros et l'antimartyr. Il est l'épistodiste devenu protagoniste, un drôle mis sur un piédestal.

Chvéik est le Sancho Pança de toute une époque devenue donquichottesque. Ce n'est pas un être moral en lui-même, mais il l'est par l'effet qu'il produit, puisque c'est à travers lui que l'auteur dénonce les idées fausses et les préjugés.³²

La diffusion du livre étant interdite en Hongrie, les exemplaires de la traduction de Frigyes Karikás y étaient introduits en contrebande, cachés sous le charbon transporté par des remorqueurs sur le Danube.³³

Parallélismes encore dans les comptes-rendus de *Korunk*, dûs à Z. Fábry qui présente d'abord le livre de Wieland Herzfelde³⁴, illustré par George Grosz, où "la vérité sanglante de la guerre est transposée à l'échelle du grotesque des rêves". Ensuite il parle de *Chvéik* au théâtre, qui a atteint son apogée avec les représentations de Piscator à Berlin. Tout le monde a compris le rayonnement du héros en toute sa simplicité.

Un pauvre clown dans toute sa naïveté rend toute l'inhumaine machinerie de guerre impossible.

On peut tout renier, on peut étrangler, corrompre, envoyer en prison, anéantir tout le monde, excepté Chvéik. En ce moment c'est un ange: un soldat volant, un nouveau Sancho Pança volant, on ne peut ni s'en défendre, ni le terroriser ni le nier, parce que en son fond il y a une vérité terrestre, créatrice, déclarée et accusatrice.³⁵

Voilà ce qui démontre mieux que n'importe quelle théorie l'unité intellectuelle de l'Europe de l'époque.

Korunk a publié aussi l'article de Max Brod sur *Chvéïk*. Brod nous apprend que Pitterfeld a débuté comme peintre d'avant-garde à Budapest et que c'est après la chute de la Commune qu'il a créé à Prague sous son nouveau nom de Longen le théâtre révolutionnaire où il présente la pièce dans laquelle il joue lui-même le prêtre militaire. Longen entretient pendant de longues années une difficile amitié avec Hasek. Tantôt ils se brouillent, tantôt ils se réconcilient. Longen est donc le mieux placé pour écrire la biographie de Hasek, en dévoilant les secrets de la création de *Chvéïk*.³⁶ Des extraits de cette biographie, publiés dans *Korunk*, nous apprenons que Hasek a connu quelques soldats hongrois qui devaient lui servir de modèle. (Il comprenait d'ailleurs très bien le hongrois.) Ce n'était pas un bon soldat: "*Ein Schwindler und Betrüger – politisch verdächtig*". Il a été emprisonné pour 30 jours et on lui a même intenté un procès pour blasphème pour ceci: "*Zum Befehl an der Wand, Gott strafe England. Herr Gott ist mobilisiert – und mit seiner Name, mit England ist Amen*" – et on l'a envoyé au front."³⁷

Comme son *Chvéïk*, lui aussi échappa à la mort, contrairement au simple soldat du récit tragique de Liviu Rebreanu, publié à cette même époque dans *Europe*, *Itzic Strul le déserteur*³⁸: "Tiens, au moment où je te parle, tu n'es plus dans notre compagnie. Le rapport est paru ce matin: Itzic Strul, déserteur." Et il sera exécuté. "Dans le ciel, par-dessus la tête d'Itzic Strul, la guerre grondait, plus furieuse, plus insatiable, telle un gigantesque oiseau de proie."

Procès, Chvéïk, théâtre politique

Piscator se rappelle, dans son *Théâtre politique*, que George Grosz a fait 300 dessins environ pour *Chvéïk*.³⁹ Ensuite Piscator a fait jouer des marionnettes dadaïstes de Grosz et de Heartfield avec en arrière-plan un film réalisé également avec Grosz (tous ces éléments au service du grotesque). Piscator remarque: tandis que d'autres écrivains prennent position contre la guerre, dans le roman de Jaroslav Hasek la guerre s'autodétruit elle-même. Le sens dans ce monde insensé, l'héroïsme et l'ordre deviennent grotesques.

Le scandale du Christ sur la croix en masque à gaz est évoqué aussi par Jean-Richard Bloch dans *Europe du Milieu*, comme dans sa préface pour *Chvéïk*:

Depuis Callot et Daumier, on n'avait rien produit de si corrosif en Europe. Une des planches entre autres attira mon attention. On y voyait le pauvre Christ en croix, la figure couverte d'un masque à gaz du type «en groin de

cochon», ses maigres jambes perdues dans les demi-bottes réglementaires de l'infanterie allemande. Comme légende:

«Taire sa gueule et obéir sans rouspéter.»

La légende fut empruntée au texte de Jaroslav Hasek. [...]

A ce moment, le camarade Piscator remarquant le dessin que je contemplais me dit: «Savez-vous que George Grosz est l'objet de poursuites judiciaires à cause de cette gravure?»

– Quel danger court-il? Il sera acquitté», répondis-je légèrement. Je raisonnais comme un Français.

«Grosz sera condamné, dit Piscator qui ne riait pas. Ignorez-vous que le blasphème constitue encore un crime, à Berlin, en 1928?»

Quelques semaines plus tard, George Grosz était condamné, pour ce dessin, à deux mois de prison, et son éditeur Malik, à deux mille marks d'amende.⁴⁰

Le procès fut relaté d'après le procès-verbal dans *Europe*.⁴¹ A cette même époque, dans *Korunk*, J. Bornstein envoya son témoignage de Hamburg, *L'éloge de la guerre à gaz*: «Des éléments pacifistes et sans patrie ont profité de l'explosion pour agitation. Cette bande de civils qui ont peur du front de la chimie d'où l'on ne peut pas être dispensé.»⁴²

La rédaction d'*Europe* attache une grande importance aux documents qui arrivent d'Europe centrale. Elle est la première à rendre compte à l'étranger du procès d'Otto Korvin, cette figure controversée de la Commune de Hongrie qui apparaît sous le pseudonyme de István Kovács dans les *Optimistes* de Sinkó.⁴³ Dans ce roman, comme du reste dans un autre roman de Sinkó⁴⁴, nous retrouvons le problème central posé dans *Les chemins de Don Quichotte*, déjà cité. Est-ce un destin d'être militant du parti? C'est ce dont les intellectuels révolutionnaires dissidents ne veulent plus.

Les chemins de Don Quichotte

Le couple Don Quichotte – Sancho Pança hante les écrivains de l'époque.

Kundera pensera à son tour que c'est Don Quichotte qui, aussi paradoxalement que possible, revient dans la figure de Chvéik, et aussi dans celle de l'Arpenteur de Kafka.⁴⁵ Don Quichotte partant jadis à la recherche de l'aventure, se métamorphose après trois cents ans. L'aventure sera imposée à l'Arpenteur. L'aventure, le roman même devient sa propre parodie, aboutit à son paradoxe final. La force, l'agressivité dans les romans de Hasek et de Kafka apparaissent dans leur nudité insensée, irrationnelle. Chvéik et ses compagnons ne savent plus pourquoi ils partent à la guerre et cela ne les intéresse plus. On retrouve ce même motif selon un critique de *Korunk* (en 1930) dans le roman de Joseph Roth, *Zipper und sein Vater*, où le fils qui revient de la guerre n'en devient pas moins superflu pour la patrie. C'est par erreur que certains hommes de cette génération sont restés en vie. Ce fils, après de vaines tentatives de

réinsertion, finira par se produire sur les planches d'un cabaret, mais là encore, il a beau jouer merveilleusement du violon, il sera l'homme à recevoir les gifles.

La figure du pauvre soldat de la Première Guerre mondiale revient à plusieurs reprises dans les textes de Jean-Richard Bloch, par exemple dans *La guerre qui est en nous*.⁴⁶ Pour terminer, rappelons que, dans ses *Carnets de notes*, à propos d'un projet de roman qu'il n'a jamais pu achever, il associait déjà le personnage de Chvéïk à celui qui devait être le héros de ce roman:

François Stern, tout jeune, ignorant du monde, qui n'a jamais été jusque-là qu'un externe dans un lycée de la rive droite, élevé par un père alsacien et chauvin, admirant l'armée, bon élève né, dupe consciente, roseau pensant, débordant de conscience professionnelle – et qui est comme Schwejk, le seul ou presque le seul qui y croie.⁴⁷

NOTES

1. *Europe du Milieu (MITROPA)*, *Europe*, 15 déc. 1928, 457-472, 15 janv. 1929, 11-33, 15 févr. 1929, 206-228, 15 mars 1929, 361-396, 25 avril 1929, 512-536.
2. André Lang, *L'essayiste Jean-Richard Bloch*, dans *Tiers de siècles*, Paris, Plon, 1935 p. 137.
3. Jean-Richard Bloch, *Destin du siècle*, Paris, Rieder, 1931.
4. Jean-Richard Bloch, *Vom Sinn unseres Jahrhunderts*. Mit einer Einleitung von Stefan Zweig, Paul Zsolnay Verlag (Berlin-Wien-Leipzig), 1932, p. 11.
5. *Europe*, 15 mai 1935, p. 36-72, trad. par Yvonne Pujade.
6. Sinkó Ervin, *Szemben a bíróval*, Budapest, Magvető, 1983. 82 p. Préface de Gábor Szigethy.
7. *L'indépendance de l'esprit*, Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944), préface d'A. Malraux, *Cahiers Romains Rollands*, n 23, p. 335-336. Paris, Albin Michel, 1975.
8. 15 mars 1936, p. 307-314, trad. par Yvonne Pujade.
9. *La foi difficile*, Paris, Grasset, 1957, p. 44, cité par Nicole Racine (*Jean Guéhenno et le communisme*) au Colloque Guéhenno de 1990 à Paris. Voir aussi à ce sujet Jean Albertini, *Avez-vous lu Jean Richard Bloch?* Paris, Éditions Sociales, 1981, 344 p.
10. *Correspondance (1921-1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, éd. T. Gorilovics, Debrecen, Studia Romanica, 1989, p. 58.
11. *Destin du siècle*, éd. cit., p. 201.
12. *De la situation faite à l'écrivain juif dans le monde moderne (plan)*, Fonds Jean-Richard Bloch, *Carnet N° 5*, Bibliothèque Nationale, Paris.
13. Ervin Sinkó, *Les chemins de Don Quichotte*, trad. par I. Rothbart et P. Lengrand, *Europe*, 15 avril 1938. En hongrois: *Don Quijote útjai*, Korunk, avril-mai 1938.
14. *Zacharie le simple rédempteur*, trad. par L. Gara et M. Largeaud, *Europe*, 1927, N54, p. 225-240.
15. *L'indépendance de l'esprit*, p. 149.
16. *Monde*, 1935, reproduit partiellement dans *Europe*, juin 1966, p. 85-88.
17. Sinkó Ervin, *Az út. Naplók* (Le chemin. Notes de journal), éd. Farkas József et László Illés, bibliographie par István Bosnyák, préface de Marijan Matkovic, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1960, p. 334-349.
18. *Ibid.*, p. 349.
19. *Les chemins de Don Quichotte*, loc. cit.
20. *Ibid.*
21. *Naissance d'une culture*, Paris, Rieder, 1936. *D'Erasmus à Proust*, p. 28-29.
22. Voir note 16.
23. Ervin Sinkó, *L'Espoir*, *Europe*, 15 avril 1938, p. 570-572, reproduit dans *Europe*, nov.-déc. 1989, p. 90-92. Je me permets ici de renvoyer à quelques titres (articles et livres) publiés en hongrois en Yougoslavie, Roumanie et Hongrie, où il est question des pérégrinations de Sinkó et de l'évolution de ses idées entre révolutionnarisme bolchévik, messianisme et foi chrétienne, relatées du reste par lui-même dans *Egy regény regénye* (Le roman d'un roman): György Bretter, *Don Quijote útjai* (Les chemins de Don Quichotte), Bucarest, Kriterion, 1975. Imre Bori, *Sinkó Ervin*, Novi Sad, Fórum, 1981. István Bosnyák, *Une contribution au procès Lukács*, dans la revue *Híd*, 1985, p.1601-1615. Mihály Sükösd, *Sinkó redivivus*, dans la revue *Valóság*, 1987/11, p. 57-70.
24. Paul Jamati, *Deuxième livre de Jean Sans Terre de Ivan Goll*, *Europe*, 1939, p. 127-128.
25. *Ivan Goll. La chanson de Jean Sans Terre*, *Europe*, 15 déc. 1936, p. 561-563.
26. *Sur la mémoire de nos amis qui meurent*, *Europe*, 15 juin 1929, p. 171-175.

27. George Dupeyron, *Henri Petit. – Derniers combats de Don Quichotte, Europe*, 15 juin 1932, p. 339–340.
 28. J. Guéhenno, *Le fils de Don Quichotte, Europe*, 15 avril 1939, p. 571–572.
 29. J. Cassou, *Rudolf Leonhard: Der Tod des Don Quijote, Europe*, 15 avril 1939.
 30. Jaroslav Hasek, *Le brave soldat Chvéik*, trad. par Henri Horejsi, préface de Jean-Richard Bloch, Paris, Gallimard, 1932. Réédité: Paris, Messidor, 1991.
 31. Ed. Messidor, p. 13.
 32. György Bálint, *Infanterist Svej vizsontagságai a nagy háborúban* (Les vicissitudes du fantassin S. dans la grande guerre), *Nyugat*, 16 nov. 1930, p. 721–22.
 33. J. Hasek, *Infanterist Szejk vizsontagságai a nagy háborúban*, Paris, Éditions Monde, 1930, trad. par Fedor Katona (pseudonyme de l'écrivain communiste émigré Karikás). Cet ouvrage fut le dernier de la série des livres hongrois à être publié aux Editions du Monde. Une curiosité: le 2e et le 3e volume furent imprimés à Cluj sous un faux nom d'imprimeur (Germinal, Paris 1931–32).
 34. Wieland Herzfelde, *Tragigrotesken der Nacht. (Träume)*, Berlin, Malik-Verlag, 1920.
 35. Zoltán Fábry, *A halott és feltámadt generáció* (La génération morte et ressuscitée), *Korunk*, janv. 1937.
 36. Cf. Radko Pytlík, *Toulavé House*, Prague, Mlada Fronta, 1971, traduction hongroise par László Szikszay, *A csavargó liba* (L'oie vagabonde), Budapest, Kossuth, 1981.
 37. *Ibid.*
 38. Traduit par S. Rivain, *Europe*, 15 déc. 1930, p. 562–580.
 39. Erwin Piscator, *A politikai színház. (Svejk, a derék katona kalandjai*, p. 97–110), Budapest, Színháztudományi Intézet, s.d.
 40. Ed. citée, p. 20–21. Notons que dans le relevé des livres à la Méricote, établi par Colette Bloch, nous trouvons un *Chvéik* édité à Prague en 1937, ainsi qu'une édition des dessins de George Grosz pour le théâtre de Piscator (Fonds Jean-Richard Bloch de la BN).
 41. *Documents et dossiers pour la liberté. L'affaire George Grosz, Europe*, 15 avril 1929, p. 567–553. Marcel Dubois, *Le Pen Club et les libertés hongroises*: "Accusé de pacifisme trop violent, le dessinateur allemand George Grosz a été acquitté en Allemagne. En Hongrie ses dessins furent exposés au vernissage de la Société hongroise pour la paix et les deux organisateurs de cette exposition furent condamnés chacun à deux mois de prison, pour outrage à l'armée."
 42. J. Bornstein, *A gázháború dicsérete, Korunk*, 1928, p. 558.
 43. Ervin Sinkó, *Optimisták*, en 2 vol. Ujvidék (Novi Sad), Testvériség-Egység, 1952–55.
 44. Aron szerelme (Un amour d'Aron), Ujvidék, Fórum, 1963, voir notamment p. 127–279.
 45. *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1990.
 46. Dans *Offrande à la politique*, Paris, Rieder 1932, p. 90–91, publié d'abord dans *Europe*, 15 mai 1932, p. 181–203.
 47. BN, Fonds Jean-Richard Bloch, *Cahier N°17*, 7 janvier 28, *Conversation avec Félix Bertaux, hier*.
- Qu'il me soit permis de profiter de cette dernière note pour remercier enfin Madame Claude Bloch pour son aide précieuse.

Titres parus

Series Litteraria (sous la direction de T. Gorilovics)

1. T. Gorilovics, Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard, 1962.
2. P. Lakits, *La Châtelaine de Vergi* et l'évolution de la nouvelle courtoise, 1966.
3. T. Kardos, Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi, 1967.
4. P. Egri, Survie et réinterprétation de la forme proustienne: Proust – Déry – Semprun, 1969.
5. A. Szabó, L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie, 1978.
6. T. Gorilovics, *La Légende de Victor Hugo* de Paul Lafargue, 1979.
7. K. Halász, Structures narratives chez Chrétien de Troyes, 1980.
8. F. Skutta, Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras, 1981.
9. Roger Martin du Gard, 1983.
10. Jean-Richard Bloch, 1984.
11. Analyses de romans, 1985.
12. Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle, 1986.
13. G. Tegye, Analyse structurale du récit chez Colette, 1988.
14. T. Gorilovics, Correspondance (1921-1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond, 1989.
15. L. Szakács, Le sens de l'espace dans *La Fortune des Rougon* d'Emile Zola, 1990.
16. A. Szabó, Le personnage sandien, Constantes et variations, 1991.
17. K. Halász, Images d'auteur dans le roman médiéval (XII^e–XIII^e siècles), 1992.

Bibliothèque Française N° 1.

Le chantier de George Sand * George Sand et l'étranger. Actes du X^e
Colloque International George Sand, 1993.

1. *L. Gáldi*, Esquisse d'une histoire de la versification roumaine, 1964.
2. *S. Kiss*, Les transformations de la structure syllabique en latin tardif, 1972.
3. Etudes contrastives sur le français et le hongrois, 1974.
4. *S. Kiss*, Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif, 1987.
5. *S. Kiss – F. Skutta*, Analyse grammaticale – analyse narrative, 1987.

